





LES  
JOURNÉES  
AMUSANTES.

DEDIÉES AU ROY.

*Par Madame DE GOMEZ.*

Troisième Edition , revûë , corrigée & enrichie  
de Figures en Taille douce.

TO ME SECOND.



A PARIS ,

Chez JACQUES CLOUSIER , rue saint  
Jacques , à l'Ecu de France.

---

M. D C C X X X V I I .

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Acc. 2004-181  
Whitney (755) FD.  
V. 2

PQ 1985

, 67 JP

172P V. 2

TABLE  
DU CONTENU  
AU SECOND TOME.

<b>Q</b> UATRIEME Journée,	I
<i>page ,</i>	
<i>Avantures de Saladin, Sultan</i>	
<i>d'Egypte ,</i>	II
<i>Histoire de Melente &amp; d'Hor-</i>	
<i>tence ,</i>	48
Cinquième Journée ,	99
<i>Histoire d'Olimpe à l'aimable</i>	
<i>Felicie ,</i>	159
<i>Lettre de Ciparise à Ovide ,</i>	

<i>sur le portrait de Venus ,</i>	216
<i>Sixième Journée ,</i>	230
<i>Histoire de Jean de Calais ,</i>	280
<i>Lettre de Madame... à Mon-</i>	
<i>sieur... sur la Tragedie de</i>	
<i>Romulus ,</i>	359

**Fin de la Table.**

**LES**





LES  
JOURNÉES  
AMUSANTES.



QUATRIÈME  
JOURNÉE.



RANIE ne fut pas plutôt  
éveillée, que celui qu'elle  
avoit envoyé à Geronte,  
lui en apporta une Lettre;  
elle l'ouvrit, & y lut ces paro-  
les:

*Tome II.*

A

## 2 LES JOURNÉES

### GERONTE A URANIE.

*(6) Quelque soit le motif qui m'ait attiré des marques de votre souvenir, je ne puis m'empêcher d'y être sensible ; quoique je sois très-persuadé que ma vue ne vous est pas agreable, je me serois donné la satisfaction de vous aller voir, sans un procès considerable, qu'un parent de Thelamon m'a intenté : La façon dont il s'y prend, est si vive, qu'il n'y va pas moins que de la perte de tout mon bien. Je voulois un accommodement ; mais il n'en veut pas entendre parler ; ainsi, Madame, vous aurez bien-tôt une satisfaction entiere, puisqu'étant ruiné, vous ne courez plus risque d'être importunée de l'infortuné Geronte.*

*Cette Lettre fit faire des réflexions à Uranie, qui l'occupèrent quelque tems ; mais enfin prenant une résolution digne d'elle, elle fit*

prier Thelamon de se rendre dans son appartement ; il vint , & ayant remarqué quelque inquiétude sur son visage , il lui en demanda la cause avec empressement. Uranie , qui avoit encore l'esprit attaché au discours qu'elle se préparoit à lui faire , ne lui répondit qu'en lui présentant la Lettre de Geronte ; il la lût avec attention , & pénétrant par cette lecture le motif de l'inquiétude d'Uranie. Est-il possible , lui dit-il , Madame , que sçachant le pouvoir que vous avez sur moi , vous soyez embarrassé pour me déclarer vos sentimens ? Je lis dans vos yeux , que vous me demandez une preuve éclatante de mon amour ; je suis prêt à vous sacrifier ma vie ; doutez-vous que je ne le sois à suivre les loix que vous m'imposerez ? Je n'attendois pas moins de votre générosité , lui dit-elle , & je loue mille fois cette heureuse simpatie qui

## 4 LES JOURNÉES

nous fait sans cesse penser, & exécuter les mêmes choses. Alors s'expliquant plus clairement, elle le pria de rendre promptement service à Geronte dans cette affaire, & d'amener son parent à un accommodement. Mettez à part, ajouta-t-elle, les intérêts de votre cœur, pour ne vous souvenir que de la générosité de votre ame, & par cet effort, contraignez Geronte à convenir qu'il n'y a que Thelamon qui puisse être digne d'Uranie. Des paroles si engageantes firent l'effet qu'elle en devoit attendre. L'amoureux Thelamon lui promit d'agir avec vivacité, & que quand même Geronte ne sentiroit pas toute la consequence de ce service, il en tiroit assez de gloire en lui donnant occasion de l'assûrer de la violence de sa passion. Alors ils convinrent que Thelamon partiroit à l'instant, quelque douleur qu'ils eussent à se

priver du plaisir d'être ensemble. La noblesse de leurs sentimens ne leur permit pas de regretter des momens qui devoient être employez à les faire connoître. Thelamon ayant ordonné promptement son départ ; Camille & Florinde étant averties , qu'il les alloit quitter , se rendirent près d'Uranie avec Orophane pour sçavoir ce qui pouvoit causer cette absence. Felicie qui voulut embrasser Orophane, leur répondit qu'Uranie trouvoit le séjour des Cavaliers trop long dans sa maison , & qu'elle les prioit de s'en absenter pour quelque tems. Comment , dit Orophane , Uranie ne se contente pas de bannir mon ami , elle veut encore que je le suive ? En verité je ne suis point du goût de l'obéissance de Thelamon , & je ne puis me résoudre à quitter ce lieu. Camille & Florinde qui aimoient tendrement Uranie , mar-

## 6 LES JOURNÉES

querent tant d'inquiétude de ce changement, qu'elle fut obligée de leur en apprendre la cause. Pendant qu'elle leur donnoit cet éclaircissement, Felicie prit Orophane à part, & le pria d'accompagner Thelamon. Mais, belle Felicie, lui dit-il, je ne suis d'aucune utilité à l'affaire dont il s'agit, & je suis très-nécessaire à celle de mon cœur. Je vous parle sérieusement, lui répondit-elle, je ne puis vous souffrir en ce lieu, Thelamon n'y étant pas, vous ne m'êtes pas assez indifférent pour que ma gloire n'en soit pas effrayée. L'aveu que vous me faites, lui dit-il, m'est trop favorable pour ne pas adoucir beaucoup l'ordre que vous me donnez. Je vous obéirai, puisque vous le voulez; mais charmante Felicie, l'absence ou la présence de Thelamon ne doivent rien faire, à ce qu'il me paroît, à votre gloire, puisqu'il reste ici assez de

témoins de votre sagesse , & de mon respect pour la garantir de soupçon. N'importe , répondit Felicie , Uranie , & Thelamon portent ensemble un caractère de prudence & de vertu , qui semble autoriser toutes mes actions , & quoique personne de nous n'ignore qu'ils s'aiment ardemment , ils se comportent avec tant de sagesse & de retenue qu'on admire leur amour sans pouvoir les blâmer. Imitons-les , Orophane , & rendons-nous dignes par notre conduite de l'estime de deux amis si rares. Felicie parloit trop sérieusement pour qu'Orophane osât s'opposer à ses volontez ; ainsi il dit en s'approchant de la compagnie qu'il suivroit Thelamon , & qu'il ne reviendrait qu'avec lui ; mais , dit Camille que deviendront les aventures de Saladin que vous nous aviez promises , car je ne suis point d'humeur à vous rendre votre parole ?

## 8 LES JOURNÉES

Il est facile de m'en acquiter, répondit-il, en tirant un papier qu'il présenta à Felicie; je les avois écrites pour vous en instruire plus correctement; mais puisque je suis privé de cette douce occupation, la charmante Felicie vous en fera la lecture. Cependant tout étant prêt pour le départ des deux amis, ils prirent congé d'Uranie, & de ses amies avec une tristesse qui faisoit voir aisément le plaisir qu'ils prenoient dans leur société. Les Dames leur marquerent autant de chagrin qu'ils en faisoient paroître; mais étant convenus de se rejoindre chez Belise, ils se séparèrent avec le doux espoir de se revoir dans peu. Le départ de Thelamon & d'Orophane jetta une espece de mélancolie dans les cœurs d'Uranie & de Felicie, qui se communiqua bien-tôt à Camille & Florinde, & il se fit entre elles un silence qu'on auroit pû ap-



peller douleur sans les offenser ; mais Uranie rappelant sa raison ordinaire , & regardant ses trois amies avec un aimable souris : Je vois bien , leur dit - elle , que le trouble qui m'a agitée depuis un moment a passé jusqu'à vous, & que votre amitié pour moi vous fait conformer vos humeurs à la mienne ; cependant je vous prie de l'excuser ; vous en sçavez le sujet, & par là il vous est facile de me la pardonner. Je vous assure , répondit Florinde , que nous ne vous blâmons point, & que nous trouvons toujours du plaisir à suivre les mouvemens de votre esprit, puisque dans quelque situation qu'il soit, il a pour nous des ressources , dans lesquelles nous trouvons mille charmes. Uranie remercia tendrement ses amies de l'aimer assez pour excuser en elle ce qu'elle appelloit foiblesse. Je crois, ajouta-t-elle , qu'en attendant

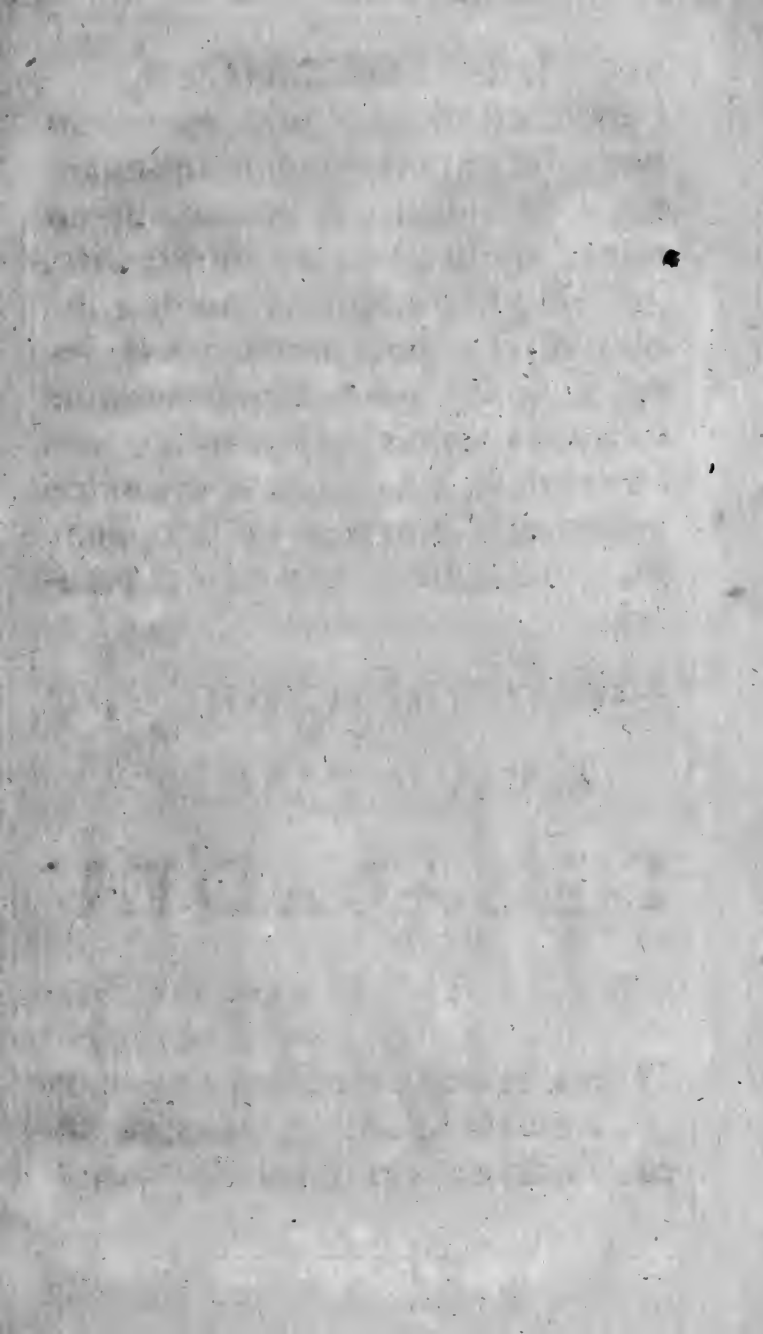
## 10 LES JOURNÉES

l'heure du dîner , nous pourrions nous dissiper en écoutant les aventures de Saladin , si Felicie vouloit nous faire le plaisir de nous les lire. Je suis prête à tout , répondit-elle , pourvû que pour n'être point interrompuë , nous allions dans le bois. Ses amies approuverent son sentiment , elles y furent & Felicie ayant tiré le papier qu'Orophane lui avoit laissé , elle y lut ces paroles.



## A V A N T U R E S DE SALADIN, SULTAN D'EGYPTE.

**J**E ne m'engage point à vous faire la vie de Saladin , vous sçavez par l'histoire que Florinde vous a





conté qu'il descend d'une Princesse Françoise. Il sembla que malgré le lait qu'il avoit succé, & les fausses superstitions de sa religion, que la nature avoit voulu lui donner toutes les vertus qui pouvoient le rendre digne de son illustre origine. Il fut genereux, magnifique, affable, bon ami, aimant la vertu, sensible aux belles actions, & plus capable d'en faire que personne : bon soldat, grand Capitaine, aussi habile dans la paix que dans la guerre, & fin politique. Voilà un abrégé du portrait de Saladin, de la vie duquel je ne prétends vous rapporter qu'un trait qui marque la grandeur d'ame, & la generosité de ce Prince. Il avoit fait une trêve avec les Chrétiens qu'il voulut employer utilement en faisant un voyage *incognito* en Europe pour voir & connoître par lui-même les forces des Princes Chrétiens liguez contre lui. Les

## 12 LES JOURNÉES

périls d'une pareille entreprise ne pûrent le rebuter, il s'embarqua en habit de Marchand Arménien, & se fit accompagner de quinze des principaux Seigneurs de sa Cour, tous déguisez comme lui, & se chargerent d'un grand nombre de pierrieres pour donner plus d'apparence à leur déguisement. Ils furent d'abord à Venise, & de là passant dans un bois près de Boulogne, à l'entrée de la nuit, ils rencontrèrent le Comte de Bintivoglio qui revenoit de la chasse. Ce Seigneur voyant des étrangers sans guide prêts à s'enfoncer dans une forêt où les voleurs forçoient chaque jour les passans à des combats sanglans, les aborda, leur fit connoître le danger qu'ils couroient, & les pria d'accepter son Château pour passer la nuit, s'offrant de les faire conduire à Boulogne le lendemain, & se fit connoître à eux pour le Comte de

Bintivoglio ; nos feints Armeniens acceptèrent le parti. Après beaucoup d'honnêtetez réciproques en marchant , le Comte remarqua que les autres Armeniens rendoient de grands respects à Saladin ; & comme sa personne portoit un caractère de grandeur & de majesté , que les Princes ne peuvent cacher , le Comte sentit pour lui une amitié , & une considération qui s'augmentoient à mesure qu'il l'entretenoit. Saladin & sa suite parlant bon Italien , il lui fut facile de montrer tout son esprit. Ils arriverent au Château , où la Comtesse ayant sçu les intentions de son Epoux , les reçut avec de grandes marques d'estime. Ils souperent , & le Comte leur fit donner des appartemens magnifiques. Cependant voulant s'éclaircir de ce qu'ils étoient avec quelque loisir , il pria Saladin d'une partie de chasse pour le lendemain ; il y

consentit, & d'un amusement dans un autre, le Comte leur fit passer trois jours dans les plaisirs, pendant lesquels Saladin fit voir tant d'esprit que le Comte ne pouvoit se séparer de lui. Le feint Armenien prit aussi beaucoup d'amitié pour lui, & témoigna une forte tendresse au jeune Marquis de Bintivoglio fils du Comte & de la Comtesse. Cependant les trois jours expirez, Saladin résolut de partir, & ne voulant pas quitter ses illustres Hôtes, sans leur donner des marques d'une estime particuliere, il pria le Comte de permettre qu'il fit un présent à la Comtesse qui l'obligeât à se souvenir de lui : il eut peine à y consentir; mais étant pressé vivement, il fallut se rendre. Alors Saladin présenta à la Comtesse un diamant d'un si grand prix que cette Dame, qui n'avoit compté que sur une simple galanterie sans conse-



quence , le refusa ; mais Saladin protesta qu'il prendroit ce refus pour un affront , que ce qui lui paroïsoit un présent superbe n'étoit rien en comparaison de ce qu'il voudroit faire pour reconnoître leurs bontez , & enfin il la pria avec tant de grace que le Comte fut obligé de faire prendre le diamant à son épouse , qui de son côté voulant donner des marques de sa reconnoissance , & de son estime à Saladin , lui fit présent d'une veste magnifique brodée d'or enrichie de perles , qu'elle avoit travaillé de sa main , & destinée au Comte son époux. Saladin fut charmé de ce présent , & le reçut avec des termes qui firent bien voir que ce qui partoît du cœur , étoit pour lui d'un prix au-dessus de toutes choses. Il falut se séparer , les regrets furent réciproques , les adieux touchans. Saladin partit avec sa suite , que le Comte augmenta

## 16 LES JOURNÉES

d'un Gentilhomme , & d'un escorte pour les faire arriver à Boulogne sans danger. Les feints Marchands prièrent leur guide de les mener dans la meilleure hôtellerie de Boulogne. Le Gentilhomme leur promit , & les conduisit dans un Palais superbe , où ils furent servis avec une magnificence extrême. Saladin surpris de cette aventure en demanda l'explication ; mais ne pouvant rien arracher du Gentilhomme , il cherchoit à pénétrer ce mystere , lorsqu'il en fut éclairci par l'arrivée du Comte & de la Comtesse qui voulant le surprendre agréablement l'avoient fait conduire dans leur Palais. Saladin que cette galanterie toucha vivement leur donna mille marques de sa reconnoissance. Le Comte lui fit voir toutes les beautés de cette grande & riche ville. Il y eut un tournois dans lequel Saladin & les Seigneurs de sa suite firent

firent voir tant d'adresse & de magnificence , qu'ils en remportèrent l'honneur , & l'on ne douta point que ces illustres étrangers ne fussent fort au dessus de ce qu'ils vouloient paroître. Après que Saladin eut séjourné huit jours à Boulogne , il en partit , en voüant une estime éternelle au Comte & à la Comtesse , qui de leur côté furent très-sensibles à cette séparation , d'autant plus qu'ils ne pûrent jamais découvrir qui il étoit. Saladin se rendit à Rome ; de - là parcourant toutes les Cours des Princes Chrétiens , & jugeant par lui-même de ce qu'il avoit à craindre de ses puissants ennemis , il retourna dans ses Etats pour se préparer à la guerre. Il attendit de pied ferme l'armée des Croisez , qui eut le funeste succès , que l'histoire nous apprend ; nos troupes ayant été battues & détruites par ce redoutable ennemi. Le Comte de

## 18 LES JOURNÉES

Bintivoglio , qui étoit des Croïsez , fut fait prisonnier , & dans le partage qu'on fit des esclaves , il tomba entre les mains d'un grand de la Cour de Saladin , où ayant caché son nom & sa naissance , il fut employé aux ouvrages les plus vils. Comme la chasse étoit la grande passion du Comte , il remarqua que son maître qui l'aimoit beaucoup aussi , avoit une grande quantité de beaux chiens , qui n'étant point dressé , comme sont nos meutes d'Europe , perdoient infiniment de leur mérite. Il entreprit sans en parler à personne , d'en dresser six , & il y réussit si bien , que son maître , auquel il les présenta , en fut charmé. Le Comte lui dit , que s'il vouloit lui donner la liberté , il s'engageoit à rendre sa meute aussi docile & obéissante , que les six chiens. Le Seigneur Sarrazin la lui promit , & le fit travailler. Le

Comte de Bintivoglio trouva par-là le moyen d'adoucir sa captivité, cette occupation lui paroissant plus noble, par la liberté qu'elle lui donnoit d'un exercice, qui lui representoit l'image de la guerre. Il s'acquitta en très-peu de tems de sa parole; ayant réduit à l'obéissance toute cette belle meute, le Sarrazin en fut si content, qu'il lui donna de grandes récompenses; mais pour la liberté il lui avoua qu'il n'étoit pas le maître de la lui rendre. Le Comte fut vivement touché de cette nouvelle; mais rappelant toute la force de sa raison, il ceda sans murmurer à sa destinée; & attendit du ciel, & du tems une occasion plus favorable. Son attente ne fut pas déçue, la fortune lui en fournit une, qui lui procura des avantages bien au dessus de ses esperances. Saladin ayant ouï parler de la meute de son Courtisan, & de l'obéissance de ses chiens,

## 20 LES JOURNÉES

lui commanda de faire venir son équipage de chasse pour en prendre avec lui le divertissement. Le Seigneur obéit , & donna ses ordres au Comte pour que tout fût en état. Il eut sujet d'en être content. Les chiens firent des merveilles , & le Sultan charmé, voulut sçavoir par quel moyen on avoit pû rendre une meute aussi nombreuse de cette docilité. Le Seigneur Sarrazin lui avoüa qu'un esclave Chrétien lui avoit dressé de cette sorte sous l'espoir de sa liberté, que la première fois qu'il avoit vû chasser les chiens il avoit regardé la chose comme un prodige. Saladin lui demanda cet Esclave pour en tirer le même service , & commanda qu'on lui amenât. Il vint ; mais quel fut l'étonnement du Sultan, lorsqu'il reconnut dans cet esclave le Comte de Bintivoglio , l'homme du monde qu'il aimoit & estimoit le plus. Sa

générosité & son amitié lui firent regarder ses fers avec la plus vive douleur. Son premier mouvement fut de lui tendre les bras ; mais réfléchissant sur les conséquences de cette action , il se retint malgré la contrainte qu'il se fit. Toute sa Cour s'aperçut de l'émotion qui parut sur son visage , sans en pouvoir pénétrer la cause ; le hasard ayant fait qu'aucun de ceux qui l'avoient suivi dans ses voyages ne fussent presens. Saladin demanda au Comte en Italien son pays , sa qualité , son âge , l'état de sa famille & de son bien. Il le satisfit sur tous ces articles , excepté son nom , & sa naissance. Le Sultan sourioit à chaque chose qu'il lui répondoit. Enfin il lui demanda s'il vouloit prendre soin de sa meute. Le Comte frémit à cette proposition ; prévoyant bien que devenant esclave du Sultan , il n'y auroit plus pour lui d'espoir de liberté , soit par

## 22 LES JOURNÉES

rançon ou par échange. Saladin qui étoit attentif à ses moindres mouvemens, s'aperçut de son trouble, & voulant le faire cesser : Je te promets, lui dit-il, que si tu réussis aussi bien que tu l'as déjà fait, que je te rendrai la liberté, & je te le jure par Mahomet. Le Comte rassuré par ce ferment qui est inviolable aux Infidèles, dit au Sultan qu'il étoit prêt de lui obéir. Saladin lui ordonna un logement dans son Palais; mais quel fut l'étonnement du Comte, lorsqu'il se vit conduire dans un superbe appartement, & que bien loin d'être traité en esclave, il en vit plusieurs soumis à ses ordres, qui le servoient à la façon Européenne. Sa surprise augmenta encore quand il vit que lorsqu'il voulut instruire les chiens il n'avoit que la peine de les discipliner, comme s'il se fût diverti à la sienne, vingt esclaves étant toujours prêts à le soulager,



& à lui obéir. Il fut huit jours dans cette situation , dont chacun fut marqué par quelque present du Sultan. Tant de graces sans croire les avoir méritées , firent trembler le Comte. Il crut que Saladin vouloit dorer ses fers dans l'intention de les rendre plus pesans. Cependant les huit jours expirez , Saladin fit avertir les quinze Seigneurs qui avoient été de ses voyages , de se rendre près de lui , & envoya ordre au Comte de lui venir parler. Aussitôt qu'il parut , on l'introduisit dans le Cabinet du Sultan, où ce Prince étoit seul ; alors le regardant attentivement : Levez les yeux sur moi , lui dit il , & vois si tu ne reconnois point les traits du Souverain de l'Egypte. Seigneur , lui répondit le Comte avec une noble hardiesse, tes traits ne me sont point inconnus ; & quoiqu'il y ait peu d'hommes aussi bien faits que toi,

## 24 LES JOURNÉES

je crois en avoir vû un qui a l'honneur de te ressembler ; mais que ce soit un effet de ma memoire ou de mon imagination , tu vois à tes pieds un Chrétien , un esclave pénétré de tes bontez ; la cause m'en est inconnuë , je voudrois les meriter , & les reconnoître c'est ma seule ambition. Il te sera facile , lui dit Saladin ; mais avant toutes choses ne connois-tu point cet ouvrage , ajouta-t'il en lui montrant la veste qu'il avoit reçûë de la Comtesse ? Le Comte se troubla à cette vûë ; mais ne voulant pas nier une chose qui lui étoit si chere : Hé ! comment , lui répondit-il , pourrois-je méconnoître un travail si précieux ! Je l'avouë , Seigneur , cette veste vient de celle à laquelle je suis uni par des liens indissolubles. Elle étoit destinée pour moi ; mais elle en gratifia de mon consentement , un illustre Etranger , pour qui elle

&

& moi avions une estime particulière. Saladin ne put tenir à cette déclaration , & prenant le Comte dans ses bras : C'est moi , mon cher Comte, lui dit-il, qui suis cet étranger , reconnoissez votre ami dans le Sultan d'Egypte , qui n'a rien trouvé de plus cruel pour lui , que d'avoir ignoré votre captivité : vous ne l'auriez jamais sentie ; ma reconnoissance & mon amitié auroient été les seules chaînes qui vous auroient retenu. Pendant cet obligant discours , le Comte fit éclater sa joye par mille transports de tendresse & de respect. Cet instant lui fit oublier ses malheurs , & il répondit aux caresses du Sultan avec une franchise qui égaloit la sienne. Après avoir donné assez de tems aux marques réciproques de leur amitié : Reçois aujourd'hui , lui dit Saladin , le prix de la generosité dont tu a usé envers moi sans me connoître.

Je te rends la liberté; mais je ne veux pas que tu me quitte sans être comblé de biens & d'honneur en présence de toute ma Cour. Alors ayant fait appeller les Seigneurs qui attendoient avec impatience la fin de cette conference : Je vous presente, leur dit-il, le genereux Comte de Bintivoglio, qui vous a reçûs chez lui si magnifiquement, marquez-lui par votre amitié celle que j'ai pour lui. A ces mots ce fut une acclamation generale, c'etoit à qui l'embrasseroit le premier, & jamais il ne fut de joye plus sensible, & plus veritable. Après que Saladin eut instruit sa Cour des obligations qu'il prétendoit avoir au Comte, il lui ordonna des équipages superbes, un Palais magnifique, & le fit traiter splendidement, Je sçai, lui dit ce Prince, ton amour pour ton illustre épouse, & ta tendresse pour ton aimable fils ; mais donne trois

mois à mon amitié ; ce tems expiré tu partiras , & je ne te demanderai pour ta rançon , ajouta t'il en souriant , qu'une grace qui te sera facile de m'accorder. Le Comte eût bien voulu pouvoir le refuser ; mais tant de témoignages d'amitié de la part d'un Prince puissant & redoutable ne lui permettoient pas de lui désobéir , & quelque peine que lui fît l'éloignement de sa famille , il ceda aux instances de Saladin. Pendant ce tems le Sultan donna ses ordres pour faire équiper un vaisseau chargé de richesses immenses , & de toutes les provisions nécessaires pour faire un voyage commode. Le moment de se séparer étant venu le Sultan dit au Comte tout ce que , l'amitié peut suggérer à un cœur généreux. Hé bien ! mon cher Comte , ajouta ce Prince en l'embrassant , vous sentez-vous capable d'un grand effort ? Je vous le de-

mande avec toute l'ardeur, & toute l'amitié qu'un véritable ami puisse ressentir; c'est qu'aussi tôt que vous aurez réglé vos affaires en Italie, vous en repartiez, & m'amenez la Comtesse & votre fils, afin que je puisse leur donner, ainsi qu'à vous, des marques de mon estime, & de mon amitié: Voilà votre rançon, mon cher Comte, ne la refusez pas à un Prince, qui vous chérit plus que tous les autres hommes. Le Comte fut charmé de ce nouveau trait de générosité, & lui donna sa parole de faire ce qu'il souhaitoit. Alors Saladin lui dit qu'il avoit un Vaisseau tout prêt, qu'il y avoit fait mettre des presens pour la Comtesse & pour son fils. Le reste est à vous, continua-t'il, partez demain, & que votre retour soit aussi prompt que je le desire. Le Comte obéit, son voyage fut heureux, & ayant débarqué à un port d'Italie, il fit

ſçavoir ſon retour à la Comteſſe. Jugez de ſa joye à cette nouvelle. Elle le fut joindre auſſi-tôt : tout ce qu'un amour tendre & véritable peut inspirer à des époux parfaitement unis fut épuisé dans cette touchante entrevue. Les peines qu'avoient cauſé l'abſence, n'y furent pas oubliées ; mais le plaifir de ſe revoir ayant effacé les idées funeſtes, le Comte ne ſongea plus qu'à mettre ordre à ſes affaires, & à ſ'acquitter de ſa parole ; Il inſtruiſit la Comteſſe de ſes aventures avec Saladin, & elle n'eût pas moins d'impatience que ſon époux d'aller remercier ce Prince, de lui avoir rendu ce qu'elle avoit de plus cher. Toutes leurs affaires étant réglées, ils s'embarquerent avec le jeune Bintivoglio & arriverent à la Cour de Saladin, qui les reçut avec une joye inexprimable. Il fit traiter la Comteſſe en Reine, & le jeune Marquis

reçut mille marques de sa tendresse. Il fit de modestes efforts pour engager le Comte & sa famille à rester près de lui en changeant de Religion, & lui promettant la première Charge de l'Empire ; mais il fit cette demande en ami tendre, & sans détours suspects ; ce qui obligea le Comte à lui répondre avec la même confiance ; il le remercia, & lui ayant fait voir l'impossibilité de ce qu'il désiroit, il ne l'en pressa plus, & ne s'occupa que du soin de les combler des plus riches présens ; il les retint aussi long-tems qu'il lui fut possible, & leur ayant enfin permis de retourner en Italie, ils y revinrent chargez de richesses si excessives, qu'elles servirent aux descendans du Comte de Bentivoglio à devenir Souverains de Boulogne.

Je vous assure, dit Camille ; voyant que Felicie avoit cessé de



lire, que je suis très fâchée que Saladin ne soit point de ces tems-ci; j'aurois l'espoir qu'un aussi grand homme reviendrait de ses superstitions. Ce que l'amour n'a pû faire, répondit Florinde, le changement des siècles ne l'auroit pas fait; car j'ai lu qu'une belle & grande Reine de notre Religion tint dans ses chaînes le cœur de Saladin, & que ce Prince l'aima, sans cesser de suivre la loi de Mahomet. Quoiqu'il en soit, dit Uranie, Orophane s'est parfaitement acquité de sa parole. L'heure de se mettre à table étant venue, elles se leverent, & quoique le repas ne se fit pas avec le même enjouement il n'en fut ni moins délicat ni moins long. Après le dîner, ne voulant point interrompre leurs occupations ordinaires, elles se rendirent à la Bibliothèque. L'humeur dans laquelle elles étoient, leur fit préférer la lecture à la conversation:

## ●2 LES JOURNÉES

chacune ayant choisi son livre, elles gardèrent assez long tems le silence ; mais Camille qui regardoit la mélancolie comme un monstre , voulant cacher celle qui commençoit à s'emparer de son ame : Faisons trêve , dit-elle , en posant son livre sur une table , aux amusemens sérieux. Je m'imagine être prête à mourir. Je suis triste & sombre sans en sçavoir précisément le sujet. Parlons , ma chere Uranie , continua-t'elle , en courant l'embrasser ; la lecture me fait tomber dans 'des réflexions morales , & je cours risque de m'en-nuyer, si vous ne me secourez. Uranie sourit du discours de Camille ; & lui rendant ses caresses , elle quitta son livre ; Florinde & Felicie en firent de même pour lui plaire. Puis-que vous êtes si complaisantes, leur dit Camille, je suis bien-aise de vous marquer que ce ne sont point les occupations spirituelles qui m'en-

nuyent , puisque j'ai lû avec plaisir & attention un trait de Philon le Juif dans ses Ambassades , qui me fait condamner fortement ceux qui chérissent l'adulation , & la flatterie ; il rapporte qu'un homme , dont l'esprit n'étoit pas des plus sensez , disoit que puisque ceux qui conduisoient les troupeaux des bêtes n'étoient pas bêtes comme elles , mais d'une nature plus excellente , il falloit que ceux qui commandoient aux hommes si absolument , & qui en étoient si bien obéis , ne fussent pas des simples hommes , mais des Dieux. Ce raisonnement , ajouta Camille , n'est-il pas plein d'une flatterie outrée ; Combien d'Empereurs & de Rois se sont-ils laissez séduire par de semblables flatteurs ? & combien de Princes l'histoire nous raporte-t-elle , qui possédoient d'ailleurs de grandes vertus , qui les ont ternies par l'attention qu'ils donnoient à

## 34 LES JOURNÉES

l'adulation de leurs Courtisans ? & ne devons nous pas juger que l'excès de cette flatterie a donné occasion aux Apotheoses de tant de Princes Payens ? Votre réflexion est juste, dit Uranie ; mais la politique a souvent eu plus de part à cette méthode des Anciens de déifier leurs Souverains , que l'adulation dont vous parlez. Cette espèce d'adoration maintenoit les peuples dans leur devoir , & rendoit le Prince redoutable même après sa mort. C'est en quoi , dit Felicie , j'admire la sainteté & la force de notre Religion , qui ne souffrant point ces fortes d'apothéoses , a si bien établi d'ailleurs l'autorité des Souverains , qu'il leur seroit plus facile d'en abuser s'ils vouloient , qu'il ne l'étoit à ces Rois & à ces Empereurs divisez. Nous avons , dit alors Florinde , des exemples de la haine de quelques Princes pour la flatterie , mêm-

me dans les plus vicieux. Tibere le plus cruel de tous les Empereurs, se piquoit de posséder le don de l'éloquence : le Sénat pour lui plaire lui en adjugea le prix ; mais ce Prince qui trouva la flatterie outrée, le refusa , & s'acquît par-là plus d'honneur que le Sénat ne lui en avoir voulu faire. Alexandre en fit à peu près autant , reprit Camille ; car un homme ayant fait son histoire remplie de faits incroyables, & d'une adulation perpétuelle, mettant au rang des vertus ses plus grands défauts , & la lui ayant présentée au passage de l'Araxe , ce Prince jetta le Livre dans le fleuve avec des marques d'indignation extraordinaires, & ordonna à cet Auteur de ne jamais paroître devant lui ; mais Cleonte historien ayant fait la vie du même Prince avec une exacte vérité, il la reçut avec plaisir, l'en remercia , l'honora de son amitié,

## 36 LES JOURNÉES

& le combla de bienfaits, en reconnaissance ; disoit-il , de ce qu'il avoit dépeint Alexandre tel qu'il étoit. Si tous les hommes , dit Uranie , se rendoient une pareille justice , ils courroient à la perfection ; la connoissance de soi-même étant la plus grande de toutes les vertus : & je vais vous dire à propos de cela un trait qui mérite d'être mis en parallele avec les actions de nos plus fameux Heros. Un de nos Rois voulant honorer Sire de Couffi de l'épée de Connétable de France , il la refusa , en représentant au Roi , que pour une dignité de cette importance , il falloit non seulement un homme vigoureux , mais qu'il joignît encore la vigilance à l'habileté , & que son grand âge ne lui laissant que son zèle & son courage , il s'en trouvoit indigne. Le Roi qui le connoissoit pour un sujet fidele , le pria de lui nommer celui qui pou-

voit mériter cette honneur. Couffi sans balancer lui nomma son plus grand ennemi. Le Roi surpris de voir Couffi parler en faveur d'un homme avec lequel il étoit mal , lui dit , qu'il s'attendoit à lui entendre nommer un de ses parens qui en étoit digne. Non , Sire , lui répondit Couffi , il n'est qu'après lui. Toute la Cour admira ce trait de justice , & de générosité , qui dans la suite reconcilia ces deux illustres ennemis. L'histoire en faisant l'éloge de ce Héros met cette action au dessus de ses plus grands faits d'armes. A peine eut-elle achevé ces paroles, qu'on lui vint dire qu'un gentilhomme demandoit à lui parler de la part de Celimene Dame du lieu , dans lequel étoit la maison d'Uranie. Elle commanda qu'on le fit entrer. Je viens , lui dit-il , Madame , de la part de Celimene vous prier , vous & votre compagnie d'une fête

## 38 LES JOURNÉES

champêtre, qui se donne ce soir chez elle; elle m'avoit ordonné d'en prier Thélamon & Orophane; mais je viens d'apprendre qu'ils sont partis. Comme Celimene étoit une femme de mérite, & d'une haute naissance, Uranie remercia le Gentilhomme de la peine qu'il avoit pris, & le pria d'affurer cette Dame qu'elle & sa compagnie se rendroient incessamment chez elle. Si j'avois sçu, ajouta-t'elle, qu'elle fût en ce pays, je n'aurois pas attendu à lui rendre ce que je lui dois. Le Gentilhomme lui dit qu'elle n'étoit arrivée que depuis deux jours, & que sans les occupations que lui avoit donné la fête dont elle la prioit, qu'elle seroit venue la première l'affurer de son amitié. Après ces complimens réciproques, il se retira. Je suis charmée dit alors Uranie, de cette occasion pour desennuyer Camille, & le hasard d'accord avec



mes desirs lui va faire passer la journée plus agréablement que je n'osois l'espérer. Je vous proteste , lui répondit elle , que mon ennui s'est dissipé, lorsque vous m'avez permis de parler , & que je vous ai écoutée. Il me semble, dit Florinde, que la conversation que nous venons de tenir, n'est point du nombre de celles qui doivent fatiguer. Il est vrai , ajouta Felicie , & nous avons dit d'assez bonnes choses pour prouver que nous sçavons profiter du tems. N'importe , dit Uranie en se le vant, un peu de diversité dans certains momens fait plaisir. Alors chacune fut se mettre à sa toilette. La magnificence , & la galanterie des ajustemens étant jointes à leur beauté naturelle, on peut dire que rien n'étoit plus digne de plaire que ces quatre personnes; elles monterent en Carosse , & se rendirent au Château où Celimene les recut

## 40 LES JOURNÉES

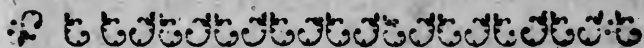
avec une joye qui partoît du cœur. Il y avoit déjà beaucoup de monde, & un nombre infini de Bergers & de Bergeres répandus dans les jardins & les appartemens. Ce beau lieu pouvoit être comparé en ce jour à cette vallée de Tempé, si fameuse par le nombre des personnes illustres qui s'y retiroient pour jouir d'une vie tranquille. La plupart des personnes de condition de cette compagnie s'étant fait un plaisir de prendre la panetiere & la houlette pour honorer cette fête champêtre ce spectacle aimable & nouveau plut extrêmement à Uranie, & à ses amies. En effet il sembloit que l'esprit & la simplicité s'étoient accordés pour donner lieu de croire que cette condition étoit souvent préférable au rang le plus élevé. Cette réflexion fut long-tems le sujet de la conversation; mais Celimene qui estimoit Uranie particulièrement

lièrement , voulant qu'elle fût instruite de ce qui donnoit occasion à cette fête , la pria de passer d'un superbe salon , dans lequel elles étoient , à son appartement. Camille , Florinde , Felicie , & une partie des autres Dames les y suivirent. Je veux , dit Celimene à Uranie , en la conduisant vous faire voir les objets de la réjouissance d'aujourd'hui. Ils sont dignes de votre attention , & vous sçauvez par eux qu'il se trouve encore des exemples de fidelité peu communs dans ce tems-ci. En achevant ces mots elles se trouverent dans un appartement magnifique rempli de Bergers & de Bergères qui paroissoient se préparer à représenter quelque pièce de Théâtre. Entre tant de jeunes beautés , qui brilloient en ce lieu , une seule attira les regards d'Uranie ; elle ne put la voir sans admiration , & l'ayant infiniment louée à Celime-

## 42 LES JOURNÉES

ne : approchez , Hortence lui dit cette Dame , & venez saluer cette Uranie que vous avez tant d'envie de connoître. La Bergere s'avança avec une grace charmante , & la saluant d'un air noble & aisé : Vous serez surprise , Madame , lui dit-elle , qu'une personne comme moi prenne cette liberté ; mais on me l'ordonne & je n'ai rien appris de mieux dans la vie champêtre qu'à bien obéir. Vous estes si belle lui répondit Uranie , en l'embrassant , & vous vous énoncez avec tant d'esprit , que qui que vous soyez , je me fais un plaisir extrême de vous connoître. Alors toutes les Dames l'ayant saluée , Uranie dit à Celime : ne , que quoique cette Bergere méritât d'être préférée aux autres , elle la prioit de lui apprendre pourquoi elle étoit le principal sujet de la fête. C'est une aventure extraordinaire , répondit-elle , & je souhaite que

Melente , qui paroît , ajouta-t-elle , en voyant entrer un Berger parfaitement bien fait , vous la raconte lui-même. Toute la compagnie fut charmée de l'air du Berger , & elle convint qu'Hortence & lui étoient un couple parfait. Aussi , dit Celimene n'ont-ils pas voulu se séparer ? mais il faut vous donner la satisfaction d'entendre leur histoire. Melente répondit à toutes les louanges qu'on lui donnoit avec un esprit , & une politesse , qui surprit Uranie : elle ne pouvoit comprendre , que deux personnes , qu'on ne lui présentoit que comme de simples bergers eussent autant de monde ; mais s'imaginant bien que cela cachoit quelque mystere , l'estime , qu'elle prenoit pour eux autant que sa curiosité la fit presser obligamment le Berger de la satisfaire. La Compagnie ayant pris place , Melente prit la parole en s'adressant



## HISTOIRE

*de Melente & d'Hortence.*

**V**ous serez surprise, Madame, de voir que de simples Bergers aient quelque chose à dire, qui mérite votre attention, & de m'entendre compter des aventures sérieuses dans un langage, dont la simplicité aura peu de graces pour vous ; mais j'espère que vous me pardonnerez mes fautes en faveur de mon obéissance. Entre plusieurs Pasteurs de cette contrée mon pere a toujours passé pour le plus riche ; il se nommoit Ergaste, & si l'innocence des bois permettoit quelque vanité en remontant à la source de mon origine, je trouverois peut-être des noms dans le nombre

de mes parens , qui seroient assez considerables pour satisfaire ceux , qui chérissent la naissance plutôt que la vertu ; mais n'ayant pas hérité de leur fortune , je ne me donnerai que pour ce que je suis. Ergaste n'eut que moi d'enfans ; j'avois deux ans , lorsqu'il y a vingt années , qu'un Pasteur voisin , & ami de mon pere vit arriver chez lui un équipage magnifique dans lequel étoit un homme , qui par son air , & la somptuosité de ses habits , paroissoit être d'un haut rang. Palémon , c'est le nom du Pasteur , lui demanda respectueusement ce qui l'amenoit chez lui. L'inconnu le prit à part , & lui dit que sachant qu'il avoit peu de bien , & de la vertu , il l'avoit choisi pour lui confier un dépôt , qui feroit sa fortune , alors ayant fait approcher un homme de sa suite , qui tenoit un enfant dans ses bras , qui n'avoit

## 46 LES JOURNÉES

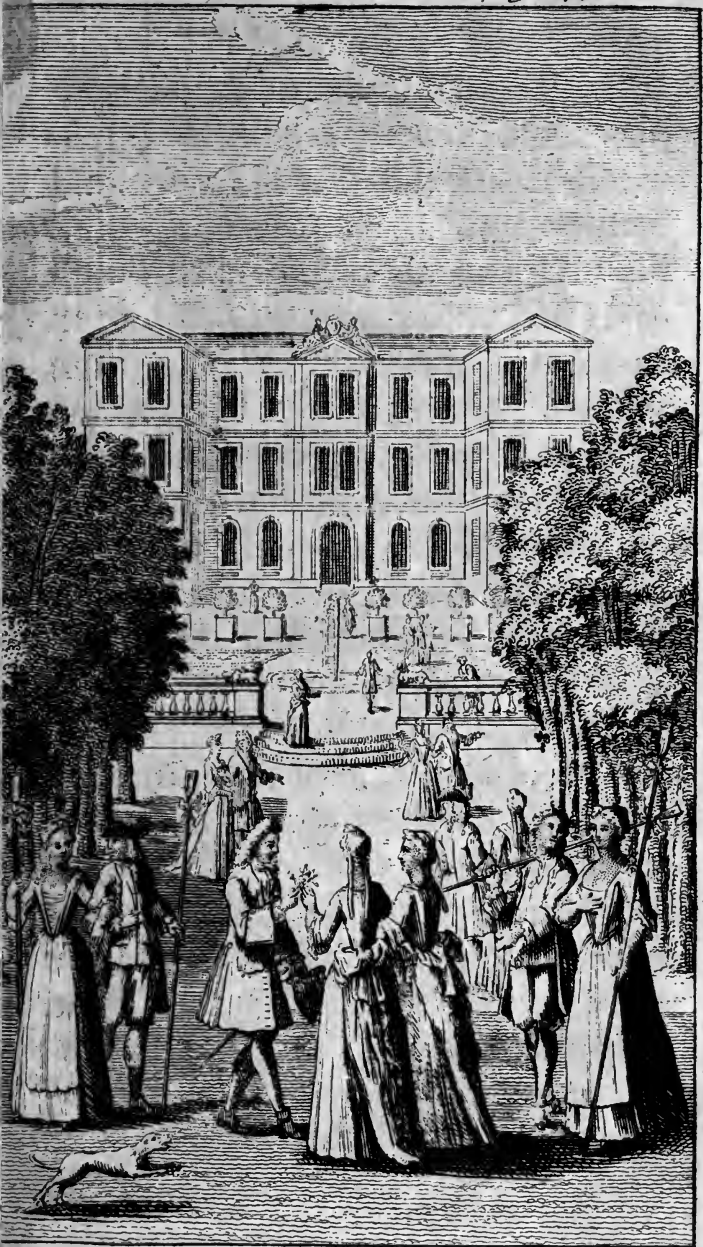
pas plus de trois mois : C'est cette petite fille , continua-t-il , que je confie à vos soins pour la faire élever avec attention sous le nom de la vôtre , ou comme vous voudrez ; vous la nommerez Hortence. Voilà pour fournir aux dépenses que cela vous engagera à faire , dit-il , en lui donnant une grande bourse pleine d'or & une petite cassette remplie de pierreries ; lorsque l'argent vous manquera , vous pourrez vous servir de ces bijoux ; mais vous aurez souvent de mes nouvelles , & je ne vous la retirerai qu'en vous donnant une bonne récompense : sur tout soyez discret sur la façon dont je vous la remets. A ces mots sans attendre la réponse de Palémon , il remonte en carosse , son monde à cheval , & part. Le Pasteur chargé de l'enfant , d'un argent considérable , & de quoi en faire encore davantage , appelle sa



femme , & lui compte son aventure. L'habile Bergeretrouva d'abord le moyen de la cacher , en disant qu'il falloit faire passer la petite Hortence pour leur nièce fille d'une sœur qu'elle avoit dans une contrée éloignée , & que la femme d'un de leurs Pâtres qui venoit de perdre son enfant en seroit la nourrice. Tous ces expédients trouvez, on serra l'or & les pierreries. On caressa fort l'enfant , & on lui donna la nourrice projetée. Palémon & sa femme la cachèrent quelques jours, pour qu'on ne crut pas , que l'équipage qu'on avoit vû , pût avoir relation avec elle , disant à ceux dont la curiosité étoit excitée , qu'ils ne connoissoient point le Seigneur qu'ils avoient reçu , qu'il n'étoit entré chez eux que pour demander quelque rafraîchissement , qu'ils lui avoient donné du mieux qu'ils avoient pû. Au

## 48 LES JOURNÉES

bout de huit jours , Palémon publia qu'il devoit recevoir le lendemain une fille de la sœur de sa femme qu'il avoit désiré d'élever. Le jour marqué, il dit qu'elle étoit arrivée & tous nos bergers la virent. Palémon l'éleva jusqu'à l'âge de cinq ans avec les soins qu'on peut avoir d'un enfant ; j'en avois sept alors , & le voisinage , ainsi que la jeunesse , nous fit bien-tôt lier amitié Hortence & moi ; elle étoit la plus belle enfant qu'on eût jamais vû. Palémon & sa femme l'adoroient , & je pris pour elle une tendresse , qui passoit de beaucoup la portée de mon âge. Cependant le Pasteur n'entendant nulle nouvelle de celui qui l'a lui avoit donnée , ne voulant pas profiter de ce qu'il avoit entre ses mains d'une manière illicite , résolut de l'employer à donner une éducation convenable à la jeune Hortence ; & quoiqu'elle





quoiqu'elle fût élevée en Bergere, il dit, que la tendresse ne lui permettoit pas de lui laisser ignorer ce qu'une fille d'une plus haute naissance devoit sçavoir : Ainsi elle eut des Maîtres de danse, de musique & d'instrumens, comme si elle eût été autre chose que ce qu'elle paroissoit. Une pareille éducation pour une Bergere, & venant des soins d'un homme que l'on sçavoit n'être pas des plus riches, donna de la jalousie à mon pere qui étant fort à son aise, & n'ayant que moi d'enfant, trouva une espece de honte à voir son voisin faire au delà de ce qu'il pouvoit pour sa nièce, dans le tems qu'on ne m'élevoit qu'en simple Berger. Ces réflexions porterent mon pere à me donner la même éducation en homme qu'Hortence l'avoit en femme. Ainsi j'appris à monter à cheval, à tirer de

l'arc, & avec cela je fis toutes mes études, & je puis dire que je dois ce que je sçai à ma chere Hortence, puisque sans elle Ergaste n'eût peut-être jamais pensé à m'élever avec tant de soin & de dépense. Nous parvînmes Hortence & moi à cet âge enfantin, où l'esprit se déploie sans sortir de l'innocence; rien n'étoit plus beau qu'elle, & l'on me flattoit de quelque avantage sur les autres Bergers; nous ne pouvions nous séparer sans chagrin, & lorsque nous nous revoyions, c'étoit avec une joye qui éclatoit dans nos moindres actions. Mon pere qui m'aimoit & qui trouvoit Hortence parfaite, fut bien aise de voir mon attachement pour elle; mais Palémont la conduisoit avec plus de retenue; & plus elle devenoit aimable & moins il la livroit à nos regards. Je me souviens que ce ménage me chagrinoit, sans en

connoître parfaitement la cause, & qu'un jour étant Hortence & moi d'une fête que notre contrée célébroit, où elle remporta le prix de la danse, & moi celui de l'arc, ayant reçu en même tems nos Couronnes nous nous les passâmes réciproquement sur la tête en échange de celle qu'on nous avoit donné. Cette action fit faire une acclamation de joye à toute l'assemblée, & on voulut que nous fussions tout le reste du jour à côté de l'un de l'autre. Cela me donna occasion de lui parler souvent sans être entendu que d'elle. Pourquoi, lui dis-je, belle Bergere, ne puis-je trouver de charmes à toutes celles qui sont ici, & que pas une n'ait mérité la Couronne que je viens de vous donner ? Hélas ! je l'ignore, me répondit-elle ; mais je sçai bien qu'aucun de nos Bergers ne peut me plaire, & qu'il m'a semblé que je vous

rendois justice en vous couronnant comme j'ai fait. Je vois bien ce que c'est , lui dis - je alors , je ne puis rien trouver de si charmant que vous. Si cela est , me répondit elle , il faut donc que je ne puisse rien trouver aussi de plus aimable que vous. Pardonnez , Madame , si je vous rapporte des conversations si peu intéressantes ; mais il est nécessaire de vous faire voir que l'amour s'empara de nos cœurs avant même que la raison éclairât notre esprit. Depuis ce jour il ne s'en passa point que je ne cherchasse l'occasion de marquer à Hortence combien elle m'étoit chère ; & quoiqu'elle fût d'une modestie extrême , elle répondoit à mes soins avec une égale tendresse. Notre mutuelle passion s'augmenta à un point que lorsqu'elle eut atteint quinze ans , & moi dix-sept , il ne nous fut plus possible d'ignorer ,



qu'un violent amour s'étoit emparé de nos ames. Nous nous étions dit si souvent que nous nous aimions plus que le reste du monde, & ce langage étoit devenu si nécessaire à notre repos, que lorsque l'âge m'eût annoncé le respect qu'on doit à ce qu'on aime, & lui eût appris l'exakte retenue qu'une fille bien née doit avoir, nous ne pûmes en fuivre les rigoureuses loix, & nous nous répétâmes avec la force de la raison, ce que nous nous étions dit mille fois n'étant qu'enfants; & quoiqu'il y eût plus de circonspection dans nos actions, nous n'agissions pas avec moins d'ardeur. Ergaste mon pere se voyant assez de bien pour me donner la satisfaction d'épouser Hortence, la demanda à Palémont. Ce Berger reçut cette proposition avec estime; mais il lui dit qu'il ne pouvoit disposer de sa nièce, &

que sa mere n'étoit pas dans les intentions de la marier dans notre contrée. Cette réponse chagrina Ergaste, & l'ayant piqué contre Palémont, il m'ordonna de ne plus songer à Hortence. Ce commandement pensa me faire mourir de douleur ; mais mon pere étant un homme fier & violent, il fallut obéir. Cependant je fis si bien que je trouvai moyen d'instruire Hortence de notre commun malheur ; elle y fut aussi sensible que moi, & nous étant promis de nous aimer toujours malgré les obstacles qui se trouvoient à notre union, nous cherchâmes à nous consoler dans les assurances réciproques d'une fidélité éternelle, & nous jurant de n'être jamais à personne, si nous ne pouvions être l'un à l'autre. Le froid qui étoit entre mon pere & Palémont ne nous permettant plus de nous voir si fréquemment, nous

nous donnâmes des rendez-vous secrets dans les endroits de notre canton les moins pratiqués , & nous employâmes les momens de l'absence à nous perfectionner dans les choses qu'on nous faisoit apprendre L'extrême envie de me montrer digne d'Hortence , me fit réussir dans tout d'une vîtesse incroyable , & elle a eu la bonté de me dire que le désir de me paroître toujours plus aimable la faisoit avancer considérablement dans ce qu'elle apprenoit. Nous avons vécu l'espace de cinq ans de cette sorte , elle la plus belle Bergere du monde , & moi le plus fidèle & le plus amoureux de tous les Bergers. On croyoit dans la contrée , qu'en devenant plus raisonnables nous avions pris des pensées différentes , & que nous ne songions plus l'un à l'autre , ayant caché avec soin notre innocente intelligence.

Cependant il y a près de huit mois que mon pere mourut , & me laissa le Berger le plus opulent de tous nos environs. Cette mort m'ayant rendu maître de ma destinée , je recherchai Hortence ouvertement ; & Palémont voyant que depuis près de vingt ans il n'avoit point de nouvelles de la personne qui la lui avoit remise , & sçachant sa tendresse pour moi , il se résolut à me la donner en mariage. Jugez , Madame , de notre joye. Nous nous aimions ardemment , & nous allions être unis. Il n'y a que ceux qui sentent un amour pur & véritable qui puissent bien concevoir l'excès de notre satisfaction. Palémont s'imagina qu'il ne pouvoit donner à Hortence un meilleur établissement , & que puisqu'on l'avoit ainsi abandonnée , il pouvoit en disposer sans crainte. Notre mariage se fit solennellement

il y a six mois, avec toutes les cérémonies qui rendent ces fortes d'unions valables & indissolubles. Je rendis Hortence maîtresse de mon bien, comme elle l'étoit de mon cœur. Notre félicité étoit parfaite & il sembloit qu'elle ne devoit jamais être troublée, lorsqu'il y a quinze jours que le même Seigneur qui avoit confié Hortence à Palémont, revint chez lui. Vingt ans d'absence ne l'empêchèrent pas de le reconnoître. Il fut saisi de crainte à son abord. Seigneur, lui dit-il, en se jettant à ses pieds, votre long silence m'a fait croire qu'Hortence m'étoit un bien acquis. J'en ai disposé, je l'ai mariée, elle est riche, elle est contente. Pouviez-vous lui faire un sort plus doux ? Le Seigneur parut surpris à cette nouvelle ; mais la simplicité du Pasteur, & sa posture humiliée l'ayant touché, il le

fit relever. Je suis fâché, lui dit-il ; que vous ayez disposé d'Hortence, vous ne le deviez pas n'ayant point de mes nouvelles ; mais enfin il y aura peut-être du remède à cela & la force étant de notre côté, il ne fera pas impossible d'arracher Hortence des bras d'un époux qu'elle ne trouvera plus digne d'elle, lorsqu'elle sçaura qui elle est. Palémont étant un peu rassuré, l'instruisit de nos amours, lui parla avantageusement de ma personne & de mon bien, l'assura du secret qu'il avoit gardé sur Hortence, & finit en lui avouant qu'il prévoyoit qu'il auroit bien de la peine à nous desunir. Le Seigneur lui commanda de faire venir Hortence ; elle vint, & parut telle qu'elle est, c'est-à-dire une des plus belles personnes du monde. L'Inconnu lui compta devant Palémont de quelle façon elle avoit été remise entre ses mains.

& lui apprit qu'elle étoit d'une naissance illustre ; qu'il falloit renoncer à la vie champêtre pour prendre une condition plus relevée, & quitter un Epoux, qui ne pouvoit prétendre à elle ; qu'il trouveroit les moyens de faire dissoudre des nœuds si mal assortis ; que les intérêts de sa famille n'avoient pas permis qu'elle fût plutôt instruite de son sort. Après cela il lui étala les avantages d'une fortune brillante & d'une condition relevée, étant charmé que l'éducation que Palémont lui avoit donnée, soutenue des graces de sa personne, la rendissent digne de la fortune qui l'attendoit. Vous pouvez aisément juger de la surprise d'Hortence en apprenant une chose si extraordinaire. Elle reçut les caresses & les louanges de ce Seigneur avec respect ; mais prenant son parti sur le champ : il n'est pas en

mon pouvoir , Seigneur , lui dit-elle avec une grace charmante , de n'être pas sensible aux bontez que vous dites avoir eu pour moi , & à celles que vous me témoignez ; j'en aurai une reconnoissance éternelle : mais je vous avoüerai ingenuement que si pour jouir des avantages que vous me promettez , il faut me séparer d'un époux que j'aime , & qui m'est mille fois plus cher que ma vie , j'y renonce de tout mon cœur , & que je préfère au rang le plus élevé le titre de Nièce de Palémont , puisqu'il me laisse la liberté de passer mes jours avec le seul homme qui puisse me plaire. Ce discours prononcé avec une hardiesse humble & modeste , n'étonna pas moins le Seigneur , qu'il l'avoit été en apprenant son mariage. Il crut pourtant pouvoir réussir en lui faisant voir ce qu'elle perdrait en voulant rester comme



elle étoit. Il n'oublia rien pour l'engager à m'abandonner; mais il ne put ébranler sa constance, quelque promesse qu'il lui fît. Cette résistance lui faisant envisager plus de difficulté qu'il n'avoit pensé, il dit à la femme de Palémont de garder Hortence, & ordonna au Pasteur de le conduire chez moi. Palémont obéit, & je fus extrêmement étonné de me voir demander par un homme qui m'étoit entièrement inconnu. Il me parut surpris en m'abordant; mais se remettant d'une espèce de trouble, qui parut sur son visage : Melente, me dit-il, je sçai que vous avez de l'esprit; ainsi je ne doute point, que vous ne receviez avec plaisir la proposition que j'ai à vous faire, & que vous n'envisagiez les conséquences qu'il y auroit à me refuser; & comme vous n'auriez jamais osé prétendre à épouser une

personne de condition , vous aurez moins de peine à vous séparer d'Hortence , qui n'est nullement nièce de Palémont , mais fille d'une naissance distinguée & qui par conséquent ne peut être à vous. Ce discours m'avoit saisi d'une façon si extraordinaire qu'il ordonna à Palémont de me compter cette aventure , & que je l'écoutai sans pouvoir dire un seul mot. Enfin revenant à moi : je suis très-touché , lui dis-je , Seigneur , d'avoir fait descendre Hortence d'une condition relevée à celle où je suis ; mais l'amour rend tout égal , & le mien ne me permet pas de céder un bien qui fait le bonheur de mes jours ; & quelques périls que vous me fassiez envisager en vous refusant , on ne m'ôtera point Hortence qu'en m'arrachant la vie. Je prononçai ces mots avec une telle assurance , qu'il en fut éton-

né ; mais son grand cœur lui faisant trouver de l'injustice à user de violence , il me répondit avec douceur que pour réparer cette perte , il me feroit combler de biens , & que ma fortune seroit digne d'envie Vous me feriez Roi , lui dis-je , Seigneur , que je refuserois la Couronne pour posséder Hortence ; les grandeurs , les richesses , les tourmens , la mort même ne me feroient pas changer de sentiment. A peine achevois-je de parler que je vis entrer Hortence & la femme de Palémont suivies des plus considérables de nos Bergers. Ma chere Hortence , lui dis-je , en lui prenant la main , on veut nous séparer , y consentez-vous ? & le Berger Melente vous paroîtroit-il moins aimable aujourd'hui que lorsque l'amour & l'Hymen vous l'ont fait préférer à tous les autres hommes ? Non, non, Me-

## 64 LES JOURNÉES

lente , me dit elle , vous êtes toujours pour moi le même , je viens vous en assurer : je me suis arrachée à la garde de Telame , dit-elle , en montrant la femme de Palémont ; j'ai appelé ces Bergers à notre secours , & quand il faudroit armer toute la Contrée & se livrer à la mort on ne me séparera jamais de toi. Vous voyez , dis-je alors , Seigneur , que la vie champêtre n'amolit point les ames généreuses ; la vérité conduit nos actions , quel a justice conduise les vôtres ; elle est pour les Bergers , ainsi que pour les autres hommes. La force ne doit pas l'emporter sur la loi , & je ne puis penser que ce que le Ciel unit par des liens légitimes , les hommes soient en droit d'en briser les nœuds. Quand cela se pourroit , nous répondit-il , il y auroit de la cruauté à vouloir séparer des cœurs si fidèles ; je n'exige

n'exige plus de vous cette désunion; je ne vous demande que de venir avec moi chez Celimene, où vous resterez l'un & l'autre, jusqu'à ce que j'aye porté les parents d'Hortence à vous laisser jouir de votre bonheur. Et je vous promets devant tous ceux qui nous écoutent de m'y employer avec ardeur, étant pénétré des sentimens que je vous trouve à tous deux. Il seroit à souhaiter pour la gloire des hommes les plus élevez d'en avoir de semblables aux vôtres. Je ne m'étonne plus que Palémont ait donné Hortence à Melente, le mérite de ce Berger ayant dû lui être recommandable, puisque tout élevé que je suis à la Cour, je ne trouve personne qui le surpasse en bonne mine, en esprit & en grandeur d'ame. Ces paroles prononcées avec une bonté infinie, nous rassurèrent ma chere Hortence & moi. Je voulus

me jeter aux pieds de notre généreux Protecteur ; mais il ne le voulut pas permettre , & nous embrassant l'un & l'autre avec tendresse il nous fit monter dans son carrosse , ordonnant à Palémont , & aux autres Bergers de venir chez Célimene , où nous fûmes reçûs d'une façon si honorable , que je ne puis trouver des termes assez forts pour lui en rendre grâces. Elle apprit notre aventure de la bouche du protecteur d'Hortence : elle fut touchée jusqu'au fond du cœur de notre amour , & de notre fermeté ; ce qui fit qu'elle se joignit à lui pour empêcher qu'on ne violât les Loix divines , & humaines , en nous séparant. Nous restâmes chez elle en attendant son retour , ou celui de ce généreux Seigneur. Ils partirent l'un & l'autre à l'instant : notre incertitude n'a pas été longue. Ce-

limene revint il y a trois jours avec des lettres des parents d'Hortence, dans lesquelles ils marquoient, que ne voulant point s'opposer aux arrêts du Ciel, ils consentoient à notre union, & ratifioient notre mariage, à condition, que n'ayant pas voulu accepter une fortune éclatante en nous séparant, nous irions la posséder ensemble près d'eux, & quitterions pour leur gloire une manière de vie plus tranquille en effet, mais moins honorable que celle qu'ils nous préparoient. Ces nouvelles nous comblèrent de joie, & la fortune qui nous avoit paru digne de mépris n'étant pas ensemble, s'est offerte à nos yeux avec toutes les graces, au moment qu'on a voulu nous la faire partager. Les Bergers, & les Bergeres de cette contrée charmez de notre bonheur, & sçachant que nous devons les

quitter , voulant nous donner une marque de leur amitié , & célébrer la victoire que notre fidélité vient de remporter , ont demandé à Celimene la permission de nous donner une Fête chez elle , en reconnaissance de ce que nous avons assez estimé leur vie innocente , pour la préférer aux grandeurs d'une fortune brillante. C'est pourquoi ils se sont assemblez. La plûpart des amis de Celimene , & des personnes les plus considérables ont bien voulu nous honorer de leur présence , & s'habiller comme nous , pour rendre la Fête plus complete. Voilà , Madame , continua Melente , ce qu'on m'a ordonné de vous dire. Heureux si ma narration ne vous a point ennuyée , & si Hortence & moi pouvons trouver quelque place dans votre estime.

Je vous assure , dit Uranie , que



Votre histoire m'a vivement touchée , & vous l'avez contée avec tant d'esprit & de grace , que je me fais un véritable plaisir d'être du nombre de vos amis , & je vous prie Hortence & vous , d'accepter ma maison , lorsque vous voudrez venir goûter quelques jours les douceurs de la vie champêtre. Hortence & Melente répondirent avec tendresse aux marques d'estime d'Uranie , & toute la compagnie leur donna les louanges qu'ils méritoient. On vint avertir Celimene que tout étoit prêt , & qu'on n'attendoit plus qu'elle pour commencer. Alors elle conduisit Uranie , & sa compagnie dans une superbe galerie , au bout de laquelle on avoit élevé un théâtre. On voyoit de chaque côté quantité de sièges en gradins , pour donner la commodité de voir plus à son aise. Le devant du théâtre étoit arrangé en

forme de parquet avec des fauteuils pour placer les personnes les plus considérables. Ce parquet étoit enfermé d'une balustrade à hauteur d'appuy , ayant un fort grand espace derriere , qui donnoit la liberté de voir , & d'entendre à ceux qui y étoient placez. Ce lieu étoit éclairé par une infinité de lustres & de girandoles. L'assemblée étoit nombreuse , & le coup d'œil charmant par le mélange des Bergers , & des Bergeres qui la composoient. Hortence & Melente furent placez entre Celimene & Uranie en face du théâtre , & le reste s'étant mis selon son rang , une symphonie champêtre & bien exécutée précéda les scènes les plus belles , & les plus tendres du Pastor fido , que les Bergers représentèrent avec succès.

Ce divertissement ayant fini à l'heure du souper , on passa dans

les jardins , dont l'éclatante illumination représentoit le plus beau jour. Au bout de la maîtresse allée on voyoit trois pavillons en forme de tente , dont chacun distribuoit à des promenades différentes. Dans celui du milieu étoit la table destinée aux amis de Celimene , à laquelle Hortence & Melente furent admis. Dans les deux autres étoient celles des Bergers , & des Bergeres les plus considérables de la contrée ; le reste des jardins étant rempli de rafraîchissemens pour ceux que la seule curiosité y avoit conduits. Le repas fut magnifique. Hortence & Melente ne firent pas une action , & ne dirent pas une parole , qui ne les fissent voir dignes de l'attention qu'on avoit pour eux. Après le repas , on reprit le chemin de la galerie , où le bal commença. Les deux Epoux s'y distinguèrent dans

## 72 LES JOURNÉES

les danses les plus difficiles, & l'intelligence de leur cœur se répondant jusques dans leur pas, ils n'en firent point, où l'amour & les graces ne parussent dans tout leur éclat. Le bal ayant assez duré pour divertir l'assemblée, on tira un feu d'artifice, dont la beauté répondit parfaitement au reste de la fête. Pendant qu'il dura, les Bergers, & les Bergeres s'avancerent en cadence & à la file devant Hortence & Melente, les saluerent, & leur souhaitterent un bonheur éternel. Cette petite cérémonie finie, Celimene & toute la compagnie conduisirent les Epoux dans l'appartement qui leur étoit préparé, & laisserent au reste des Bergers la liberté de continuer le bal. Hortence & Melente s'étant fait suivre par Palémont & sa femme, leur firent présent de la cassette de pierres qu'ils avoient remis à Hortence

tence, & firent distribuer par leurs mains, aux Bergers & Bergeres des présents assez considérables pour les faire souvenir long-tems de leur générosité. Comme cette galante Fête avoit inspiré la joye a toute cette belle assemblée, & qu'elle avoit résolu de ne se séparer que bien avant dans la nuit, on fit une espee de cercle dans l'appartement d'Hortence, où la conversation roula d'abord sur l'état heureux qu'elle alloit quitter. Cette compagnie étant pleine de beaucoup de personnes d'esprit, il y eut un homme de qualité parent & ami de Celimene, qui demanda à Melente, si dans le nouveau genre de vie qu'il alloit mener, il n'auroit point quelque inclination pour la guerre. S'il ne falloit que du courage, répondit il, je pourrois me flatter de pouvoir servir mon Roi; mais il faut tant de qualitez ensem-

ble pour être bon homme de guerre, que mon peu d'expérience me feroit craindre de ne pas réussir dans cet état, comme je le souhaiterois. Il est vrai, dit Uranie, qu'il faut beaucoup d'expérience dans toute sorte d'état : ce n'est pas seulement dans l'art de la guerre qu'elle est nécessaire, elle l'est encore dans des occasions moins périlleuses. Ce n'est qu'après plusieurs années passées dans un grand concours d'affaires différentes, en plusieurs lieux, avec différentes personnes & qu'on aura trouvé des conjonctures opposées les unes aux autres, qu'on aura démêlé dans les occasions qui se seront présentées, qu'on peut dire avoir acquis quelque expérience; mais comme cela ne peut arriver que dans un long espace de tems, je crois la vie de l'homme trop courte pour y parvenir. L'étude, dit Celimene, peut

suppléer à l'expérience , puisqu'elle nous remet devant les yeux les cas les plus notables qui sont arrivez dans les siècles passez. Sans doute reprit celui qui avoit parlé le premier , jamais homme n'a tiré de son expérience une science parfaite ; & sans le secours des préceptes & des enseignemens d'autrui , il n'iroit qu'en aveugle dans ce qu'il entreprendroit : Ce qui est facile à comprendre , en examinant l'origine & les progrès de toutes les sciences. Les premiers hommes qui en ont jetté les fondemens , & donné quelques lumieres à leurs idées , n'ont fait que des ébauches. Ceux qui les ont suivis , y ont ajouté : ainsi successivement en travaillant sur les mêmes principes , on a formé des préceptes qui sont aujourd'hui le plus bel ornement de l'homme. Il est certain , dit Félicie , que la science qu'on tire des

livres, est plus universelle, & plus sûre, que celle qu'on peut acquérir par la seule expérience; puisqu'avant d'y parvenir, on court risque de faire de grandes fautes. Les bons Historiens rapportent tout ce qui s'est passé de plus remarquable; les causes qui les ont produit, ainsi que leurs effets; & ornent leurs Ecrits de conclusions & de jugemens, dont la conséquence est absolument utile aux hommes dans tout le cours de leur vie. Je ne doute point de cela, dit Melente, & je suis persuadé qu'un homme qui voudra tout tirer de sa seule expérience, sera obligé d'avoir sans cesse la balance, & l'équière à la main pour examiner les raisons nécessaires dans une grande affaire, qui dans ces circonstances se trouvera bien différente de celle qu'il aura tant pesée & tant mesurée, ce qui le fera écheoir à la moindre



agitation. Les plus sages ne discernent pas toujours juste , & c'est dans ces occasions que la foiblesse de l'esprit humain se découvre à plein : d'ailleurs ceux qui expérimentent sans être fondez , ne regardent que la superficie , sans pouvoir pénétrer plus avant , donnent dans le faux , & font des interprétations contraires à la chose , & au bon sens ; ainsi je crois pouvoir conclure de-là , que peu de gens deviennent habiles sans le secours de l'étude , qui est la véritable boussole qui doit nous conduire. En vérité , dit cet homme de qualité , qui avoit ouvert la conversation , je suis charmé d'entendre Melente parler de la sorte ; car enfin tout art présuppose une très-longue expérience , art n'étant qu'un assemblage de documens éprouvez ; ainsi l'art de regner , de gouverner , & de faire la guerre

## 78 LES JOURNÉES

se trouve dans les écrits , qui ne nous enseignent rien qui ne soit averé , & confirmé par l'autorité de plusieurs grands Ecrivains , qui ont tiré de semblables cas des avis salutaires ; joint à cela , que la plupart ont été employez dans ce qu'ils nous rapportent , comme Hérodote , Xenophon , Thucidide , Joseph , Jules César , & plusieurs autres. La science ne peut s'acquiescir que par l'étude ; l'histoire est appelée la vraie discipline & exercitation aux grandes affaires ; l'expérience humaine s'engendre de la mémoire , & les livres doivent passer pour être la mémoire & le registre des tems , qui est la chose la plus sçavante , & la plus utile du monde. Il n'y en a point de plus assurée , de plus abondante , & de plus ancienne ; ce qui fait que dans des cas rares & singuliers , un seul exemple sert d'expérience.

Bien plus , ajoûta un homme de la compagnie , si l'expérience de plusieurs est sujette à erreur , que pouvons nous juger de l'expérience d'un seul ? Cela est si dangereux , que souvent un homme met son bien , son honneur & sa vie dans le hazard de se perdre par l'opinion qu'il aura , qu'un conseil qui aura été bon une fois , le sera encore dans une affaire , quoique très-différente de l'autre. Ce qui approche le plus de la perfection doit être le plus parfait ; la science précède l'expérience , attendu que la perfection est en l'une & l'autre ensemble , & que ce n'est que par le moyen de la science qu'on y peut parvenir. En la possédant on devient grand Praticien ; avec elle nous devenons capables d'exécuter les choses les plus difficiles , & souvent en état de donner des Loix aux Nations , comme ont fait

## 80 LES JOURNÉES

Solon, Licurgue, Platon, Carondas, & Pittacus. Lucullus devint grand Capitaine par la lecture. Mais, dit Florinde, le tems apporte tous les jours de nouvelles mœurs ; les intérêts des Princes font devenus différens ; la guerre se fait autrement que dans les siècles passez, toutes les affaires marchent sur un autre pied ; les circonstances sont changées, & d'une nature, que les Historiens n'ont pû prévoir, & qui par conséquent n'en ont rien ; dit ce qui fait, que les anciens Auteurs deviennent inutiles, & qu'il est de nécessité absolue d'en venir à de nouvelles expériences. Permettez-moi de vous dire, Madame, reprit le parent de Celimene, que vous êtes dans l'erreur. Les mêmes choses qui ont été dans les tems passez, se produisent dans celui-ci, & quoiqu'elles soient sous des formes

différentes , elles sont de même nature. C'est à l'esprit de celui auquel elles s'offrent à les développer ; en ce cas celui qui joint l'étude à l'expérience , a un grand avantage sur les autres. La raison fondamentale ne se trompe jamais ; elle demeure toujours dans son entier : les tems ne peuvent rien sur elle , c'est la Reine des hommes & des Dieux : on sçait que de tout tems la prospérité cause de l'envie , que la mal-assurance met en danger , que la gloire d'un Conquérant excite la jalousie , que le conseil ou la priere de celui qui peut ordonner absolument valent autant qu'un commandement ; qu'il n'est pas utile à un Etat d'inquiéter ses voisins , quand on peut vivre en paix ; & une infinité d'autres règles semblables , qui ont toujours été certaines , & véritables , qui le sont encore aujourd'hui , & qui

## 82 LES JOURNÉES

le feront éternellement. Toutes les raisons que vous apportez contre l'expérience sans étude , dit Camille en souriant , font un plaisir extrême à l'aimable Hortence , dans la crainte qu'elle auroit de voir Melente prendre le parti de la guerre , si son étude étoit soutenue de l'expérience. Celle qui a voulu armer toute la contrée , dit Celimene , pour se conserver son Epoux , ne me paroît pas trop craindre le sort des armes. Les occasions sont bien différentes , Madame , répondit Hortence ; je ne craignois rien , lorsqu'il s'est agi de me séparer de Melente ; mais j'avoue que le courage que j'ai montré pour ne le point quitter , m'abandonneroit entierement , s'il couroit des périls que je ne pourrois partager. Pour moi , dit une Dame de la compagnie , je ne voudrois pas être unie à un

Guerrier ; outre l'inquiétude continuelle qu'on a pour ses jours , je ne puis m'empêcher de croire que cela ne diminuë un peu de la bonté naturelle. Le carnage , le sang , & l'horreur des combats accoutument insensiblement à la cruauté , & j'aurois peur que mon vainqueur ne me traitât quelque-fois comme son ennemie. La compagnie ne put s'empêcher de rire de l'opinion de cette Dame ; on la combattit par de bonnes raisons , & l'on parvint à lui persuader , que l'homme de guerre pouvoit posséder toutes les qualitez qu'il faut pour plaire , & que la douceur & la clemence étoient ordinairement le partage des Héros. Il est vrai , dit le parent de Celimene , qu'il y a des Nations insolentes dans la prospérité , & qui dans la victoire traitent les Vaincus avec cruauté. Les Ro-

## 84 LES JOURNÉES

maines avoient une politique bien différente ; ils étoient sans rudesse pour les Vaincus , ils les prenoient pour habitans de leur ville , ou leur donnoient droit de bourgeoisie , & dans la suite les admettoient aux Charges. Les Authunois , les Ceninois , & les autres premiers peuples qu'ils soumirent , furent traitez de la même sorte , & par ces manieres douces , & insinuan-tes qu'ils continuerent toujours , ils parvinrent à un degré de puissance si considérable , qu'il n'y en a point eu jusqu'à présent de si solide , ni qui ayent porté les armes , & triomphé dans un plus grand nombre de pays. Les Lacédémoniens , dit Uranie , & les Athéniens n'en faisoient pas de même ; ils haïssoient mortellement ceux qu'ils avoient subjuguez , ne les estimant pas dignes de participer en rien avec eux ; ce qui leur por-



ta un grand préjudice , ainsi qu'à ceux qui voulurent les imiter , puisque leur puissance fut toujours très-bornée , & qu'ils furent dans la suite la proie de Macédoniens , & des Romains. La clémence que ces derniers exercèrent à leur égard fit sur leurs cœurs le même effet que sur les autres peuples. Philippe de Macédoine , ajouta Felicie , gagna les cœurs de toute la Grece , lorsqu'à la premiere victoire qu'il remporta sur les Athéniens , il licencia tous les prisonniers qu'il avoit fait. Alexandre le Grand couvrit de son manteau Royal le corps de Darius son plus grand ennemi. Et combien , dit Celimene , fut-il utile à Cyrus d'avoir traité Crésus honorablement , & avec bonté après l'avoir vaincu. Ce Prince étoit aimé par toute la Grece , & s'il eût été traité rudement , plusieurs auroient cherché

à le vanger. Le Sénat de Rome, reprit le parent de Celimene, trouva mauvais la cruauté du Consul Popilius à l'égard des Allobroges, & si-tôt que les plaintes en furent venuës, il jugea à propos d'y remédier, en blâmant la conduite du Consul. L'honneur de la victoire ne consiste pas à exercer la cruauté sur les vaincus; la clémence & la douceur font toujours la plus belle partie de la gloire. Le Roi Antiochus laissoit aller francs & libres tous ceux des places voisines des Larisséens, & cette humanité hâta ces peuples à se soumettre à son Empire. Le Dictateur Papirius étoit sans contredit un grand Chef de guerre; mais sa sévérité & son orgueil lui avoient fait perdre l'amour de son armée à un tel point, qu'elle lui faisoit manquer exprès des occasions importantes, pour mortifier sa vanité

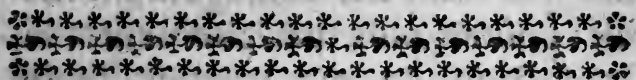
au préjudice du bien public. J'ai lû, dit Melente, que sous le Consul Appius cette haine fut encore plus loin par son armée ; car pour satisfaire l'aversiion que sa trop grande sévérité avoit imprimée dans le cœur de ses soldats, bien éloignez de vouloir vaincre, ils souhaittoient ardemment d'être vaincus. S'il les battoit pour les hâter, ils marchaient beaucoup plus lentement, & lorsqu'il les encourageoit, ils faisoient tout avec langueur & nonchalance. Heureux, dit Celimene, le Général qui par sa vertu, sa douceur, & sa bonne conduite peut mériter le titre glorieux du Pere de son armée, ainsi que Monsieur de Turenne ! Mais, continua-t-elle, en se levant, il est tems de laisser à Melente & à Hortence le plaisir d'être ensemble, & je crois que la nuit est assez avancée pour que chacun

cherche à jouir du repos , dont il a besoin. A ces mots , Uranie , Felicie , Florinde , & Camille marquerent à Celimene le contentement qu'elles avoient eu par mille remercimens ; elles embrassèrent Hortence , firent toutes les caresses possibles à Melente , & monterent en carosse. Comme le chemin n'étoit pas fort long du Château chez Uranie , elle arriva bientôt chez elle , en s'entretenant avec ses amies des aventures de ces aimables Bergers. Pour moi , dit Camille , je ne suis point surprise qu'Hortence soit pleine d'esprit & de grace ; elle est née belle & de condition , c'en est assez pour prendre aisément de bonnes impressions ; mais j'avoüe que Melente me surprend , & je ne comprends pas comment n'étant né que simple Berger , on puisse avoir autant de merite. Cela n'est pour-  
tant

tant pas surprenant , dit Uranie ; la condition ne donne pas les qualitez personnelles , & l'on ne tire ordinairement de sa naissance que les moyens de pouvoir mettre en plus grand jour sa vertu ou ses défauts. Ainsi le Berger peut être aussi vaillant que le Héros , aussi spirituel que l'homme de Cour , & aussi sage que le Philosophe. Melente est né Berger , mais avec les dispositions nécessaires pour être un fort aimable homme. Son pere s'est trouvé en état de cultiver son heureux naturel , & le Ciel qui le destinoit à la fortune dont il va jouir , a voulu l'en rendre digne. Sans doute , ajoûta Florinde , & sans l'amour qu'il a pris pour Hortence , peut-être que toutes ses bonnes qualitez auroient été ensevelies pour jamais. Cela nous fait voir , dit Felicie , qu'il est mille gens de mérite , auxquels

il ne manque que les occasions pour se faire connoître. Ce fut avec des semblables discours qu'elles arrivèrent ; & comme les occupations de cette journée n'avoient pas laissé de les fatiguer , elles se retirèrent pour goûter un repos que leurs secrettes inquiétudes les empêchoient de goûter parfaitement.





## C I N Q U I E' M E

## J O U R N É E.

**L**A nuit étoit si fort avancée , lorsque les quatre amies se retirèrent , qu'elles ne se leverent que tard , & ne se rassemblèrent qu'à l'heure du diner. Avouez , dit Camille , en abordant Uranie , qui sortoit de son appartement , que les plaisirs rendent paresseux , & que plusieurs jours passez comme celui d'hier , nous donneroient peu d'occasions de profiter des charmes de la solitude , où nous souhaitions être en sortant de la ville. Je ne sçay quels sont vos sentimens là-dessus , répondit Uranie ; mais pour moi je vous as-

## 92 LES JOURNÉES

sûre que ce petit dérangement me fait goûter plus parfaitement la satisfaction de me trouver seule avec mes véritables amis. Je le sens comme vous, dit Florinde, & quoique j'aye eu beaucoup de plaisir hier, il me semble que je n'y livrai que la moindre partie de moi-même, & que je suis ici dans mon entier. L'expression est hardie, dit Felicie; mais elle est juste : je ne portai que ma personne chez Celimene, mon cœur resta ici. Vous faites un examen de vous-même, dit Uranie, qui est tout-à-fait obligeant pour moy, puisqu'il prouve que vous êtes ici avec autant d'aisance que chez vous ; je ferai en sorte que cette heureuse prévention continuë tout le tems que nous devons y être. En achevant ces mots, elles se mirent à table. A peine étoient-elles au dessert, qu'on vint avertir Ura-



nie ; que Celimene alloit arriver avec Hortence & Melente. Cette visite les obligea de diner plus vite qu'à l'ordinaire ; elles passerent dans le salon pour recevoir cette Compagnie. Très-peu de tems avant qu'elle arrivât , un Valet de chambre de Thélamon rendit à Uranie un paquet de Lettres de sa part. Ces nouvelles lui étoient trop cheres pour differer à les lire ; ainsi après en avoir fait honnêteté à ses amies , elle l'ouvrit & trouva la lettre suivante.

## THELAMON A URANIE.

**J**E crois qu'il y a un siècle , que je suis éloigné de vous. L'absence est le plus cruel de tous les maux quand on aime comme moi ; & si je ne me persuadois que je ne suis ici que par votre ordre , & pour vous rendre service , je ne serois pas maître

## 94 LES JOURNÉES

de ma douleur. Pardonnez, Madame, si je commence par vous entretenir de ce qui se passe dans mon cœur avant que de vous instruire des affaires que vous m'avez confiées ; j'espère qu'elles se termineront avantageusement pour Geronte, & que j'aurai l'honneur de vous en porter la nouvelle chez Belise : en attendant ce moment fortuné, je vous envoie quelques morceaux de Poësie, qui ont paru novissimè. Je souhaiterois être présent à la lecture que vous en ferez, j'y trouverois de nouvelles graces. Au nom de ce qui vous est cher, Madame, donnez quelques momens au plus tendre & au plus fidele de tous les hommes.

THELAMON.

Uranie ayant achevé de lire, & trouvant dans son paquet une Lettre d'Orophane pour Felicie : Voici, dit-elle à ses amies, de quoi

nous occuper, quand notre visite sera partie ; ou pour la divertir , si elle est d'humeur à goûter les ouvrages d'esprit. Thelamon nous envoie des vers , & voici de la prose , ajoûta-t-elle , en présentant à Felicie la Lettre d'Orophane , qui nous divertira , si je ne me trompe ; car vous connoissant comme je fais , je suis persuadée que vous nous la lirez : pour moi je ne pretends point cacher celle-ci à des personnes qui m'aiment assez pour prendre intérêt à ce qui me regarde. Alors elle lut la Lettre de Thelamon. Camille , & Florinde la remercierent de sa confiance. Je vois bien , dit Felicie , qu'il faut que je suive l'exemple d'Uranie , & que ne vous aimant pas moins qu'elle fait , je dois aussi vous prouver mon estime en vous revelant mes secrets. Ecoutez donc la Lettre d'Orophane , elle mérite votre attention.

## OROPHANE

A L'ADORABLE FELICIE.

**J**E vous l'avois bien dit, Madame, que je serois plus heureux absent que present : lorsque j'étois près de vous, il ne m'étoit pas permis de vous dire un mot de mon amour extrême ; un regard severe, ou une prompte fuite me coupoit la parole ; mais aujourd'hui que je vous écris, je vous dis sans crainte d'être interrompu, que je vous adore, que je pense uniquement à vous, & que ne pouvant être près de vous, votre idée fait toute ma félicité : en aurois-je jamais pu dire autant en mille ans étant à vos pieds ? Que je suis heureux, charmante Felicie, ! Vous voudrez me faire taire ; pour y parvenir, vous m'écrivez, & une faveur que je n'aurois pu obtenir par dix ans de constance & d'amour, me

*me va venir tout à coup par une absence de deux jours , puisque dans une de vos lettres , fut-elle de colere , je trouverai la consolation de sçavoir , que vous ne pourrez l'avoir écrite sans songer que je suis le fidele.*

## OROPHANE.

Il faut avoüer , dit Camille , qu'Orophane est d'une humeur tout-à-fait aimable. Cette Lettre est d'un caractère singulier , dit Florinde ; mais elle ne dément point le sien. Je suis contrainte de convenir , reprit Felicie , que je ne puis me scandaliser de m'entendre parler d'amour de cette sorte , ni même empêcher d'y répondre. Vous êtes en des termes l'un & l'autre , dit Uranie , qui ne vous permettent pas une exacte sévérité , puisque personne n'ignore que votre Himen se doit faire.

lorsqu'Orophane aura reçu des nouvelles de son Pere. En achevant ces mots , elles entendirent le bruit des carosses qui entroient. Uranie fut au devant de Celimene : Elle étoit accompagnée de Melente , d'Hortence d'Achante , & d'Iphis , qui l'étant venu voir avoient profité de cette occasion pour saluer encore Uranie. Hortence & Melente étoient vêtus comme le sont les Personnes de condition. Si Hortence avoit paru belle en Bergere , on peut assurer qu'elle fut trouvée mille fois plus aimables sous des ajustemens dignes de ses charmes , & que Melente pouvoit passer pour un Cavalier accompli. Les premiers complimens étoient faits , Uranie conduisit la Compagnie dans le salon, le soleil étant encore trop vif pour proposer la promenade. Nous venons , lui dit Celimene , vous don-

ner le dernier jour qu'Hortence & Melente doivent rester ici , ils partent demain , & ils ont été si sensibles à l'honneur que vous leur avez fait , qu'ils auroient crû manquer à leur devoir , s'ils n'étoient venus vous en remercier. C'est une attention , répondit Uranie , dont je leur suis obligée ; mais ils n'ont point de remerciement à me faire , puisque le plaisir qu'ils m'ont procuré , m'oblige moi-même envers eux. Alors chacun s'étant assis , la conversation roula quelque tems sur l'air noble & aisé d'Hortence & de Melente. Il faut avouer , dit Camille , que les decrets de la Providence sont admirables ; car enfin ces aimables Epoux n'étoient point faits pour vivre obscurément , & il est à présumer que le Ciel ne leur a départi tant de charmes que pour les rendre ce qu'ils sont aujourd'hui. Cette

réflexion nous est bien avantageuse , Madame , répondit Melente ; mais elle ne nous donnera point d'orgueil , & j'imiterai le fameux Esope , en gardant les marques de mon premier état , pour ne point faire de fautes dans celui ci. Cela est bien sage , dit Camille , & je ne doute nullement qu'avec de pareils sentimens , vous ne vous fassiez autant considérer que vous vous faites aimer. A propos d'aimer , dit Achante , une chose m'embarrasse extrêmement dans la conduite , que Melente doit tenir : il n'est nullement d'usage dans le beau monde de voir un mari amoureux de sa femme , & il l'est si fort de la sienne , qu'il aura sans doute de la peine à se défaire de cette habitude. Je vous assure , répondit Melente , que si on m'imposoit cette loi , & qu'il me la fallût suivre de nécessité , que je refuserois encore



les avantages qu'on me fait, puisque je ne comprends pas que le nom d'Epoux puisse effacer celui d'Amant. Ce qui m'a paru beau, aimable & digne de mes soins avant l'Himen, doit-il avoir moins de charmes après cette cérémonie ? Non sans doute, puisqu'elle me permet de faire éclater aux yeux de tout le monde des sentimens, qu'on est presque toujours obligé de cacher quand cette union n'est pas faite. Ce que dit Melente est très-juste, reprit Uranie, & si on ne voit pas agir tous les Epoux comme lui, ce n'est pas une raison pour marcher sur leurs traces, puisqu'on sçait qu'il entre plus de dérèglement dans cette façon de vivre, que de honte de paroître amant de sa femme, & je lui conseille de ne se pas laisser emporter par la foule, & de n'écouter que son cœur. Je vous suis obligée

charmante Uranie , dit Hortence en rougissant , du conseil que vous donnez à Melente ; il est de mon intérêt , qu'il le suive exactement. Comme vous ne pouvez cesser de m'être chere , lui répondit-il , je ne cesserai jamais aussi de vous le marquer en quelque état que je sois. Après cela la conversation tourna sur les differents divertissemens qu'ils alloient avoir. Pour moi , dit Iphis , je suis persuadé que de tout ce qui peut attirer les regards , le Roi , & la magnificence de sa Cour feront le plus d'impression sur le cœur de Melente , & de la belle Hortence. Nous n'avons pas attendu le bonheur de le voir , répondit Melente , pour lui donner nos cœurs , & nous sçavons à quel point cet auguste Prince est aimable , & l'espoir qu'il donne de mille vertus éclatantes. Il faut convenir , dit Florinde , qu'indépen-

demment de l'amour que notre Nation a pour les Princes , elle ressent encore quelque chose de plus vif pour le Roi , que pour ceux qu'elle a perdus, quoiqu'il y en ait eu de bien aimez. Cela n'est pas furprenant , dit Felicie , notre Nation regarde le Roi comme son Enfant , elle prend pour lui les sentimens d'une tendre Mere, elle le voit élever & croître , & elle trouve une satisfaction infinie à cherir comme Fils , un Prince qu'elle révere & respecte comme son Maître & son Roi ; joint à cela que le Ciel l'a doué de toutes les graces nécessaires pour être un Monarque accompli , & qu'il est élevé dans des sentimens qui nous font espérer d'être heureux sous son empire. Je vois bien , dit alors Uranie , que le sujet de notre conversation touche assez le cœur de cette Compagnie

pour lui faire donner attention aux Ouvrages , dont je vais lui faire part. Ce sont des Vers, ajouta-t-elle , pour le Roi, & pour son illustre Gouverneur : on vient de me les envoyer, & je crois ne les pouvoir lire à personne , qui s'y connoisse mieux. En disant cela, elle tira les Papiers que Thelamon lui avoit envoyez , & lut ces paroles.



## A U R O I.

**O** Roi , Prince charmant , Monarque incomparable ,

Que tu promets d'heureuses Loix !

Tu passeras les plus Grands Rois ,

Le nom de ton Sujet deviendra désirable.

Aux Titres les plus beaux il sera préféré ,

Déjà de tout ton Peuple admiré , révére ,

Il n'a d'yeux que pour Toi , c'est Toi seul , qui l'inspire ;

Auguste & digne Objet de ses sinceres vœux ,  
Il sçait que c'est Toi seul qui le peut rendre  
heureux.

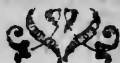
Je suis ainsi que lui soumise à ton Empire ,  
Et j'en fais comme lui mon plus heureux  
destin.

Mais à propos d'heureux , de vertus , & d'em-  
pire ,

Vis à vis- ton Palais j'habite & je respire ;

Quiconque a bon Voisin , a , dit-on , bon matin ,  
De cette vérité , grand Roi daigne m'inf-  
truire.

Le proverbe est appliqué bien  
justement , dit Celimene , & j'aime  
assez cette façon de demander des  
graces. Comme la Compagnie s'ap-  
perçut qu'Uranie s'apprêtoit à lire  
encore quelque chose , on la pria  
de continuer , ce qu'elle fit ainsi.



106 LES JOURNÉES  
ÉPISTRE.

A MONSIEUR LE MARÉCHAL  
DE VILLEROI.

O Toi, dont les conseils, les soins, & la  
prudence,

Forment de notre Roi l'auguste & tendre En-  
fance;

Toi dont l'ame héroïque, & le cœur géné-  
reux,

Dans un âge plus mûr lui serviront d'exem-  
ple;

Si jadis les Romains ont dressé plus d'un temple,

A quelques Citoyens, dont les noms sont fa-  
meux,

Tu construis pour le tien dans ce Monarque  
aimable

Le plus beau, le plus grand de tous les mo-  
numens,

Et l'Univers ne peut le trouver respectable,

Qu'il ne revere aussi le travail de tes ans.

Enfin de ton vivant c'est ton Apothéose,

Et lorsqu'il fera voir les vertus d'un grand Roi,

Sans en chercher plus loin le principe & la cause.  
On sçaura seulement qu'il les tiendra de Toi.  
Pour moi j'en veux tenir mon bonheur & ma  
gloire,

En célébrant ton nom j'assure ma mémoire.  
Daigne donc écouter les accens de ma voix,  
Et que l'Auguste Enfant, qui nous donne des Loix  
Accorde par la tienne au zele de ma Muse  
La bonté que Louis fit paroître autrefois  
A Scudery, des Houlières, & la Suse.

Je trouve ces vers fort beaux ;  
dit Iphis , la louange noble &  
vraye ; mais l'Auteur me paroît  
avoir trop de vanité en se compa-  
rant à ceux qu'il vient de nommer.  
C'est une femme , dit Celimene , à  
ce que j'en puis juger , & je ne  
vois pas que ce soit un esprit de  
vanité , qui lui fasse demander  
d'être regardée comme celles qui  
ont travaillé avant elles, & qu'elle  
souhaite d'être traitée sous ce Re-

gne ici comme elles l'ont été sous celui de LOUIS LE GRAND. Cet Auguste Prince , dit Achante , aimoit l'esprit partout où il le trouvoit , & comme il sçavoit , que le beau Sexe s'en croit toujours assez pour plaire , celles qui s'élevoient à prétendre à plus qu'au prix de la beauté en faisant des Ouvrages d'esprit , lui paroissoient aussi dignes des marques particulieres de son estime , ce qu'il leur prouvoit en les gratifiant de plusieurs bienfaits ; ainsi l'Auteur de l'Epître ne sçauroit être taxée d'orgueil , les exemples étant pour elle. Je suis du sentiment d'Achante , dit Florinde , & je trouve la générosité de Louis le Grand d'autant mieux placée , qu'il est beaucoup plus rare de voir des femmes Auteurs , que des hommes de Lettres. Quoi qu'il en soit , dit Celimene , nous sommes fort obligées à Uranie de



ce qu'elle nous a lû. Le soleil étant passé, elle proposa à la Compagnie de se rendre sur la terrasse, elle y consentit, & chacun ayant pris sa place sur les lits de gazons qui l'entouroient; la veüe & l'heureuse situation du lieu furent long-tems le sujet de la conversation. Je ne m'étonne point, continua Celimene, qu'Uranie fasse souvent partie de se renfermer ici: sa maison, ses amis, & sa plume étant suffisants pour lui tenir lieu de tout. Il est vrai répondit-elle, que cette solitude a mille charmes pour moi, & si j'étois persuadée que les personnes qui veulent bien m'y suivre, ne s'y ennuyassent point, je ne songerois jamais à la quitter. Vous la devez être, dit Felicie, par le plaisir que nous y trouvons. J'en suis une preuve, ajoûta Camille, puisqu'ayant moins de goût que personne pour la retraite, &

n'aimant point du tout à m'enterrer toute vive , je n'ai pas eu un moment d'ennui ici. Cela n'est pas surprenant belle Camille , dit Iphis , vous y êtes toujours en bonne Compagnie. Il vient du monde à chaque instant , qui vous instruit des nouvelles publiques , & dans le fonds d'une maison de campagne vous sçavez ce qui se passe à la Cour & à la ville. Ah ! pour des nouvelles , dit Uranie , nous n'en sçavons guere , elles ne sont point de notre goût , ce qu'on dit étant toujours augmenté , diminué ou faux ; & je ne trouve rien de plus blâmable que de voir des assemblées de Nouvelistes , qui se font une loi de ne s'entretenir que des affaires de l'Etat , & qui très-souvent font parler les Princes comme de simples particuliers : j'évite ces sortes de conversations avec un soin extrême ,

satisfaite de me pouvoir soumettre aux ordres du Souverain , j'obéis sans chercher à pénétrer dans ses secrets. Il est vrai , ajoûta Florinde , qu'il y a une espece de manque de respect à parler de ces sortes de choses , & que les Princes voyent souvent manquer les projets les plus importants par l'indiscretion de leurs Peuples. Si on est en guerre , on en parle comme d'un jeu d'échets ; le Général attaquera de ce côté , il sera repoussé de celui-ci ; s'il fait une telle faute , il est perdu , mais s'il prend un tel avantage , il ne sçauroit manquer de vaincre , & enfin toutes ces dispositions , ces bruits , & ces discours font tellement l'entretien du Peuple , que l'ennemi est instruit de ce qui se passe dans le fonds de l'ame de son adversaire , comme s'il étoit son confident. Si on fait la paix , aussi-tôt on en

cherche les motifs & la cause, & les Nouvelistes pénétrant jusqu'au Cabinet du Prince, divulguent leurs pensées comme des choses certaines. On ne fait la paix, disent-ils, que pour un tel dessein; l'alliance qu'on va faire, n'est que pour parvenir à telle chose, le Roi a dit cela, le Prince parut mécontent de certains conseils; enfin il semble que les uns prennent des microscopes pour voir jusqu'aux moindres replis du cœur des Souverains, & les autres des trompettes pour les publier. Je désapprouve fort ces sortes de discours, dit Achante, & je voudrois, que les Peuples sçussent dissimuler leur joye, ou leur crainte, comme le doivent faire les Généraux, les Princes, & les Rois. Cela est si bien du goût des hommes raisonnables, que Jules-César trouvoit admirable la Police des Républiques des Gaules pour  
avoir

voir fait défense sous peine de la  
 ie de dire aucune nouvelle ; &  
 orsqu'on avoit quelque chose à  
 ébiter , on étoit obligé de s'ad-  
 resser aux Magistrats. Cette loi  
 paru si sage qu'elle s'est perpe-  
 uée jusqu'à ce jour dans une Ré-  
 ublicue qui passe pour être très-  
 rudente. Si les Peuples , dit Iphis ,  
 ouvoient se contraindre jusqu'à  
 e point , il est très-certain , que  
 e secret seroit gardé, ou du moins  
 e ne seroit pas manquer de pru-  
 lence , si les projets venoient à  
 manquer. Mais il n'y a qu'à lire ,  
 lit Uranie , pour voir que la dissi-  
 mulation est nécessaire dans les  
 affaires d'Etat. Quoique Scipion  
 ût informé que Siphax avoit man-  
 qué de foi aux Romains , & qu'il  
 étoit rangé du côté des Cartha-  
 ginois dans le tems même que les  
 Ambassadeurs étoient dans son  
 camp , il leur fit mille caresses ; &

ils en partirent comblez de marques d'honneur & d'amitié , & à leur départ ce vaillant Romain fit publier la fausse nouvelle , qu'ils ne partoient que pour hâter l'armée de Siphax qui étoit en marche pour le joindre , afin de tromper ceux qui cherchent à pénétrer le secret de l'Etat. L'indiscretion des Peuples , ajouta Achante , est si fort à craindre , qu'Alexandre fit défendre sous peine de la vie de divulguer tout ce qui s'étoit passé dans une action où il avoit perdu deux mille hommes de pied , & trois cens chevaux , étant bien persuadé que cette médiocre perte dite & redite par plusieurs , passeroit chez les autres pour une déroute générale. Il est également dangereux d'exagerer ses pertes , ou ses conquêtes , les suites en étant toujours à craindre ainsi que fit imprudemment Terentius Varron.

qui après la bataille de Cannes en parlant aux Ambassadeurs de Capouë, qui venoient le consoler, & lui offrir leur secours, leur exagéra si fort la perte des Romains, qu'après l'avoir écouté ils se retirèrent auprès d'Annibal, ainsi que plusieurs de leurs Alliez Il ne faut pas oublier aussi, dit Iphis, l'étourderie de Furius Philus, qui dans ce même tems, les Romains s'étant assemblez pour remedier à ce malheur, s'écria devant tout le Peuple, que tout étant perdu les conseils étoient inutiles. J'avois toujours crû, dit Camille, que la dissimulation n'étoit nécessaire qu'aux hommes qui commandoient aux autres; mais vous me faites voir par tout ce que vous rapportez, qu'elle l'est presque autant à ceux qui obéissent. Il est vrai, dit Achan-  
te, qu'elle l'est infiniment aux Généraux, puisqu'un grand Chef de

## 116 LES JOURNÉES

Guerre doit ſçavoir diſſimuler les perplexitez , où il ſe trouve , & faire attention , que toute ſon armée a les yeux ſur lui pour y connoître le bon ou le mauvais état de ſes affaires ; car lorsque par malheur le ſoldat ſ'apperçoit que le Chef craint ou deſeſpere , chacun abandonne le bien général , pour ne ſonger qu'à ſoi ; ce qui eſt cauſe , que le mal qu'on craint arrive effectivement ; & de tout tems on a regardé les Généraux qui ſçavent renfermer la crainte , ou le deſeſpoir dans le fond de leur cœur , comme gens ſuperieurs aux autres. Combien de fois une mâle aſſurance a-t'elle rétabli les choſes les plus deſeſperées , lorsqu'on remarque de la fermeté dans le Chef , perſonne ne ſ'épargne pour concourir à ces deſſeins , quelque périlleuſe qu'en ſoit l'exécution , ſoit dans une bataille , ou dans un ſiège



actif ou passif , il convient de dissimuler. Polibe dit , qu'il faut qu'un Chef montre toujours bon visage . & sçache couvrir l'adversité d'une joye déguisée. Jamais Alexandre n'avoit parut si gai que le jour de la bataille d'Arbelles ; aussi son armée fut au combat comme étant assurée de la victoire qu'elle remporta en effet. J'ai lû , ajouta modestement Melente , que la consolation que Vercingentorix donnoit aux Gaulois pour la perte d'Avaricum , quoiqu'elle fût importante , étoit de n'en paroître pas touché , en les faisant souvenir qu'il avoit été d'avis de la brûler , & depuis de l'abandonner. Tout cela prouve , dit Celimene , que ce n'est pas pour soi-même qu'il faut dissimuler ; mais par rapport aux autres , de qui l'indiscretion est toujours préjudiciable ; car enfin si les Peuples étoient capables

de garder un secret , le Souverain ne leur cacheroit rien de ses projets ; mais cela n'étant pas , ils ne devroient point chercher à les pénétrer , & il se trouve des esprits assez forts pour le faire , je voudrois qu'ils y joignissent la prudence de se taire. Cela est impossible , dit Iphis , & ce qui arriva à Monsieur de Turenne , en est une preuve. Ce grand homme voulant éviter l'armée Imperiale , & en considérant la force , qui étoit de soixante mille hommes , la sienne n'étant tout au plus , que de quatorze mille , étant parvenu aux pieds des montagnes d'Alsace , voyant qu'il ne pouvoit entrer dans les gorges sans s'exposer , il se retrancha au bord d'une petite riviere , & pendant qu'on travailloit , il parcouroit à cheval les bords de ce ruisseau , en disant : Voilà un ouvrage , qui vaut dix mille hom-

mes , cet autre m'en vaut autant , ceux qui sont dans le centre sont impraticables , & ceux de ma droite ne peuvent être insultez , & concluoit de-là , qu'il étoit plus fort que les Imperiaux : un soldat qui pénétra , que ce raisonnement n'étoit que pour donner de l'assurance à son armée , & tromper les ennemis eut la hardisse de lui dire : Bon notre Pere , tout ce que nous faisons ici n'est que pour endormir les Allemands ; car s'ils nous en donnent le tems , nous irons gîter là , en lui montrant du doigt l'endroit le plus fort de la montagne. Monsieur de Turenne voyant son secret découvert par un simple soldat , se contenta de répondre : Voilà un garçon qui a des idées , qu'on lui donne quatre pistolles pour boire , & passa outre au plus vite. Cet homme avoit pourtant deviné juste ; car les Allemands

ayant donné dans le panneau, Monsieur de Turenne eut le tems de décamper la nuit d'après, & de gagner l'endroit que le soldat lui avoit montré. Cette action eut une suite si glorieuse pour ce grand Capitaine, que de soixante mille Allemands qui avoient passé le Rhin, il n'en repassa que dix-huit mille, le reste ayant été pris ou détruit. Voyez, continua Iphis, par cet exemple de quelle conséquence sont le secret & la dissimulation, & combien on s'empresse à marquer sa pénétration, par l'audace qu'eut ce soldat de faire voir la sienne, & que ne feroit-il pas arrivé s'il l'eut montré devant des gens capables d'en avertir l'ennemi. C'est ainsi, dit Achante, qu'un Chef doit faire valoir jusqu'aux moindres choses, faire publier dans son camp de bonnes nouvelles pour encourager le soldat ; & punir

nir de mort ceux qui en débitent de mauvaises. Le même Vercingetorix dont Melente vient de parler, envoyoit des gens affidez au devant des Soldats qui se sauvoient d'Avaricum & les faisoit passer en des lieux éloignez de son armée, afin qu'ils n'y vinssent pas porter l'alarme. Je me souviens, dit Felicie, d'un trait à propos de la dissimulation, qui me fait un plaisir extrême. Ischolaüs étant assiegé, & voyant les ennemis faire les approches, pour abattre les murailles avec le belier, fit lui-même ouvrir une breche, tant pour animer les siens en leur faisant croire qu'il ne craignoit rien, que pour effrayer l'ennemi, qui veritablement n'osa jamais tenter d'entrer par la porte qu'on lui avoit ouverte, & qui après avoir long-tems délibéré, se retira devant la place & laissa Ischolaüs couvert de gloire. Par de semblables ruses si on ne peut se dispenser de succom-

ber, on a du moins l'honneur de se procurer une mémoire avantageuse. Cela fait voir, dit Achanté, que la prudence d'un Chef détermine souvent les plus grands événemens. Un fameux Capitaine Grec disoit qu'il ne se soucioit pas d'avoir dix hommes semblables à Ajax, mais qu'il souhaitoit en avoir dix comme le sage Nestor, ne doutant pas que les ayant, il ne fût bien-tôt maître de l'Asie, attendu que les plus grandes affaires ne réussissent souvent pas par la force, mais toujours par la prudence & les bons avis. Les Romains, ajouta Iphis, faisoient plus d'état de Fabius Maximus, que de Marcellus, appellant Marcellus le glaive de la République, & Fabius le bouclier, l'un étant bon pour acquiescer & l'autre pour conserver; mais la conservation de l'Etat étant à préférer, ils estimoient plus l'un que l'autre, la sagesse & la prudence.

étant plus rares que la valeur, la force & l'exécution. On peut tirer delà, dit Celimene, une juste conséquence, qu'il est bien plus glorieux de sçavoir conserver son pays, qu'il n'est avantageux d'en acquérir de nouveaux, puisque souvent la foiblesse du possesseur a plus de part à l'acquisition, que la vertu du Conquerant. Comme la guerre est un métier où la fortune met beaucoup du sien, répondit Achanthe, & qu'on peut perdre en une journée le fruit de plusieurs campagnes, un Prince ne sçauroit trop profiter des tems heureux pour se procurer une paix qui est mille fois plus glorieuse que tous les triomphes que sa valeur ou son ambition lui peuvent faire acquérir. Sans doute, dit Iphis, il ne faut jamais que le desir d'obtenir une chose difficile mette un Prince en occasion de courir des dangers évidens;

& quand même il seroit assuré de la victoire, il ne seroit pas prudent de refuser une bonne paix ; les inconveniens d'une longue guerre lui devant donner occasion de faire des réflexions sur les malheurs inevitables qui tombent sur un Peuple innocent ; les campagnes incultes , les Villes sans défense , les Villages pillés , brûlés & saccagés , les Payfans égorgés , ou dispersés sont des pertes irréparables. Mais , reprit Uranie , si la paix qu'on propose ne se peut faire qu'à des conditions trop dures & qui donnent atteinte à l'honneur du Prince & de l'Etat ? En ce cas , répondit Achante , la guerre est à préférer à une mauvaise paix , sous laquelle sont souvent cachez les motifs d'une guerre mille fois moins funeste encore. Ces sortes de paix qu'on appelle fourrées ne se font que pour prendre haleine , & pour épier le tems & les con-



onctures favorables. Il est encore à remarquer, dit Iphis, que la ruë de ceux avec qui on traite, est de laisser toujours quelque queue à leur pénétration, afin que cela leur serve de sujet à la guerre qu'ils méditent en signant la paix ; mais lorsqu'on s'apperçoit de ces sortes de finesses, il vaut beaucoup mieux continuer la guerre ; car des paix faites sous les auspices de l'iniquité & de la tromperie, ne peuvent être que la ruine des Peuples, & du Prince qui la signe. Les Romains, dit Melente, demanderent aux Privernois quelle seroit la paix qu'ils traiteroient avec eux. Ils répondirent que si on leur accordoit bonne, elle seroit assurée & perpetuelle, sinon qu'elle ne dureroit pas long-tems. Herennius, dit Iphis, Capitaine des Samnites étant consulté de ce qu'on feroit des Romains qu'ils avoient enfermez dans le détroit des

Fourches Caudines , où ils étoient à leur merci , fût d'avis qu'on les relâchât courtoisement , pour les obliger à une amitié perpétuelle ; ou bien qu'on les massacrât jusqu'au dernier , pour donner à leur Etat une secousse si rude qu'il s'en ressentît toujours ; mais qu'il falloit faire l'un des deux ; car , disoit-il , de les laisser aller sous certaines conditions , ou en leur imposant certaines peines , ce ne seroit pas le moyen de les gagner pour amis , ni de s'en délivrer comme ennemis , d'autant plus que dans l'état où la fortune avoit mis les Romains , ils pourroient bien accorder tout ce qu'on leur demanderoit ; mais qu'ils n'en tiendroient rien lorsqu'ils seroient en liberté , puisqu'ils se croiroient dispensés d'exécuter ce que la force & la nécessité les auroient contraints de faire. César , ajouta Felicie , avoit bien raison de

dire que le véritable tems de faire une paix durable étoit, lorsque les deux partis étoient dans une égale force, & que pour lors les intérêts différens se pesant avec justice l'accord en devenoit meilleur & plus solide. En vérité, dit Camille, il est facheux qu'Achante & Iphis ne commandent pas des Armées, ou ne soient pas Ministres, ils raisonnent de façon à me faire croire qu'ils réussiroient dans l'un ou dans l'autre. Je vous assure, Madame, répondit Achante, qu'il est beaucoup plus facile d'en parler, que d'en venir à l'exécution, & qu'avec tous nos raisonnemens nous serions peut être bien embarrassés, s'il nous les falloit mettre en pratique. De plus, ajouta Iphis, nous sommes trop unis pour posséder de grandes Charges ensemble, & en même tems. Comment, dit Celimene, votre union ne pourroit-elle

pas être utile à l'Etat ? Il me semble que deux Generaux , ou deux Ministres qui sont amis , doivent s'accorder en tout , & que les affaires en vont mieux. Non , Madame , reprit Iphis , la trop grande intelligence entre deux grands Hommes , soit dans un Etat Monarchique ou Républicain , est souvent suspecte , & devient quelque fois dangereuse , surtout dans les Républiques Démocratiques , ou Aristocratiques. Nous avons plusieurs exemples dans les tems passez qui confirment qu'un particulier qui s'élève en grandeur & en pouvoir en trouve toujours quelqu'autre , qui par émulation cherche à le suivre de près , & même à le surpasser ; & quand il se forme une liaison d'amitié entr'eux , cela cause souvent la ruine du Public ; car lorsque l'ambitieux est revêtu de l'autorité , il se contente rarement

de vivre en Concitoyen. C'est cette raison qui fit que Cicéron prévoyant la dissention qui arriveroit entre César & Pompée par la mort de Crassus & de Julia , s'écria en plein Sénat , par un esprit prophétique , en présence de ces deux grands Hommes : Plût aux Dieux qu'il n'y eût jamais eu d'amitié & d'intelligence entre César & Pompée , ou qu'elle ne fut jamais rompue ! Le tems justifia cette prédiction ; car César qui n'avoit dû son extrême grandeur qu'à cette amitié , vit briser ses nœuds par la mort de Julia sa fille , & femme de Pompée , & par celle de Crassus leur commun médiateur ; & il ne resulta de toute cette grande intelligence qu'une guerre affreuse causée par leur ambition , César ne voulant pas que Pompée eut plus d'autorité que lui , & Pompée ne pouvant souffrir que César lui fut égal. Ca-

ton d'Utique , ajouta Achante , n'approuvoit point cette correspondance , & avoit souvent dit en plein Senat que ces deux Hommes feroient cause de la ruine de la République. Cette intelligence dans un Etat Monarchique entre deux grands Ministres, ou quelque autre sujet d'importance , ne doit pas être moins suspecte au Prince. Un grand Roi dont la mémoire sera respectable à jamais dans toutes les Nations , connoissoit si bien cette vérité , que pendant la vie de deux illustres Ministres , l'un de la Guerre , & l'autre des Finances , il eut l'art de leur donner de la jalousie l'un de l'autre ; ce qui les animoit d'une telle émulation , que c'étoit à qui serviroit le mieux son Maître , & que jusqu'à leur mort ce grand Monarque en a tiré les services qui ont tant contribué à ses triomphes. Il est vrai , dit Uranie , que lorsque

les diffentions ne vont pas jusqu'à la haine, le Prince est toujours bien servi ; mais il est très-dangereux quand les inimitiez sont fomentées par l'ambition , comme étoient celles de Pericles & de Lucidides, de Marius & de Sylla , d'Auguste & de Marc-Antoine. Cependant, dit alors Felicie , Caton étoit charmé de voir des contentions entre les principaux de l'Etat , il les accommodoit , il les fomentoit , & conservoit toujours l'autorité de la République. Sans doute, reprit Iphis , les petites traverses donnent de l'émulation aux bons , & les excitent à la vertu , & retardent les mauvais desseins des méchants. Cincinnatus , ajoûta Achante , remontroît à Appius , qui ne vouloit pas consentir qu'on augmentât le nombre des Tribuns du Peuple , que les intérêts de la République étoient qu'il y en eût beaucoup , bien loin de les dimi-

nuer : car , disoit-il , plus il y en aura , & moins ils auront de puissance & d'autorité par leurs différentes oppositions , attendu qu'il ne falloit que celle d'un seul pour rompre les résolutions des autres.

Je trouve cette politique admirable , dit Celimene , d'autant plus qu'on ne sçauroit trop contenir ceux qui gouvernent le Peuple , & le Peuple même , qui est sans discernement , défiant , scrupuleux , qui n'est ami que de sa fortune , adorant toujours le Soleil levant , courant après ceux dont il a besoin ; & qui n'a pas plutôt obtenu ce qu'il demande , qu'il oublie le bienfait , & celui dont il le tient. Il est vrai , dit Uranie ; & pour prouver ce que Celimene vient de dire , voyez le Peuple d'Athenes courir au-devant d'Alcibiade victorieux , chantant des Hymnes à sa louange , & regardez le une autre fois que ses affaires ne furent pas si



heureuses , l'appeller traître à sa Patrie , l'accuser , vouloir sa mort , & lui imputer à crime tout ce qu'il n'avoit fait que pour la gloire de la République. Et considerez , ajouta Florinde , un Appius accusé ; il n'y avoit ni petit , ni grand qui ne déclamât contre lui : Il meurt ; tout le monde court chez lui , tous veulent assister à ses funérailles , honorer ses obseques , & entendre ses louanges. Ceux de Siracuse , dit Iphis , criant à pleine tête dans les ruës , sous les portiques , & dans les Places publiques qu'il falloit vanger la mort du Roi une seule harangue les changea si fort qu'à peine voulurent-ils l'ensevelir. Il faut avouer , dit Celimene , que la présence d'Uranie a un pouvoir bien absolu sur les esprits , puisqu'elle a fait tomber la conversation sur des sujets qu'on ne croiroit pas devoir amuser des

personnes de notre sexe. Il est vrai, dit Camille, qu'il semble que tout soit d'accord avec le plan que nous nous sommes prescrits de suivre ici, mais ce qui me charme, c'est que nous n'avons pas eu besoin du secours de la Bibliothèque d'Uranie pour former une conversation intéressante. Lorsqu'il y a autant d'esprit dans une Compagnie que celle-ci en renferme, répondit Uranie, on n'a besoin que de soi-même pour s'amuser; cependant je crois qu'un peu de promenade feroit plaisir à Celimene. En disant cela, elle la prit sous le bras, & toute la Compagnie s'étant levée, Uranie la conduisit insensiblement dans un salon de Maroniers, dont les ouvertures taillées en portiques, avoient chacune une vûe différente. Là se trouva une table garnie de tout ce qui peut composer une collation magnifique. Celimene pa-

rut surprise de cette galanterie; mais les trois amies d'Uranie le furent d'autant plus, qu'elles ne lui avoient vû donner aucun ordre; ce qui les obligea d'admirer en secret la façon dont elle sçavoit se faire servir; un clin d'œil lui suffisant pour être obéie. La Compagnie se trouva parfaitement régalée, & reprit la promenade après avoir fait honneur au repas; elle revint sur la terrasse; où s'étant assise, la conversation s'ouvrit sur le chagrin que Celime-ne témoigna à Uranie de ce qu'elle alloit les quitter pour quelques jours. Je connois Belise, continuait-elle, & je suis persuadée qu'elle ne vous laissera partir que le plus tard qu'elle pourra; ainsi nous avons tout l'air de vous perdre plus de tems que vous ne pensez. La crainte que vous me témoignez, répondit Uranie, touche mon cœur sensiblement; mais, Madame, j'es-

pere que bien loin de rester chez Belise , je l'amenerai ici passer quelques jours : nous n'allons chez elle que pour être témoins d'une alliance qui lui est agréable , & pour partager avec elle la joie qu'elle ressent d'unir pour jamais deux personnes qui lui sont extrêmement cheres. J'ai ouï parler d'Orsime & de Julie , dit Celimene , & des chagrins que Belise a soufferts ; & je vous assure que je prends beaucoup de part à la satisfaction que lui doit donner le retour d'Orsime , puisque cela termine entierement les discussions de deux familles qui pouvoient se faire également tort. Il faut convenir , dit Achante , que les nœuds de l'Hymen ont de grandes prérogatives. Les alliances qui se font entre les particuliers assoupissent les plus cruels différends , finissent les procès , & relevent souvent une Maison ruinée , ou illustrent

trent une famille. Parmi les Souverains , les mariages finissent les guerres , appaisent des émotions dangereuses ; les Etats s'affermissent par ces fortes d'unions , elles les confirment , elles les appuyent , & souvent les augmentent en honneur , & en puissance. Il est certain, dit Uranie , que l'on a vû des guerres durer des trente & quarante ans , détruire des pays entiers , les Habitans des Villes & des Campagnes ruinez , errans de Provinces en Provinces pour chercher leur sûreté & leur vie , traînant leur malheureuse famille après eux , les terres incultes , le commerce cessé , le crédit perdu , les Nations autrefois craintes & respectées de leurs voisins , en devenir le mépris , & faire croire qu'elles alloient être la proie de leurs ennemis , lorsque celui qui tient entre ses mains le cœur des Rois a souvent appaisé ces

furcurs guerrieres par l'union des Princes qui n'étoient même pas nez quand la guerre avoit commencé. Nous en avons , dit Iphis , des exemples fameux en France , puisque les longues guerres que nous avons eu avec l'Espagne , l'Angleterre & la Savoye , ont toujours été terminées par des mariages , dont les liens sacrez ont rendu les habitants à leurs Provinces , le fils à son pere , & la liberté des entrées du commerce , en rétablissant la paix entre les Nations. Que de semblables unions , s'écria Achante , soient à jamais heureuses ; que les augustes Têtes qui en sont les objets , & qui produisent de si grands biens , jouissent d'une félicité éternelle ; que les Epitaphes soient chantez , les feux de joye allumez , & les Arcs de triomphe érigés , afin que leurs noms soient connus & respectez aux deux bouts de la Terre.

La Compagnie ne put s'empêcher de rire de l'entouffiasme d'Achante ; mais en même tems elle convint qu'on ne pouvoit trop célébrer des nœuds si nécessaires au bonheur des Peuples. Ils ont été de tout tems , dit Florinde , le seul moyen de rétablir la paix & le repos. Agas Roi de Cirenes ne put terminer les grands démêlez qu'il avoit avec son frere Ptolomée , qu'en lui promettant Berenice sa fille unique en mariage pour son neveu. Justin rapporte , ajouta Felicie , qu'après que Darius se fut mis en possession de l'Empire de Cyrus il en épousa la fille , afin qu'il parût aux Perles qui avoient en vénération la mémoire de ce Heros , que son Sceptre étoit plutôt remis dans sa famille , que passé en des mains étrangères. Tarquin Roi des Romains , dit Camille , obligea les Latins , & s'acquit leur amitié par le mariage

qu'il fit de sa fille avec Octave Mamilius Tusculan , un des principaux Seigneurs de la Nation Latine. Tout cela prouve , dit Iphis , combien il est nécessaire de se marier , & que sans la force de ce lien tout seroit dans le trouble & la confusion. C'est ce qui rend Hortence & Melente si heureux , ajoûta Celimene , mais quelque plaisir que nous goutions ici , je crois qu'il est tems de laisser Uranie en liberté de songer à son départ. A ces mots toute la Compagnie se leva. Uranie fit tous ses efforts pour la retenir à souper ; mais Celimene lui ayant fait entendre qu'elle étoit obligée de se rendre chez elle de bonne heure , il fallut consentir à se séparer. Après mille amitez de part & d'autre , on se dit adieu , en se promettant de se revoir incessamment. A peine Celimene fut-elle partie , qu'un homme demanda à parler à



Felicie ; on le fit entrer , & il lui présenta un paquet de Lettres , dont l'écriture lui fit connoître la main de Celie sa nièce , cette Vierge voilée qui lui avoit fait voir Olimpe ; elle l'ouvrit avec précipitation , après l'avoir lûë bas , Voilà , dit elle à Uranie , des nouvelles qui vous interesseront , je vais satisfaire la curiosité que vous avez témoignée sur l'histoire d'Olimpe , elle me l'envoye écrite de sa main , & voici la Lettre de Celie qui vous instruira de ce que vous devez sçavoir avant que de lire ce qu'Olimpe me mande.

*Celie à Felicie.*

**L**A charmante Olimpe est de retour ici , Madame , son amitié pour moi lui a fait préférer ce lieu pour se consacrer à la retraite : celle que vous lui avez marquée

me met dans l'obligation de vous apprendre son fort. Elle vient de faire des vœux qui privent pour jamais le monde de l'espoir de la posséder. Comme elle est morte pour lui , elle ne fait plus de difficulté de se faire connoître ; elle croit même montrer une plus grande humilité en rendant ses aventures publiques ; & c'est par cette raison autant que par reconnoissance de vos bontez pour elle , qu'elle vous écrit son Histoire , dont les événemens vous paroîtront sans doute dignes de votre attention. Elle vous prie d'en faire part à la sage Uranie pour des raisons que la lecture que vous en ferez vous apprendra. Je suis persuadée que vous serez touchée des malheurs & de la vertu d'Olimpe , qui vous assure ainsi que moi , du plus parfait attachement.

CELIE.

Je vous jure, dit Camille, que ma curiosité est fortement excitée, & que je brûle du desir d'entendre cette Histoire. Je n'en ai pas moins, répondit Uranie, & les raisons qu'Olimpe dit avoir de m'en faire part, augmentent mon impatience. Comme Felicie se préparoit à lire, on vint avertir Uranie qu'un Valet de Chambre d'Orsane venoit d'arriver, & qu'il avoit une Lettre de Belise à lui rendre, elle ordonna qu'on le fit entrer. C'est le jour des Couriers, dit-elle en riant. J'ai un pressentiment, dit Florinde, que celui ci regarde encore les affaires d'Olimpe. A ces mots le Valet de Chambre entra, & donna la Lettre de Belise à Uranie : elle n'en retarda pas la lecture, qu'elle fit à haute voix.

*Belise à Uranie.*

**L**E malheureux Arimont vient de mourir , ma chere Uranie ; la tristesse qui regne chez moi par cette mort nous oblige à faire le mariage de Julie sans nulle marque de réjouissance & à vous prier de ne point quitter votre aimable séjour , celui-ci ne pouvant vous offrir que des objets de larmes. Nos Amants seront unis cette nuit , & nous partons demain pour la Ville. Arimont a laissé tout son bien à Orsane , à condition qu'il feroit une pension à cette Olimpe dont Felicie nous a parlé. Cette belle fille est cause de sa mort : c'est tout ce que j'ai le tems de vous dire présentement. Je vous embrasse , ma chere Uranie , & votre aimable Societé.

BELISE.

En

En verité dit Florinde , voilà un événement tout-à-fait extraordinaire. Alors Uranie demanda au Valet de Chambre s'il retournoit chez Belise : Il lui répondit que non, qu'il continuoit son chemin pour se rendre à la Ville , afin que tout fût prêt pour y recevoir Orsime & Julie. Puisque cela est ainsi , lui dit Uranie , vous m'obligerez infiniment , si vous voulez vous charger d'une Lettre pour Thelamon. Cet homme l'ayant assuré qu'il s'acquitteroit ponctuellement de cette commission ; elle écrivit à Thelamon le changement que cau- soit la mort d'Arimon. Le Valet de Chambre l'assura qu'il auroit cette Lettre dès ce même soir , & partit. Les quatre amies prévoyant qu'elles ne seroient plus interrom- puës , firent quelque tems des ré- flexions sur ce qu'elles venoient d'apprendre ; mais voulant en sça-

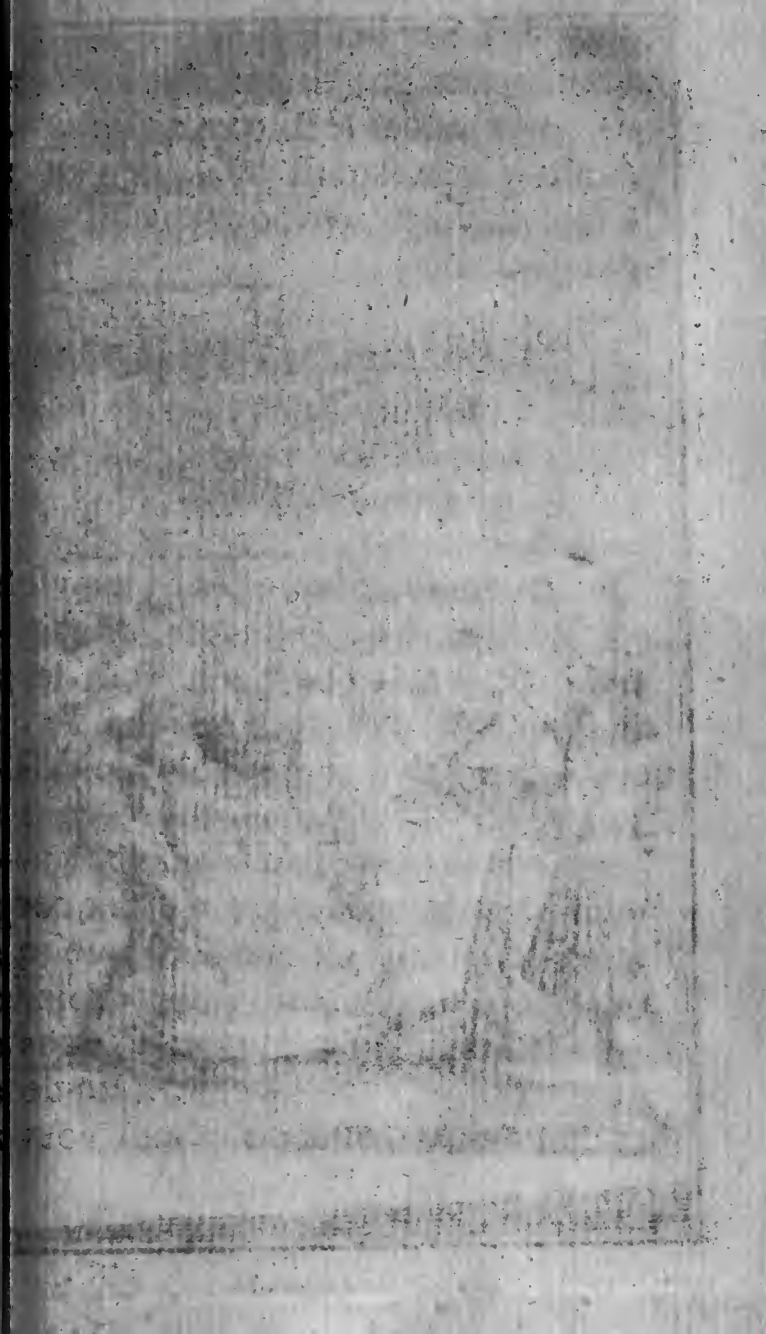
voir davantage , Uranie pria Felicie de commencer l'Histoire d'Olimpe. Aussitôt elle ouvrit le cahier que Celie lui avoit envoyé , & y lut ces paroles.



## HISTOIRE D'OLIMPE

*à l'aimable Felicie.*

**J'**Ai consacré les restes de ma vie au Maître de l'Univers, Madame , & je en vous dedie tous les événemens. Ne m'en ayez point d'obligation : si je pouvois me dispenser de les mettre au jour, vous ignoreriez encore mes étranges aventures. La honte que me fait cet aveu est un sujet d'humilité que je m'impose moi-même pour expier mes fautes. Voilà, Madame , dans quel esprit je vais vous instruire de ce que votre amitié pour moi vous







a fait souhaitter de sçavoir.

Clidanor & Cleonte étoient deux freres extrêmement riches. Leurs noms ne doivent point vous être inconnus , puisque par la liaison qui est entre vous & la sage Uranie , vous ne pouvez ignorer ce qui regarde Belise , & que vous sçavez par-là que Cleonte fut l'époux de la belle Arsesne & pere d'Orsane. Pour Clidanor son frere aîné , la force d'une destinée quel'on ne put empêcher , lui fit épouser Armire , dont l'alliance lui étoit nécessaire pour posséder une Charge d'importance. Ce fut tout ce qu'elle lui apporta , ne jouissant que de très peu de bien. Une partie de celui de Clidanor étoit substituée au premier enfant qu'il auroit soit mâle ou femelle. Armire s'alarmait de se voir sans enfans au bout d'un an de mariage , son ambition lui faisant craindre de perdre son Epoux sans avoir un heritier qui lui as-

surât sa succession. Cette idée s'empara si fort de son esprit, qu'elle ne put s'empêcher de confier sa crainte à une veuve de ses amies qui la voyoit très souvent & pour laquelle Clidanor avoit une estime toute particuliere.

Cette Dame qui se nommoit Emilie, entra dans les raisons d'Armire, & lui proposa de lui rendre service si elle vouloit suivre le conseil qu'elle lui donnoit, de feindre d'être grosse, & qu'au bout du tems marqué pour l'accouchement, elle lui feroit avoir une femme sage, discrete, & un enfant supposé. Armire aveuglée par l'interêt, & croyant qu'elle resteroit veuve, saisit la proposition, s'abandonnant entierement à la prudence d'Emilie.

Un mois après cette résolution, Armire dit qu'elle étoit grosse & feignit chaque jour les incommoditez qui pouvoient la faire croire verita-

ble. Le tems venu auquel on doit se délivrer de ce fardeau, Emilie envoya près d'Armire la femme dont elle étoit convenüe, & l'accouchement ayant été concerté pour la nuit, elle prit si bien ses mesures, qu'Armire accoucha sur les trois heures du matin d'une fille que je suis obligée de vous faire connoître pour l'infortunée qui vous écrit.

Tout se passa parfaitement bien; l'exécution fut couronnée d'un secret inviolable qu'Armire paya magnifiquement, & elle n'eut point d'autre chagrin dans cette aventure, que de n'avoir pas Emilie pour témoin; mais la fièvre lui ayant pris le jour qui précéda la nuit de l'accouchement d'Armire, elles furent privées de se divertir ensemble de la réussite de leur projet. La maladie d'Emilie dura même plus long tems que la feinte d'Armire; mais enfin étant devenuës l'une & l'autre en par-

faite santé, elles étoient inséparables.

On me nourrissoit chez Armire, ainsi Clidanor me voyoit tous les jours. Sa tendresse pour moi devint si grande que sa femme en étoit étonnée, ce qui lui faisoit souvent dire en secret à Emilie, qu'il falloit que la prévention fit une bonne partie de la nature, puisque Clidanor se croyant mon Pere, paroissoit en avoir les entrailles, & qu'elle, étant instruite de la vérité ne se sentoit nulle amitié pour moi.

Emilie lui répondoit, que quelque fois la simpatie avoit le même pouvoir que le sang, & qu'il n'étoit pas surprenant que Clidanor prévenu de l'idée d'être mon pere, m'aimât comme sa fille, si cette simpatie se trouvoit entre lui & moi; que même elle agiroit en moi comme en lui, & que je l'aimerois de même.

Une année s'écoula dans ces discours & ces réflexions. Armire étoit

contente d'avoir prévu les accidens que la mort de son Epoux pouvoit lui causer , sa santé n'étant pas des meilleures , & sa complexion délicate : mais le Maître des événemens punit Armire de ses criminelles précautions , en permettant qu'elle devînt grosse véritablement , & qu'elle mît au monde un fils pour lequel sa tendresse extrême lui fit sentir la peine d'avoir supposé un enfant qui lui raviroit lameilleure partie du bien qu'il devoit avoir.

Cependant Clidanor charmé de l'augmentation de sa famille , avoit mille tendres attentions pour Armire , & mit tous ses soins à nous élever Arimon & moi : ( car , Madame , c'est lui & moi qui sommes les tristes objets de cette Histoire.) On ne scauroit exprimer la douleur extrême d'Armire & la haine qu'elle conçut pour moi.

Elle fut tentée mille fois de dé-

Couvrir son stratagème à Clidanor, & elle l'eût sans doute fait sans Emilie, qui l'en détournoit toujours en lui montrant les conséquences d'un semblable aveu, & en lui faisant entendre que les considérations qu'il avoit pour elle se changeroit en aversion, & qu'elle devoit attendre un moment plus favorable pour faire cette déclaration. L'ambitieuse Armire céda aux conseils de l'habile Emilie, & cacha le mieux qu'elle put son chagrin & sa haine.

Pour Clidanor sa tendresse étoit égale entre mon frere & moi, & la nôtre pour lui mettoit le comble à sa satisfaction. Arimon n'aimoit tendrement & je l'aimois de même, & il sembloit que l'amour paternel & l'amitié fraternelle fussent de concert pour redoubler l'étonnement d'Armire, qui ne pouvoit comprendre ce qu'elle appelloit un effet bizarre de la prévention. Comme nous

étions élevez Arimon & moi dans l'idée d'être frere & sœur, notre tendresse conduite par les préjuges de l'enfance & de la raison, ne passa point les bornes du sang & des loix qu'impose la nature, & Clidanor benissoit le Ciel de l'union de ses enfans dans le tems qu'Armire l'accusoit d'injustice.

Emilie ne lui ressembloit pas, & elle me monroit un attachement si tendre que je me sentoie mille fois plus portée à n'aimer qu'Armire, dont la severité pour moi me faisoit trembler.

Nous vécûmes ainsi jusqu'à l'âge de quatorze & quinze ans; lorsqu'une maladie des plus violentes & des plus dangereuses attaqua les jours d'Armire, elle fut réduite à une telle extrémité, que croyant n'avoir que quelques momens à vivre, elle se détermina à déclarer son secret à Clidanor.

Vous pouvez juger, Madame, de son étonnement à cette nouvelle, il en connut toute l'horreur; & quoique sa prudence la lui fit cacher à Armire, & qu'il la consolât en l'assurant qu'il lui pardonnoit, il ne put arracher de son cœur l'aversion que cet aveu y fit naître. Armire qui croyoit avoir obligation à Emilie, ne voulut point dire la part qu'elle avoit à cette aventure: ainsi mon père ignora qu'elle lui avoit donné de semblables conseils.

Cependant Clidanor après avoir déclaré hautement que je n'étois point sa fille, mais un enfant pour laquelle son amitié ne se démentiroit jamais, il nous fit amener auprès de lui Arimon & moi. Mon fils, dit il à Arimon, Olimpe n'est point ma fille ni votre sœur, la tendresse que vous avez l'un pour l'autre, me fait espérer que vous n'aurez pas de peine à vous conformer à mes volon-



tez, vous Arimon par l'obéissance que vous me devez, & vous Olimpe, par la reconnoissance qu'exige de vous l'éducation que je vous ai donnée & l'amitié que je vous ai marquée. Je ne suis point votre pere, mais je veux l'être, & réparer les fautes du destin en vous donnant Arimon pour Epoux, que votre tendresse fraternelle devienne un amour conjugal, c'est ma volonté; & les partis les plus riches & les plus puissans se présenteroient pour mon fils que je ne changerois pas de sentiment.

Quoique nous fussions encore bien jeunes, nous ne laissâmes pas de connoître l'étendue du changement de notre sort. Pour moi qui avoit un an de plus qu'Arimon, je me trouvai si sensible aux bontez de Clidanor, que je me jettai à ses pieds pour lui en rendre graces. La honte d'une naissance inconnuë me

parut être si parfaitement réparée en devenant l'épouse d'Arimon, que je n'épargnai rien pour m'en faire aimer. Hélas ! je n'y réüssis que trop bien ! La raison ne s'opposant point aux sentimens qu'on vouloit nous inspirer, nous prîmes l'un pour l'autre un amour d'autant plus violent, que la force du sang en formoit la simpatie : mais c'est un mystere que la suite de mon récit découvrira assez-tôt.

Armire ne mourut point, & ne put se repentir d'avoir révélé son secret. Emilie qui avoit été la première à sçavoir ce qu'elle avoit fait, en avoit tremblé ; mais elle fut plus surprise de la résolution que Clidanor avoit prise de nous unir Arimon & moi ; elle lui représenta avec la franchise d'une ancienne amie la disproportion de cette alliance, & le deshonneur qu'elle répandroit dans sa famille. Mais il fut ferme dans son

projet , & fit serment de l'exécuter aussi tôt qu'Arimon auroit atteint vingt ans.

Comme il y avoit presque cinq ans à passer jusqu'à ce tems , cela diminua en quelque sorte l'inquiétude secrete qui tourmentoit Emilie ; elle espera que dans cette espace il arriveroit des changemens qui romproient un mariage qu'elle avoit de justes raisons d'appréhender. Cependant n'étant pas élevez en freres , mais comme devant être Epoux , les ans se passoient , & l'amour croissoit.

Ciel, qu'elle est la justice Divine ! Victimes du crime de nos meres , nous devînmes si coupables, qu'elles paroîtront innocentes auprès de nous. Nous bannîmes pour jamais les noms de frere & de sœur , termes trop foibles pour exprimer ce que nous sentions : Nous changeâmes les marques d'amitié fraternelle en sermens les plus tendres de nous ai-

mer jusqu'à la mort , & notre passion devint si violente , que Clidanor se crut obligé de faire notre mariage un an plutôt qu'il n'avoit résolu.

Quelle charmante nouvelle pour des cœurs passionnez ! nous attendions ce jour avec une impatience proportionnée à notre amour , lorsqu'Émilie fit prier Clidanor de venir chez elle pour une affaire des plus importantes Il y courut & n'en revint que fort tard avec un visage extrêmement triste.

Un pressentiment de notre malheur nous fit trembler en voyant Clidanor en cet état : je n'osai l'aborder ; mais Arimon plus hardi que moi le suivit dans son appartement : Il y fut long tems dans un morne silence ; mais enfin levant les yeux sur son fils ; Arimon , lui dit-il , rappelez toute la vertu que j'ay voulu vous inspirer depuis votre naissance, rendez vous maître de vos plus ar-

dens souhaits , & que l'honneur soit le seul guide de toutes vos actions ; j'ai un secret à vous découvrir qui demande cette perfection : Si vous pouviez l'ignorer , je vous épargnerois le coup que je vais vous porter ; mais , mon fils , il faut que vous le sçachiez pour ne pas tomber dans le crime : Olimpe ne peut être à vous ; elle est votre sœur & ma fille. Je lis dans vos yeux l'excès de votre douleur , dit-il , en voyant pâlir Arimon : Cependant , mon fils , écoutez-moi , & que je vous serve d'exemple pour éviter les malheurs que je viens de m'attirer.

Je n'ai point épousé votre mere par amour , l'interêt fut le seul motif de mon hymen ; j'avois une passion violente dans le cœur , & j'étois aimé. Cet amour a continué depuis mon mariage sans que votre mere s'en soit apperçûë. Cependant la personne que j'aimois devint grosse , &

persuada à votre mere qu'elle n'auroit peut-être point d'enfans, & que pour s'assurer mon bien, elle devoit supposer un enfant dans ma Maison.

Votre mere dont l'ambition n'avoit point de bornes, y consentit, & cette Dame ayant compassé les tems, trouva les moyens de lui donner l'enfant dont elle venoit d'accoucher, qui est cette même Olimpe que mon ignorance alloit vous faire épouser. Vous jugez bien, mon fils, qu'on me cacha avec soin une stratagème si criminel : Ainsi j'ai élevé Olimpe comme ma fille pendant un certain tems. Vous sçavez que votre mere se croyant prête à mourir me déclara une partie de ce que je viens de vous dire ; & comme elle ignoroit le nom de la mere d'Olimpe, elle ne put me l'apprendre.

La nature ne pouvant se démentir, il me fut impossible de ne pas regarder Olimpe avec des yeux de pere

pere j'attribuai alors mes sentimens à la pitié que m'inspiroit sa beauté, sa jeunesse, & le malheur de sa naissance. Ainsi pour satisfaire en quelque sorte la tendresse que je me sentoiss pour elle, je pris la résolution d'unir son sort au vôtre : je fis naître votre amour, j'en suis le seul coupable, & je prie le Ciel de n'en faire tomber la punition que sur moi : mais aujourd'hui que je suis instruit de la vérité, c'est à vous, mon cher Arimon, à m'aider à expier des fautes où tout autre que vous & moi auroit tombé en pareille occurrence.

Voilà ce que j'avois à vous apprendre, & ce que l'honneur & la probité m'ont forcé à vous avouer. Votre silence & votre étonnement me sont une preuve de votre douleur ; mais enfin, mon fils, il n'est pas en mon pouvoir d'empêcher qu'Olimpe ne soit votre sœur.

Clidanor cessa de parler ; mais

Arimon étoit saisi, de sorte qu'il tomba évanouï aux pieds de son pere sans lui avoir pu dire une seule parole. Clidanor attendri & surpris appella du secours.

Comme j'étois inquiète d'un si long entretien , je fus des premières à courir. Aussi-tôt que Clidanor me vit : Ma fille , me dit-il , votre frere me donnera la mort. Ces mots me glacerent d'effroi ; mais l'état où je vis Arimon m'empêcha d'en demander l'explication. On le fit revenir avec beaucoup de peine : on le porta dans son lit avec une fièvre ardente.

J'étois à son chevet , & ma tendresse extrême m'ayant fait oublier les paroles de Clidanor , je pris la main de mon malheureux frere. Mon cher Arimon , lui dis-je , quels peuvent être les malheurs qui vous mettent dans cet état ? en est il pour vous , puisque je vous aime , & que



je n'aimeray jamais que vous ? Ce discours le fit rougir jusqu'au blanc des yeux.

Olimpe , me répondit-il , vous ne sçavez point de moi le coup de foudre qui vient de m'accabler. Je souhaite que vous ayez plus de force que moi ; mais , Olimpe , ne soyez point surprise si je ne puis cesser de vous adorer. Arimon prononça ces paroles avec une ardeur que j'attribuai à la fièvre , & je crus qu'elle caufoit le peu de raison que j'y trouvois , puisque je ne pouvois concevoir qu'il fallût qu'il se justifiât de m'être fidele , sçachant que son amour faisoit toute ma félicité.

Je me préparois à lui répondre ; lorsqu'on me vint appeller de la part d'Armire. La cruelle s'étoit cachée dans un cabinet , duquel elle avoit entendu toute la conversation de Clidanor avec son fils , & elle se fit une joye maligne de m'apprendre

ma funeste aventure sans nul ménagement.

Je ne fus pas plutôt près d'elle , qu'elle me la peignit avec toutes les couleurs qui pouvoient en augmenter l'horreur ; elle y joignit les noms les plus odieux , & ne termina son discours que par l'ordre qu'elle me donna de sortir incessamment de sa Maison , dont ma naissance & mon amour souilloient la pureté.

Il n'est point d'expressions assez fortes , Madame , pour vous décrire les mouvemens de mon cœur en ce moment. Je fremis encore en le rappelant à ma mémoire. Cependant l'indigne traitement d'Armire m'anima d'une fierté que je n'avois jamais eu. Madame lui répondis-je , puisque je ne suis , ni ne puis être attaché à vous par aucun des liens qui m'obligeoient de vous respecter, ne soyez point surprise si je vous dis que vous êtes mille fois plus coupa-

ble que moy ; que c'est vous seule qui par vos intentions illicites deshonnorez votre Maison , & que puisque Clidanor est mon pere , de quelque façon qu'il le soit , c'est à lui à disposer de mon sort : Ainsi c'est près de lui que je vais chercher les consolations & les conseils que je ne puis attendre de vous.

A ces mots je la quittai , & pénétré du plus cruel desespoir , je fus à l'appartement de Clidanor. Je le trouvai dans une rêverie profonde dont je le détournai en me jettant à ses pieds. Ah ! Seigneur , lui dis-je , en fondant en larmes , que viens-je d'apprendre & dans quel abîme m'a-t-on précipitée ! Et quoi , me répondit-il en m'embrassant , & mêlant ses larmes aux miennes , votre frere a-t-il eu la force de vous conter , ... Non, Seigneur, interrompis-je , Arimon ne m'a rien dit , mais Armire m'a tout appris. Armire , me dit-il !

Et d'où sçait-elle ce secret? Alors je lui contai ce qui venoit de se passer.

Voilà continuai je , Seigneur , les effets de la haine d'Armire. Je pourrois aisément me justifier du fatal amour qui me dévore , puisque c'est vous qui l'avez fait naître ; mais je ne puis , ni ne veux rien vous reprocher : la seule grace que j'ose vous demander , c'est de me marquer que vous êtes mon pere en m'arrachant d'ici , & de me mettre dans un Cloître pour le reste de mes jours , afin que l'absence , le tems , mes pleurs & ma raison me fassent tenir une haute vertu de la source même de mon crime.

Ah ! me répondit Clidànor en m'embrassant encore , cette demande est déjà une marque de la vertu à laquelle vous aspirez ! Oüi , ma fille , je vous satisferai , & je vous ferai connoître que jamais pere n'aima plus tendrement que je vous aime.

Alors je le priai de ne me point forcer à voir Emilie, craignant de perdre ma résolution à sa vûë : il m'accorda tout , & dès ce même jour il me fit conduire dans un Monastere dont la Principale étoit sa parente. Tout cela se fit avec tant de précipitation, que je n'eus pas le tems de me reconnoître : mais lorsque je me vis hors d'espoir de voir Arimon , tout mon amour se réveilla ; j'oubliai ce que je devois au lieu où j'étois , & ce que je me devois à moi même.

Je crûs que tout cela n'étoit qu'un artifice pour me séparer de ce que j'aimois. L'état où je l'avois laissé redoubloit encore mon desespoir , je m'accusois de cruauté , & jamais il ne fut d'agitation semblable à la mienne. La parente de mon pere entra avec douceur dans ma peine , & bien loin de l'augmenter par une féverité à contretems , elle n'employa pour l'adoucir qu'une tendresse ex-

trême , & des soins infinis. Ces bon-  
tez calmerent mes transports ; mais  
elles ne m'arracherent point ma fu-  
neſte flâme : je demandois ſans ceſſe  
des nouvelles d'Arimon ; le ſilence  
qu'on vouloit garder ſur ſon ſort ,  
me le faiſant croire à l'extrémité, me  
rejettoit dans le deſeſpoir.

Un trouble ſi continuel obligea la  
parente de mon pere de me dire la  
verité. Elle m'apprit qu'Arimon  
étoit convaleſcent ; qu'Emilie étoit  
morte & qu'en reconnoiſſance deſ-  
ſervices qu'elle diſoit avoir reçu de  
Clidanor , elle avoit laiffé une ſom-  
me conſidérable à mon frere : que la  
mort de cette Dame avoit paru ſi  
prompte , que Clidanor en accuſoit  
la haine & l'artifice ; & que l'idée  
qu'il ſ'en étoit formée l'avoit fait  
tomber malade lui même , & qu'on  
n'eſperoit pas beaucoup de lui.

Je ſentis alors tout le poids de  
mes malheurs , je ne doutai point  
qu'on

qu'on n'eut avancé les jours d'Emilie, & je fus persuadé que la mort de Clidanor m'alloit priver du seul secours qui m'étoit nécessaire.

Mais, Madame, admirez la foiblesse du cœur humain ! Dans le fort de ma douleur pour des sujets si justes, je me trouvois mille fois plus sensible à l'oubli qu'Arimon sembloit faire de moi & ce qui auroit dû guerir mon amour, ne faisoit que l'augmenter. Vous serez sans doute surprise, Madame, de voir que je persistois dans mon aveuglement, sachant qu'il ne pouvoit être que criminel, puisqu'Arimon étoit mon frere : mais lorsque vous réfléchirez de sang froid sur le principe de chaque chose, vous trouverez qu'il est bien plus facile de passer de l'amitié fraternelle à l'amour, que de changer l'amour en tendresse du sang. La nature par ses mouvemens d'inclination semble frayer un chemin à quel-

que chose de plus fort. Le seul préjugé de l'enfance y met des bornes. Ce préjugé détrui, le fonds de tendresse qui reste, n'a qu'un pas à faire pour devenir amour : les desirs & l'espérance l'accroissent & le nourrissent ; & cette ardeur jointe à la force du sang, forme des nœuds que la raison ne sçauroit rompre qu'avec peine : Aussi n'ai-je pas la vanité de croire que la mienne soit parvenue à cet effort. Je n'attribuë l'état présent de mon cœur qu'à la bonté du Ciel, qui trouvant dans ma volonté ce qui manquoit à ma puissance, a bien voulu y suppléer par une force supérieure, pour me rendre mon innocence ; mais je ne dois pas si-tôt vous apprendre ce que je suis aujourd'hui, ayant encore long-tems à vous entretenir de ce que j'étois.

J'ai passé cinq mois dans le trouble, la douleur, & si je l'ose dire, dans la jalousie me figurant toujours



qu'un autre objet m'avoit banni du cœur d'Arimon. Au bout de ce tems, on se crut obligé de m'apprendre que Clidanor étoit mort , & qu'Armire & Arimon ignoroient le lieu de ma retraite, & faisoient d'égales perquisitions pour le découvrir, dans des intentions, sans doute, bien différentes.

Ces nouvelles réveillèrent ma vertu, persuadée qu'Arimon m'aimoit encore, puisqu'il me cherchoit. La jalousie disparut, & la raison me fit envisager avec effroi le danger de tomber entre ses mains, ou dans celles d'Armire. Je demandai conseil à la Supérieure qui prenoit soin de moi, elle m'assura qu'elle ne me livreroit jamais à l'un ni à l'autre; qu'elle avoit reçu les dernières volontez de mon pere, qui la chargeoient d'avoir soin de moi comme d'elle-même, & qu'il lui avoit fait tenir par une voye secrète, plus

qu'il ne falloit pour m'ôter d'inquiétude sur ma situation ; mais qu'elle ne jugeoit pas à propos de me garder chez elle ; que cette Maison étoit trop près de celle d'Armire , que tôt ou tard elle m'y découvriroit , & que pour éviter les effets de sa haine , elle avoit résolu de m'envoyer auprès de sa sœur , qui gouvernoit une Maison pareille à la sienne ; qu'elle lui avoit écrit toutes les conséquences du dépôt qu'elle vouloit lui confier , & qu'elle n'attendoit que sa réponse pour me faire partir.

Je trouvai une grande consolation à ce discours , & l'ayant remerciée tendrement de ses bontez , je la priai de me les continuer en l'assurant que mes souhaits les plus ardens étoient de parvenir à m'en rendre digne. Comme elle avoit toujours trouvé en moi un fonds de sagesse qu'il avoit portée à traiter sans rigueur le triste état de mon ame , elle ne douta

point de la sincérité de ces assurances.

J'attendois avec impatience le moment de m'éloigner des lieux qu'habitoient Armire & Arimon; lorsqu'un jour, me promenant dans les Jardins de cette maison, & m'amusant à voir rebâtir un mur qui touchoit une porte qui rendoit sur un grand chemin, je vis passer plusieurs hommes à cheval. Comme la porte étoit démontée, & que l'ouverture en étoit fort grande, ils me virent avec la même facilité que je les voyois. Alors un d'eux cria aux autres de s'arrêter.

Ces paroles me firent prendre la résolution de fuir; mais je ne le pus faire si promptement, que deux de ces hommes ne fussent assez près de moi pour me saisir. L'un des deux me prit dans ses bras, & malgré mes cris, regagna au grand galop le grand chemin. J'entendis tirer derrière moi quelques coups de pistolet, &

je n'espérois plus de secours; lorsque celui qui me tenoit & sa troupe, se virent attaquez par un nombre d'hommes égal au leur.

Celui qui étoit à la tête de la dernière commanda à mon ravisseur, le pistolet à la main, de me rendre à lui; il ne répondit à cette demande qu'en lâchant le sien, mais ayant manqué son coup, mon vaillant Libérateur saisit la bride de son cheval, & le tirant à bout portant lui cassa la tête.

Il ne le vit pas plutôt chanceler, qu'il m'arracha de dessus son cheval, & m'ayant mise devant lui, il fit signe à sa suite de le suivre: ses gens avoient tenu tête aux autres, mais voyant que mon deffenseur avoit sa proie, & fuyoit à bride abattue, ils le rejoignirent de même.

Pour moi, le combat de ces deux hommes m'avoit saisi d'un tel effroi, que j'étois évanouie, lorsque mon

Liberateur me prit entre les bras : il ne s'avisa point de me faire revenir, & se pressa d'arriver dans une maison dont il étoit apparemment assuré : mes ravisseurs le poursuivirent quelque tems ; mais l'ayant perdu de vûë, & leur Chef étant mort, ils ne jugerent pas à propos de livrer un autre combat pour des intérêts qui leur étoient indifférens : ainsi l'inconnu qui m'enlevoit arriva sans danger.

J'avois oublié de vous dire, Madame, que le premier de mes ravisseurs étoit à visage découvert ; mais qu'il m'étoit entièrement inconnu, & que le dernier étant masqué, je n'avois pû sçavoir quel il étoit. Il ne fut pas plutôt en sûreté, qu'il employa tous ses soins à me tirer de mon évanouissement. Il y parvint, & je repris mes sens, comme il disoit : Olimpe, ma chere Olimpe, il m'est donc permis de vous revoir. Le son

de cette voix me fit ouvrir les yeux , & je reconnus le malheureux Arimon.

La joie, la crainte & la honte pafferent me faire retomber sans connoissance ; mais faisant un effort sur moi-même & me démêlant des bras d'Arimon : N'augmentez pas , lui dis-je , Seigneur, l'horreur de notre sort par des transports qui offensent également l'honneur & la nature ; & si vous voulez que je vous aye obligation du service que vous venez de me rendre , faites-moi voir que je le dois plutôt à la tendresse d'un Frere , qu'à l'aveugle passion d'un Amant ; car je ne puis penser que vous ayez voulu prendre près de moi le titre de ravisseur , votre vertu & la mienne m'en assurent.

Vous me rendez justice , me dit-il , & quoique je ne puisse arracher de mon cœur des sentimens qui me font frémir , ma passion ne m'ôte pas

la raison au point de vouloir vous rendre complice de mon crime : Je ne vous cherche point pour vous offenser , mais pour vous garantir d'une ennemie, dont les loix du sang m'empêchent de vous défaire. Heureux ! si je pouvois suivre en tout l'autorité de ces mêmes loix.

Je n'ai rien négligé depuis trois mois pour sçavoir où vous étiez , non dans le dessein de vous entretenir d'une passion que je sçai que nous devons éteindre pour jamais ; mais pour vous restituer un bien que je ne puis ignorer qu'Emilie vous a destiné, puisqu'elle m'en a rendu maître, persuadée que mon pere n'avoit pu vous en faire autant qu'il auroit souhaité : Je voulois contribuer à votre tranquillité de ce côté là, en ajoutant ce que je possède à ce qu'Emilie vous avoit laissé : J'ai fait de vaines recherches pour vous trouver, lorsqu'avant hier un homme à moi , &

duquel j'ai éprouvé la fidélité , me vint avertir qu'Armire avoit chargé son Intendant de vous enlever avec promesse d'une grosse récompense : Que cet homme qui étoit assez bien avec lui , lui avoit proposé d'être du nombre de ceux qu'il devoient soutenir dans cette entreprise ; qu'il y avoit consenti, afin d'être à portée de me rendre service; qu'il avoit fait ses efforts pour sçavoir où vous étiez, mais que l'Intendant ne lui avoit pas voulu découvrir, en l'assurant que les autres qu'il'accompagnoient n'en étoient pas mieux instruits, & qu'il falloit que cela fut ainsi pour que l'indiscretion de quelqu'un ne put faire tort à son dessein, & que l'exécution en étoit mise à ce jour.

Je rendis grâces au Ciel de cette découverte; j'encourageai cet homme à m'être fidèle; & l'ayant averti que je les suivrois d'assez près pour ne les pas manquer, il retourna près



de l'Intendant d'Armire. Pour moi m'étant muni d'autant d'amis qu'il avoit d'hommes ; & ce matin ayant été averti qu'il partoît , je suis parti seul , & me suis rendu dans une maison voisine où mes gens m'attendoient , & d'où je pouvois voir le chemin que vos ravisseurs prendroient. Je n'ai manqué à rien, j'ai vû mon homme avec l'Intendant à la tête de sa troupe ; je suis parti avec la mienne , & prenant une autre route , je me suis si bien orienté , que je les ai toujours croisez , & suivis jusqu'au Cloître , où je les ai vû s'arrêter. Nous avons fait halte comme eux ; mais à une distance assez éloignée pour n'en être point apperçûs. Je n'ai pas attendu un quart d'heure , que j'ai vû l'Intendant courir à toute bride , & mon homme à ses côtez : Je n'ai point douté qu'il ne vous eût à son pouvoir , & sans perdre de tems , nous étant tous masquez nous avons

couru avec tant de diligence , vous cris nous ayant guidez , que je vous ai atteinte.

Vous sçavez le reste , ma chere Olimpe , & je n'ai plus rien à vous dire , que l'assurance que je vous donne , que je ne veux rien entreprendre qui soit contre votre gloire, puisqu'elle m'est mille fois plus chere que la vie , & que j'ai autant de vertu que je ressens d'amour.

Je ne pus entendre la fin du discours d'Arimon sans répandre des larmes sa vertu affoiblissoit la mienne , & je crois qu'elle eût été plus forte s'il en avoit eu moins. Je voulois cesser de l'aimer , mais j'envifageois avec effroi qu'il ne m'aimât plus. J'eus cependant assez de force sur moi-même pour lui cacher des sentimens si extraordinaires. Je le remerciai du secours qu'il m'avoit donné , & de la bonté qu'il avoit de vouloir prendre soin de

mon sort du côté de la fortune. Je le priai de ne se point dénuer du sien ; que j'aurois assez de celui qu'Emilie lui avoit laissé , pour passer mes jours dans un Cloître , & que la dernière grace que j'avois à lui demander étoit de me faire reconduire dans celui dont on venoit de m'enlever.

Arimon soupira, leva les yeux au Ciel ; & sans me répondre ordonna notre départ. Comme cette maison appartenoit à un de ses amis qui étoit du nombre de mes deffenseurs , il fit atteler un carosse , dans lequel je montai ; ils l'accompagnèrent à cheval , & je revins sans accident au Convent.

Toute cette aventure s'étoit passée en cinq heures ; ainsi je trouvai encore cette Maison dans les alarmes que ma perte avoit causé. Arimon me conduisit à la Principale , de qui la joye fut excessive en me revoyant. Je lui contai ce qui s'étoit

passé, & trouvant du soulagement à me louer d'Arimon, je lui exagèrai sa vertu d'une façon qui lui fit bien connoître que je n'étois pas encore pour lui d'un détachement sincère. Cependant elle remercia & loua sa générosité.

Ils prirent alors les mesures nécessaires pour m'assurer le bien qu'il vouloit me rendre, & cette conversation roula jusqu'à la fin sur l'intérêt, sans qu'on ouvrit la bouche sur les sentimens du cœur: mais quand il fallut se séparer, ils se réveillèrent avec tant d'impétuosité, qu'il ne parut aucune marque de cette vertu que j'avois tant vantée. Arimon fit voir un desespoir si grand, qu'il fit naître le mien; & jamais personne ne fut plus embarrassée que cette Supérieure en voyant l'excès de notre douleur. Elle ne démentit cependant point son caractère, & par des discours pleins d'une véritable sagesse,

elle fit si bien , qu'elle calma nos transports.

Arimon la pria de lui dire où j'allois en sortant de chez elle ; mais elle ne lui voulut jamais dire , lui promettant seulement qu'elle lui donneroit de mes nouvelles , & nous nous séparâmes dans l'espoir & la crainte de ne nous jamais revoir.

Je partis dès le lendemain pour me rendre dans le lieu que la sœur de la parente de Clidanor gouvernoit , & c'est là que je fis amitié avec l'aimable Celie votre nièce. La tendresse que je pris pour elle me fit consentir sans peine à paroître à vos yeux, quoique je sçusse que vous veniez d'une Ville où vous pouviez avoir entendu parler de moi. On me traita dans cette Maison avec la même douceur & les mêmes considérations qu'on m'avoit témoigné dans l'autre. La Principale seule sçavoit toutes mes aventures, & ma naissan-

ce ; mais quelque soin qu'on prit de me cacher , Arimon découvrit encore mon azile , & je fus contrainte de chercher une retraite absolument inconnue , dans la crainte qu'étant exposée à le voir , je ne perdisse le fruit que j'attendois des efforts que ma raison faisoit chaque jour sur ma tendresse.

Je quittai donc une seconde fois le Convent , & fus me renfermer dans une solitude où j'étois bien assurée qu'on ne me chercheroit pas ; c'étoit dans une Métairie appartenant à une Dame qui s'étoit retirée dans la Maison d'où je sortois. Elle n'étoit habitée que par un Fermier & sa femme qui en rendoient le revenu à leur Maîtresse. Cet endroit sembloit être fait exprès pour être ignoré de toute la Terre. La Maison étoit dans le milieu d'une épaisse Forêt , plus semblable à un Hermitage qu'à une Ferme entourée de rochers & de montagnes

montagnes. Je m'y rendis avec deux filles que la Principale me donna, & prenant le nom d'une de ses parentes, j'ai passé quatre ans dans cette solitude avec bien plus de tranquillité que je n'avois espéré.

Je recevois souvent des nouvelles des deux Maisons où j'avois été : On me manda la mort d'Armire, & l'aveu qu'elle avoit fait en mourant de l'enlèvement d'Orsime. J'admirai l'ambition démesurée de cette femme, & la probité d'Arimon; mais ce qui m'étonna le plus, furent mes propres sentimens; car, Madame, le procédé d'Arimon avec Belise me charma, non comme amante intéressée, mais comme une sœur attentive à sa gloire. Je lisois son nom dans toutes les Lettres qu'on m'écrivait, & je le prononçois sans rougir comme autrefois.

Ce changement donnant plus de force à mes réflexions, je parvins au

repentir d'avoir eu si longtems des sentimens contraires , j'en rendis graces au Ciel , & me sentant assez ferme pour persister dans mes sentimens, & n'ayant plus rien à craindre d'Armire , je demandai à revoir la Maison des Vierges où étoit Celie ; mais on ne voulut pas encore m'y recevoir , dans l'intention de laisser affermir la mienne.

Je restai encore six mois dans ma solitude , où l'on me manda pour derniere nouvelle le retour d'Orsamme & l'amitié d'Arimon pour lui ; & que comme cette reconnoissance lui donnoit de l'occupation , je pouvois prendre ce tems pour revenir. Je ne balançai point , je partis & rentrai dans mon Cloître avec une joie véritable ; j'y fus reçûe de même ; & comme Arimon & la parente de Clidanor m'avoient assuré ce qu'avoit laissé Emilie , & que j'en pouvois disposer en quelque lieu que je



fusse, je me résolus de le donner au Monastere où j'étois, & d'embrasser leur genre de vie en faisant des vœux qui me cachassent pour jamais au reste des humains. J'y ai passé l'année destinée aux épreuves, ma raison s'est rétablie, & ma résolution affermie pendant ce tems ; je me suis même vû assez de force pour revoir le malheureux Arimon, qui me le fit demander avec tant d'instance, qu'on ne crut pas lui devoir refuser cette satisfaction, puisqu'on n'avoit plus rien à craindre de mes sentimens.

Je le revis comme un frere qui m'étoit extrêmement cher, & auquel j'avois des obligations infinies. Je n'osai cependant pas lui marquer trop de tendresse, appréhendant de lui donner occasion de faire éclater la sienne. Il connut bien la contrainte que je me faisois, & le réglant sur elle, il me cacha le trouble de son

ame le plus qu'il lui fut possible.

Il me conta l'histoire d'Orsane & de Julie , & je ne l'entretins que de la satisfaction que je goûtois dans ma retraite , & notre entrevûë se passa avec une confiance mutuelle malgré notre contrainte réciproque. Arimon me pria de lui faire sçavoir le jour où je ferois mes vœux , je le lui promis , & nous nous séparâmes.

Comme je prenois un parti qui convenoit autant au désavantage de ma naissance, qu'à l'aveuglement où j'avois été , j'aurois bien souhaité que mon frere en prit un qui lui otât ainsi qu'à moi le souvenir de nos tristes aventures ; mais il ne m'étoit pas séant de lui parler d'un établissement , cela m'auroit pû attirer une réponse qui auroit offensé mes intentions , & je n'étois pas encore assez sûre de moi pour ne pas craindre de tirer quelque satisfaction du refus qu'il en feroit , ou quelque chagrin

du consentement qu'il y donneroit.

Ainsi je lui en fis parler par sa parente qu'il voyoit assez souvent ; elle lui proposa même un parti avantageux ; mais il l'a pria de ne le plus presser là-dessus. Contentez-vous , Madame , lui dit-il , de la raison que je me suis faite sur Olimpe : mon cœur ne peut plus être à personne , j'admire sa vertu , je l'en estime mille fois davantage , je loue son changement & sa résolution ; mais il m'est impossible de l'imiter , & tout ce que je puis faire , c'est de ne lui rien marquer du desespoir où je suis.

Voilà tout ce qu'on put tirer de lui. Je fus extrêmement touchée de sa situation , mais celle où je suis étant un ouvrage de près de cinq ans , ma sensibilité ne retarda point ma résolution. Il y a huit jours que j'exécutai mon heureux projet , en me consacrant pour jamais à celui qui peut faire lui seul la félicité des hom-

## 190 LES JOURNÉES

mes. J'en ai fait avertir Arimon comme je lui avois promis ; mais n'ayant point de ses nouvelles, je crains quelque chose de funeste. Je prie incessamment la Divinité pour lui, & fais des vœux ardens pour le retour de sa raison & de sa tranquillité. Voilà, Madame, l'état de mon cœur à présent; vous l'avez connu si rempli de trouble & d'inquiétude, que j'ai cru devoir vous apprendre son changement, en vous assurant qu'il n'y en a point à l'estime & à l'amitié que vous m'avez inspiré.

OLIMPE

Je vous avouë, dit Uranie (voyant que Felicie avoit achevé de lire) que je ne crois pas qu'il y ait une aventure plus extraordinaire que celle d'Olimpe. Elle l'est d'autant plus, ajouta Florinde, qu'elle donne de la compassion & de l'admiration. Il est vrai, dit Camille, que

le fonds de vertu qu'on y voit briller malgré la passion la plus ardente & la moins pardonnable, nous fait plaindre Olimpe & Arimon comme deux Amans malheureux. Pour moi, dit Felicie, j'en suis touchée au point d'accuser le sort d'injustice, & j'aurois voulu pour toutes choses qu'ils ne se fussent pas trouvez frere & soeur.

La pensée m'en est venue, répondit Uranie; mais comme Olimpe n'a pas fait une Histoire à plaisir nous devons nous contenter de la verité. Ce que j'y trouve de trop, ajoûta Camille, c'est la mort d'Arimon. Olimpe ne le sçait pas sans doute, puisqu'elle n'en parle point, & je suis véritablement sensible à la douleur qu'elle en aura lorsqu'elle en sera instruite, mais je ne comprends pas dans quelle intention elle a souhaité instruire Uranie de ses aventures.

Je la conçois aisément répondit-

elle, Olimpe sçait que je suis amie de Belise, & qu'Arimon étant chez elle, je puis facilement lui en faire sçavoir des nouvelles. La crainte de se montrer trop sensible encore à sa destinée l'a sans doute empêchée d'en parler sur la fin de son discours ; mais je vous assure que je ne pourrai lui mander sa mort, & qu'il faudra qu'un autre se charge d'une si triste commission. Il peut être, dit Felicie, qu'Olimpe ait eu cette idée ; cependant je suis persuadé que quelque chose de plus fort l'a portée à la prière qu'elle me fait : elle s'est imaginée qu'Uranie étant amie de Belise, n'a pû ignorer l'Histoire d'Arimon, & par conséquent son prétendu crime, ce qui l'a obligée à vouloir qu'elle fût instruite à fonds de sa conduite, pour ramener l'estime qu'une passion aussi extraordinaire pouvoit l'empêcher d'avoir pour elle.

Les circonstances, répondit Uranie

nie, m'en ont ôté l'horreur, & je trouve Olimpe aussi digne d'admiration dans son changement, qu'elle me l'a paru digne de pitié dans son aveuglement. Les siècles passez, ajouta Florinde, ont vû quelques passions semblables; mais elles n'ont pu inspirer que des sentimens d'indignation, l'emportement les ayant fait naître. Le caractère de celle-ci a quelque chose de si naturel & de si peu commun, qu'on ne peut s'empêcher d'en être touché, & qu'on l'écoute sans fremir. Ce sont là les efforts que la vertu produit, dit Felicie; mais, dit Camille, ce qui nous paroît aujourd'hui un crime énorme, étoit en usage autrefois. Les Egyptiens ne trouvoient point d'alliances plus belles & plus sortablees que dans leurs propres familles; & grand nombre de leurs Rois ont épousé leurs sœurs.

Il est vrai, dit Felicie, mais com-

me il n'est point de Loix, ni de Religion qui ne s'épurent avec le tems ; sous le regne du grand Ptolomée ces mêmes peuples avoient en horreur ce que leurs prédécesseurs avoient permis ; & ce Prince qui avoit pallié un long espace de tems les mauvaises inclinations de Ceraune son fils aîné, ne put résister à l'horreur que lui inspira l'enlèvement qu'il fit de la Princesse sa sœur ; & ce dernier crime le détermina à faire couronner de son vivant Ptolomée Philadelphie son second fils.

Il faut convenir, dit alors Camille, que la plûpart de ceux qui ont imposé des Loix, ont plutôt suivi leurs passions que la véritable justice ; l'ambition, la haine & l'amour ayant été souvent les premiers législateurs des hommes. Je ne condamne point votre idée, répondit Uranie ; mais comme il y a eu des hommes véritablement sages, dont la justice &



l'équité ont absolument réglé la conduite, c'est à ce qu'ils ont prescrit qu'il faut s'arrêter & détourner nos yeux de ceux qui se sont écartez de la route qu'ils ont enseignée.

Cela devoit être, dit Florinde, mais lorsqu'on trouve la Loi regnante contraire à ce qu'on desire, on en cherche plus loin, & l'on a recours aux siècles passez pour y déterrer des exemples favorables, & qui puissent autoriser notre foiblesse & nos passions.

Les Payens, continua-t-elle, ne devoient-ils pas croire que tout leur étoit permis en lisant les Ouvrages d'Ovide, puisque le déreglement de ses Dieux pouvoient faire excuser celui des hommes. Cela auroit bien pû être, répondit Felicie, si les Payens eussent été sans nul esprit; mais ils l'avoient trop éclairé, & surtout du tems de cet illustre Romain, pour ne pas voir que ces métamor-

phoses renferment une morale toute Divine & qu'en se jouant , pour ainsi dire , de leurs Dieux , ils se jouoient encore plus de la crédulité des hommes.

A propos d'Ovide , interrompit Camille , il faut que je vous lise une Lettre qui s'adresse à lui , j'ignore si c'est une traduction ou pure fiction , mais je la crois digne de votre attention. Je la tiens d'une personne sçavante & qui faisoit beaucoup d'estime de ce petit Ouvrage : Le voici , ajouta-t-elle.

## L E T T R E

### DE CIPARISE A OVIDE,

*Sur le portrait de Venus.*

**J**E suis surprise , Ovide , qu'un esprit aussi beau que le vôtre , & qu'un genie aussi sublime , nous

ayent fait des Dieux plus vicieux que les hommes. Si c'est une satire sur le culte qu'on leur rend à Rome & dans la Grece, je ne crois pas qu'il soit permis à un Chevalier Romain de censurer sa Religion. Si ce n'est que pour nous faire voir l'étendue & la science profonde de votre esprit, ne pouviez-vous pas nous donner des Divinitez plus respectables que celles de vos metamorphoses; mais sur toute chose ne deviez-vous pas ménager vos propres sentimens dans la fable de Venus.

Est il possible qu'un aussi grand homme qu'Ovide, qui sçait si bien l'art de plaire, & qui a si parfaitement écrit celui d'aimer, nous fasse la mere de l'Amour, la Divinité de son Ciel imaginaire, la plus déreglée de toutes les femmes? Votre plume n'auroit-elle pas acquis la même gloire en cherchant le vrai, ou du moins le vrai semblable, & pour

nous enchanter avoit-elle besoin des charmes de la fable ?

Pourquoi n'avez-vous pas plutôt inventé que Venus étoit fille d'un de ces Rois du premier Univers ; que les hommes de ce tems ne connoissant alors que les loix de la nature, ignoroient ce que c'étoit que le choix & le goût. Que se livrant à leurs besoins sans délicatesse , ainsi que les animaux auxquels ils faisoient la guerre, ils se mêloient sans distinction & se multiplioient en aveugles , sans que jamais les peres reconnussent leurs enfans , ni les femmes leurs époux.

Que cette Venus que le Ciel avoit douée d'une beauté divine , sentant en elle des mouvemens bien différens de ceux qui animoient les hommes de ce tems , avoit formé le dessein de leur faire connoître une union plus parfaite que la leur.

Que cette Princesse éclairée par

une puissance suprême , avoit fait assembler près d'elle , les femmes qui possédoient le plus d'agrémens , & que connoissant son sexe moins difficile à conduire que les hommes , elle avoit commencé par lui , à publier ses preceptes ; persuadée qu'elles porteroient bien tôt les hommes à les suivre lorsqu'elles se donneroient la peine de les en instruire.

Que ce fut dans cette nouvelle Ecole que cette Princesse leur fit voir l'horreur de se livrer aux loix de la nature , sans que leur cœur y prit aucune part ; que cette partie étant la plus belle & la plus noble , devoit conduire toutes les actions de la vie.

Que le cœur donnant du courage , de la gloire & de la témérité , il pouvoit bien aussi inspirer quelque chose de plus doux ; que delà , dépendoit une félicité parfaite ; que pour y parvenir , il falloit que chacu-

ne d'elles fit un choix , mais avec goût & distinction , en suivant simplement cette simpatie qui les faisoit pencher vers un objet plutôt que vers un autre. Que cette simpatie formeroit bien tôt un sentiment qu'on nommeroit amour , & que cet amour produiroit la délicatesse , d'où seule peut naître la source des plaisirs.

Qu'elle s'imaginait que l'esprit & la beauté suffisoient pour enchaîner ceux qu'elles voudroient choisir ; qu'avec ce secours, elles porteroient des coups certains, & blesseroient les hommes bien plus vivement que leurs fleches ne blessoient les animaux.

Que si cette façon de s'unir trouvoit les hommes contraires , il falloit sans balancer leur refuser leur compagnie , persuadées que le monde ne pouvant se soutenir sans elles, ils seroient forcez à suivre leurs loix pour les posséder.

Que ces leçons souvent réitérées avoient été suivies d'un effet aussi prompt que Venus se l'étoit promis ; & que de concert avec les Beutez de sa suite, les hommes furent attaquez par des regards dont les feux embrasèrent leurs ames ; qu'ils se sentirent animez d'une ardeur que ne leur inspiroient point la gloire & l'ambition, & qui cependant unifesoient ensemble ces differens mouvemens ; & que la même simpatie agissant sur leurs cœurs, ainsi que sur celui de celles qui les attaquoient, chacun d'eux fit un choix selon qu'il fut blessé ; & que dès ce moment les mortels ne connurent point de bonheur plus parfait que celui d'aimer, & d'être aimez.

Que la Princesse Venus inventrice d'un sentiment si délicat, qu'elle avoit nommé amour, en fut regardée comme la mere aussi bien que des Graces, ayant été aidée dans son

projet par les plus belles femmes de son tems.

Que cet engagement mutuel avoit été trouvé si beau , que ceux qui le suivirent en firent un Dieu , le bandeau sur les yeux , pour marquer que c'est un sentiment dont la force est invincible , & firent une Déesse de celle qui , la premiere , avoit débrouillé le cahos dans lequel le cœur étoit alors enveloppé.

Par cette vraisemblance , ô gaillard Ovide , vous auriez fait respecter une passion à laquelle vous avez si souvent sacrifié , & peut-être auriez-vous poussé plus loin la délicatesse , en cessant d'être vous-même le plus volage de tous les hommes. Si vous aviez pû être amoureux sans être débauché , vous auriez fait Venus mere de l'Amour sans être vicieuse.

Pardonnez illustre Romain , cette critique d'une femme que vous



n'avez pas dédaigné d'instruire , & que la lecture de vos divins Ouvrages a plus éclairée & renduë plus difficile que les soins qu'Auguste & Livie ont pris de son éducation.

Cet ouvrage est d'un goût singulier, dit alors Uranie , & l'idée m'en paroît nouvelle. Celle qui l'a composé, ajouta Florinde , semble accuser Ovide d'avoir suivi son tempéramment plutôt que la raison , & nous veut faire croire que dans la plûpart des Ouvrages il entre beaucoup de l'humeur & des sentimens de ceux qui les composent.

Il est presque impossible , répondit Felicië , que cela ne soit pas ainsi. Cependant lorsqu'un Auteur peint l'ambition , la cruauté, ou l'amour, il n'est pas assuré pour cela qu'il soit lui-même ambitieux, amoureux ou cruel.

Il faut bien que cela ne soit pas ,

dit Camille en riant, puisque j'ai fait souvent des vers fort tendres, & que je n'aime rien. Cette preuve, répondit Florinde, n'est pas suffisante; vos vers peuvent marquer le caractère de votre ame sans qu'elle ait eu d'objet; & l'on peut penser qu'il ne vous manque qu'un sujet pour employer le fond de tendresse qui est en vous.

Il est certain, dit Uranie, qu'on se découvre quelquefois dans ses écrits; mais la règle n'est pas générale: Il est des hommes qui savent parfaitement peindre & relever les belles actions, sans être capables d'en faire eux-mêmes. Un Auteur donne souvent à son Heros des vertus qu'il ne connoît pas; & si j'avois le talent d'écrire, j'aimerois mieux développer mes propres sentimens, que de chercher dans mon esprit ceux qui manquent à mon cœur.

Il est peu de gens de ce caractère,

répondit Camille ; nous voyons tous les jours un nombre infini de personnes dont la modestie est ou-  
 vrée sur leur esprit , leurs talens ou leur beauté , mais qui font hardiment l'éloge de leurs cœurs. A les entendre , il n'en est point qui ne l'ayent bien placé , généreux , sincere , fidele , enfin doué de toutes les qualitez que l'on sçait qu'il doit avoir , & qu'on s'empresse si peu cependant à lui donner.

Je m'apperçois , dit Uranie , que nous avons mis Camille en humeur de moraliser , & qu'insensiblement nous oublions que l'heure du souper s'approche. En achevant ces mots , elle obligea ses amies à se rendre au salon où véritablement elles ne tarderent pas à se mettre à table. Le souper fini elles reprirent la promenade & leurs entretiens ordinaires.

Avouez , dit Camille , qu'une belle nuit est préférable au plus beau

jour. J'en conviens, répondit Uranie, mais je suis surprise que vous soyez de ce sentiment, ayant l'esprit & le cœur détaché de toutes sortes d'inquietudes ; & je croyois qu'il n'étoit permis de penser ainsi qu'à ceux dont l'ame est préoccupée. Le fonds de tendresse, répondit agréablement Camille, que l'on m'a tantôt reproché, en est peut-être la cause. Je suis persuadée, dit Florinde, que lorsqu'on a l'esprit ou le cœur dans une certaine situation, la nuit a des charmes que le jour ne possède point : on est plus recueilli, rien ne vous distrait, & je crois que lorsqu'on aime bien tendrement, c'est le tems le plus favorable pour songer à l'objet aimé.

Helas ! répondit Uranie en soupirant, il n'est point de tems marqué pour cette occupation ; les rayons du Soleil, & les ombres de la nuit sont également employez par les

cœurs véritablement touchez. Les passions ordinaires, ajouta Felicie, y mettent quelques differences ; mais lorsqu'on est possédé d'une vive douleur, ou d'une forte tendresse, l'imagination y est arrêtée le jour & la nuit, rien n'est capable de vous en distraire.

C'est nous dire assez finement, dit Camille, en embrassant Uranie & Felicie, la situation où vous êtes l'une & l'autre ; mais j'espère qu'un retour heureux vous donnera bien-tôt occasion de goûter avec tranquillité les douceurs que vous offriront les jours & les nuits ; & pour y parvenir, je vous conseille de prendre d'avance le repos que je vous souhaite : c'est-à-dire, répondit Uranie, que l'indifferente Camille a quelque envie de dormir, & qu'elle ne nous invite au repos que pour nous engager à lui laisser prendre celui dont elle a besoin. Cela pourroit bien être,

ajouta Florinde , & je crois qu'elle aime beaucoup mieux admirer les beautez de la nuit en songe qu'éveillée.

En verité , répondit cette aimable fille , vous vous accordez bien mal sur l'humeur que vous nous donnez ; mais quoiqu'il en soit , je ne trouve point nécessaire que nous poussions plus loin nos réflexions , & je suis persuadée qu'Uranie est fatiguée de parler & d'entendre , & qu'il est tems de la laisser un peu jouir d'elle même.

Je suis toujours à moi , dit Uranie , lorsque je suis avec mes amis ; mais enfin je veux bien profiter de la liberté que vous me donnez , & vous laisser celle que vous desirez. Alors elles reprirent le chemin de la Maison. Uranie & Felicie conduisirent Florinde & Camille dans leurs appartemens ; & s'étant retirées elles mêmes , elles passerent la nuit dans le doux espoir qu'Orophane & Thelamon

Thelamon viendroient rendre à leurs cœurs par leur présence la joye que leur absence en avoit bannie.





## S I X I E' M E

## J O U R N E' E.

**L**E sommeil ne prit pas un empire assez puissant sur les quatre belles amies pour les obliger à se lever plus tard qu'à l'ordinaire. A peine Uranie & Felicie sortoient-elles de leurs appartemens, qu'elles virent Florinde & Camille qui venoient dans le dessein de les engager à profiter de la plus belle matinée du monde.

Elles se rendirent sur les bords de la riviere, dont elles suivirent le cours un assez long espace de tems en s'entretenant simplement des seuls objets qui frapportoient leurs re-



gards ; mais lorsque l'esprit est naturellement porté aux belles choses, il tire aisément parti de celles qui paroissent le moins relevées.

En-effet Florinde voyant la prairie qui bordoit l'autre côté de la rivière toute couverte d'agneaux ; Ces animaux innocens & dociles qui païssoient avec tranquillité sous les yeux d'un Berger & la garde d'un chien, lui firent dire avec une espèce d'exclamation : Que les hommes feroient heureux , s'ils avoient des conducteurs aussi attentifs à leurs besoins & à leur sûreté, & que les conducteurs des hommes feroient fortunés , si ceux qu'ils conduisent , vivoient dans l'union, la douceur, & la concorde , ainsi que ces animaux !

Cette réflexion , répondit Uranie , est sage & sensée , & me fait souvenir d'un trait que je lus hier au soir dans l'histoire de Denis d'Hali-

carnasse. Il rapporte qu'un Député des Dalmates nommé Batto, étant envoyé à Rome pour traiter avec l'Empereur Tibere sur la révolte de la Dalmatie, fut interrogé par ce Prince pour sçavoir la raison qui portoit ces Nations à chercher les moyens de se soustraire de la domination Romaine. Cesar, lui répondit Batto, je satisferai ta curiosité avec la liberté d'un Soldat Dalmate qui ne sçait point déguiser la vérité.

« Les Romains font seuls la cause  
 « & donnent occasion aux fréquen-  
 « tes révoltes de nos Provinces; car  
 « au lieu de nous envoyer un pasteur  
 « sage, prudent, & magnanime pour  
 « conduire notre troupeau, & des  
 « chiens pour nous défendre, ils ne  
 « nous envoient que des loups ra-  
 « vissans qui nous déchirent & nous  
 « égorgent. Ce qui a fait que notre  
 « désespoir nous a souvent changez  
 « d'agneaux que nous étions en lions.

rugiffans , qui ont quelquefois devoré l'Aigle Romaine.

Il est naturel, dit alors Felicie, de vouloir briser des fers trop pesans ; la sujettion est d'elle-même assez rude, sans que ceux qui l'imposent en augmentent le poids ; & je crois qu'un grand Prince ne sçauroit avoir trop de douceur pour les Peuples que le seul droit de conquête lui a fournis.

C'est ainsi qu'agissoit Jules Cesar, ajouta Camille ; il ufoit si modestement de la victoire, que les vaincus étoient souvent aussi contens que les vainqueurs.

Cette douceur lui attira un si grand nombre d'amis, & son parti en augmenta si considérablement, qu'il accabla celui qui lui étoit opposé, & qu'il lui fallut une trahison pour faire perir ce grand homme ; trahison qui fut si funeste à ceux qui en étoient, qu'on remarque qu'ils peri-

214 LES JOURNÉES  
rent tous de mort violente en très  
peu de tems.

Il est certain, dit alors Florinde ,  
que Cesar est un des plus-grands  
Hommes de l'Antiquité & je ne  
puis comprendre qu'il y ait des gens  
qui mettent Alexandre au-dessus de  
lui.

Alexandre , interrompit Felicie ,  
sous les yeux de Leonidas son Gou-  
verneur , & d'Aristote son Précep-  
teur , étoit juste , doux , temperé , ge-  
nereux , & si liberal , qu'il donnoit  
tout ce qui étoit en son pouvoir. J'ai  
lû que Leonidas lui disant un jour  
qu'il ne lui resteroit plus rien s'il con-  
tinuoit ses prodigalitez. Ne crains  
rien , lui répondit ce Monarque , j'ai  
un trésor inépuisable , qui me fourni-  
ra sans cesse de quoi satisfaire &  
m'acquitter des promesses que j'ai  
faites à mon cher Aristote.

Mais , reprit Uranie , après ses  
conquêtes de sage & de vertueux

qu'il étoit , il devint débauché & cruel au point de tuer de sa propre main ses amis les plus chers , se plongeant dans les vices les plus détestez , exposant les uns aux bêtes féroces , & faisant perir les autres sur le moindre soupçon , sans avoir aucun égard pour ceux auxquels il avoit le plus d'obligation. Le deuil qu'il ordonna , ajouta Camille , pour la mort d'Ephestion , & qu'il fit porter jusqu'aux bêtes les plus viles , montra son vice & sa débauche dans toute son étendue.

Jules Cesar au contraire possédoit toutes les vertus qu'Alexandre avoit eu. Ce dernier n'eut de retour à la vertu qu'au moment de sa mort , & Cesar ne s'en départit jamais. Les infirmitéz humaines furent peu de chose en lui , ou si bien cachées , que ses ennemis n'ont pu trouver de preuves pour ternir sa gloire.

Rien ne le touchoit plus vive-

ment que le plaisir de faire des heureux : à mesure que la fortune se déclaroit en sa faveur , il en faisoit part à ses amis , & les alloit déterrer dans les endroits les plus cachez. Alexandre croyoit avoir enchaîné la fortune ; Cesar la connoissoit & s'en défioit , allant à ses fins pied à pied , sans vouloir s'exposer à ses caprices.

Je vois bien , dit Uranie , que notre conversation ne finira pas là , & je suis d'avis que nous prenions ici nos places , en attendant que le Soleil & l'heure du dîner nous en chasse. Alors chacune s'étant assise , Florinde , qui avoit donné occasion à cet entretien par sa réflexion , se tournant du côté d'Uranie : voilà , lui dit-elle , l'effet que votre présence produit , l'habitude d'être avec vous approche nos pensées des vôtres ; depuis que j'y suis , je ne puis occuper mon esprit qu'aux choses qui peuvent contribuer à l'éclairer.

Ce que vous dites , répondit Uranie , m'est fort avantageux , mais je serois très-mortifiée que vous crus- siez que mon intention fût de gêner votre imagination au point de ne rien dire ou entendre qui ne sentît l'étude ; vous me connoissez , & vous sçavez que je ne suis rien tant que de vouloir paroître sçavante. Je ne la suis point , mais j'aime à m'instruire , & si je ne vous eusse pas vûë d'humeur à vous amuser des choses les plus relevées , j'aurois cherché les moyens de distraire votre esprit des sujets qui auroient pû le fatiguer

En verité , répondit Felicie , vous ne devez point vous justifier de cette sorte ; nous trouvons toutes un plaisir extrême à faire voir nos idées en les conformant aux vôtres : Florinde est assurément de mon sentiment , puisque par sa réflexion elle vous a engagée à nous rapporter un trait des plus curieux , & que Camil-

le a fait briller son genie dans la difference qu'elle a remarquée entre Cesar & Alexandre.

Pour moi , dit Camille, je sçai parfaitement que je ne suis point sçavante , & je n'ai point aussi l'ambition de la paroître ; mais je donne toute mon attention à ce que je lis , afin de le pouvoir rapporter selon l'occasion , & y faire les réflexions qui sont à la portée de mon genie.

Par exemple , je ne puis me lasser d'en faire sur la ruine de tant de grands Empires, dont les noms éclatans brillent dans l'Histoire , & dont il ne reste rien aujourd'hui.

Le changement de Maître , répondit Uranie , est cause de leur perte ; l'ambition des uns & la foiblesse des autres ont fait ces différentes mutations , qui les ont enfin réduits à n'être plus rien.

Arbactus ayant exterminé Sardanapale Monarque des Assyriens, trans-



fera l'Empire aux Medes ; Cyrus le transporta des Medes aux Perles , & Alexandre le porta des Perles aux Macedoniens : ainsi plusieurs siècles se sont écoulés dans ces differens changemens , qui ayant causé celui des mœurs , des Coûtumes & des Religions ont réduits tous ces noms fameux à n'en avoir plus.

Les Romains , reprit Florinde , avoient une politique bien mieux digérée ; ils ne manquoient jamais de priver de leurs dignitez tous les Etats & les Royaumes qu'ils pouvoient attacher à leur domination , ne laissant le nom de Roi qu'à leurs plus intimes alliez ; ce qui n'étoit pas un titre fort glorieux pour eux , puisque le moindre Romain s'estimoit fort au dessus du plus grand Monarque.

Ce qui arriva à Ptolomée surnommé le Flûteur , ajoûta Uranie , est une preuve de ce que dit Florinde ,

ce Ptolomée étoit pere de la fameuse Cleopatre , & fut chassé de ses Etats par ses sujets dans une revolte generale.

Ce Prince ayant été assez heureux pour se sauver prit le parti d'aller à Rome implorer le secours du Sénat. En y allant il aborda à l'isle de Rhodes, où il apprit que Caton étoit arrivé depuis quelques jours. Il l'envoya complimenter , & lui fit demander un entrevûë. Caton lui fit » dire » qu'il pouvoit le venir trouver ; que sa maison étoit ouverte à tous ceux qui avoient quelque liaison , ou quelque interêt à démêler avec la République.

Ce Monarque fut surpris d'une réponse si sèche , & balança quelque tems sur la démarche qu'il devoit faire ; mais enfin son interêt le determina. Il fut trouver Caton ; mais son étonnement redoubla bien , lorsqu'il vit ce Romain , qui sans se le-

ver, lui demanda s'il venoit voir Caton ou un Sénateur Romain.

L'excès de la surprise de Ptolomée lui fit garder quelque tems le silence. Ce Prince qui étoit accoutumé à voir à ses genoux tous ceux qui lui parloient, trouvoit extraordinaire, qu'un homme habillé simplement, & qui n'avoit nulle marque de cette grandeur que les Romains sçavoient si bien étaler aux yeux des Etrangers, le traitât de la sorte: Cependant il répondit qu'il venoit comme allié du Peuple Romain, pour voir un grand Homme dont la réputation s'étendoit par toute la Terre. Laissons cela; interrompit le fier Sénateur, & venons à l'ailliance.

Ptolomée fut presque déconcerté à cette repartie; mais enfin il lui dit qu'il étoit allié des Romains, que cette alliance avoit été jurée sur l'Autel de Jupiter Capitolinus; ce qui la rendoit inviolable; qu'il al-

loit à Rome pour demander du se-  
 cours au Senat contre ses sujets ré-  
 voltez qui l'avoient chassé , & mis sa  
 » fille aînée sur le Trône. » Ptolomée ,  
 » crois-moi , lui dit Caton ,  
 » tourne la prouë de tes vaisseaux  
 » vers l'Egypte , je m'embarquerai  
 » avec toi & te rétablirai moi seul ;  
 » mais si tu vas à Rome , où je sçais  
 » que ton logis est marqué chez  
 » Pompée , tu seras en proye aux par-  
 » tis differens qui se formeront sur  
 » ton affaire : On sçait que tu es puis-  
 » sant en argent comptant & la cor-  
 » ruption de la plûpart des Senateurs  
 » leur fait déjà regarder tes trésors  
 » comme à eux. Il te faudra solliciter  
 toi-même de porte en porte , & ra-  
 baisser ainsi la Majesté Royale , &  
 » après tant de soumissions & de dé-  
 » penses , tu seras obligé de partir  
 » sans avoir rien fait.

Ptolomée ne put refuser son ad-  
 miration à ce grand Homme ; le

parti qu'il lui proposoit étoit sage , il fut tenté de le suivre ; mais les personnes que Pompée avoit mis auprès de lui le déterminèrent à continuer sa route jusqu'à Rome , dont il eut sujet de se repentir , lui étant arrivé tout ce que Caton lui avoit prédit.

Jugez par ce trait, continua Uranie , de quel air les Romains traitoient les Rois. Il y a un nombre infini d'exemples de cette sorte , dit Felicie ; mais pour en revenir à ce qu'a dit Camille du changement des Empires , je crois que leur ruine ne vient que par le manque d'heritier légitime.

Les Etats qu'un Prince possède par le droit de Conquête ou par élection ne peuvent se soutenir comme ceux qui sont hereditaires. Si c'est par la force des armes qu'on envahit un Empire , un autre Conquérant cherche à détruire le premier : Ainsi suc-

cessivement les Peuples deviennent la proie du plus heureux vainqueur. Si c'est par élection, les différens partis des prétendans causent un trouble difficile à calmer ; celui qui est exclu ne cesse jamais de remuer pour détrôner celui qu'on a choisi & ces dissensions tumultueuses doivent absolument détruire les Empires les plus florissans , au lieu qu'un Royaume hereditaire se soutient de lui-même par le nombre des princes que leur seule naissance appelle au Trône.

Vous êtes du sentiment de Platon , dit alors Florinde » qui assure » que tout changement d'Etat est à » craindre , & donne occasion de » trouble , soit qu'il vienne par conquête , ou par élection : Ainsi on peut conclure hardiment que les Etats hereditaires sont les plus stables , puisque la succession tombant naturellement à l'héritier légitime ,

toute la Monarchie se soumet , & le reconnoit sans aucune contestation.

Il est vrai, ajouta Camille , que les Royaumes qui se donnent par élection , sont sujets à de grandes révolutions , témoin ce qui est arrivé de nos jours en Pologne. Nous avons vû depuis la mort de Jean Sobieski ce Royaume en proie aux Etrangers ; les Allemands , les Suédois & les Moscovites ont saccagé ces belles provinces , & tour à tour les ont regardé comme un Pays ennemi ; enforte qu'aujourd'hui on ne reconnoit plus la Pologne dans la Pologne même : au lieu que s'ils avoient eu un successeur assuré , la porte eût été fermée à tous les prétendans : ce qui auroit rendu inutiles , leurs brigues & leurs espérances.

Alexandre , reprit Uranie , étant au lit de la mort , répondit à ceux de ses Courtisans qui lui demandoient

à qui il destinoit l'Empire, que c'étoit au plus digne. Alors l'amour propre fit son effet, chacun se crut désigné; les uns chercherent à s'affurer des Soldats, les autres des Grands & du Peuple; mais au moment qu'on fçut qu'Alexandre avoit donné l'an-neau royal à Perdiccas, toutes les brigues cessèrent.

Les Romains, dit Felicie, faisoient des demi-Dieux des Empe-reurs qui leurs laissoient un succes-seur légitime; & je trouve que les constitutions Imperiales ont sage-ment établi l'élection d'un Roi des Romains, qui est le successeur dési-gné à l'Empire.

Anciennement, reprit Florinde, les Perses ne permettoient pas à leur Roi d'aller à quelque expédition de guerre que ce fût, sans qu'au para-vant il eût nommé son successeur.

Livie, dit Uranie, eut l'adresse de si bien cacher la mort d'Auguste.



que Tibere fut en possession de l'Empire, avant que le bruit de cette perte fut répandu.

Le Senat de Rome cacha celle de l'Empereur Claudius, & s'assembloit tous les jours sous prétexte de faire prier les Dieux pour la santé de ce Prince; mais en effet pour travailler sous main à assurer l'Empire à son successeur.

La Reine Tanaquille, ajouta Camille, tint la mort de Tarquinius secrète jusqu'à ce que Servius fut installé Roi des Romains.

Tout cela prouve, dit Uranie en se levant, que les Empires hereditaires se sont soutenus, & se soutiendront toujours au préjudice des autres. En parlant ainsi elles reprirent le chemin de la Maison; & étant entrées dans le salon, tout étant prêt pour servir, elles se mirent à table.

Après le repas, Uranie demanda à Camille en badinant si elle étoit

d'humeur à se rendre à la Bibliothèque. Cette belle fille lui répondit sur le même ton que pour ce jour la lecture lui seroit agréable, & qu'elle n'auroit pas besoin d'une fête champêtre pour la tirer de sa mélancolie. A ces mots elles entrèrent dans le Cabinet des Livres, où elles recommencerent leurs occupations ordinaires.

Après quelque tems de silence ; Florinde le rompit la première. Je ne puis, dit-elle, me lasser d'admirer la confiance de Charles-Quint, & la moderation de François premier, lorsque cet Empereur passa par la France pour aller réprimer la rébellion de Gand. L'Histoire de notre Nation sur laquelle je suis tombée, m'en a retracé l'idée.

Il est vrai, dit Uranie, que ce fait est des plus mémorables ; cet Empereur demanda au Roi le pouvoir de traverser ses Etats. Il l'obtint ; &

lorsqu'il fut à Paris, on représenta au Roi qu'il devoit profiter de l'occasion pour se venger de ce Prince, qui avoit manqué plusieurs fois aux traitez qu'ils avoient faits, entr'autres à celui de l'investiture du Duché de Milan qui appartenoit si justement à la France.

François Premier connoissoit toute l'importance de cette affaire, mais il sçavoit encore mieux que la parole royale est sacrée, & rebutant de pareils conseils, il imposa silence à ceux qui les lui avoient donnez.

La bonne foi, dit Felicie, doit être en tout tems respectable; ce fut par elle que les Romains possederent le plus grand Empire du monde: leurs amis & leurs ennemis étoient si fort persuadez de la fidelité de leurs conventions, qu'on ne leur demandoit que leur parole pour assurance: toutes sortes de trahisons leurs étoient odieuses: ceux de Salisque l'éprou-

verent authentiquement ; car pendant que les Romains tenoient leur Ville assiégée, un Maître d'Ecole trouva le moyen de mener les enfans des principaux de la Ville dans le camp des Romains.

La nouveauté de cette lâcheté les surprit , & ils en eurent tant d'horreur , que sur le champ ils firent lier les bras à ce traître , armerent tous les Ecoliers de verges , & leur dirent de chasser ce miserable à grands coups redoublez jusques dans leur Ville , & d'aller rejoindre leurs parens. La chose fut exécutée à la lettre , & si rigoureusement , que ce malheureux expira sous leurs coups en entrant dans la Ville. Cette générosité des Romains toucha les Salisques si sensiblement , qu'ils se soumirent le lendemain à la domination Romaine sous d'honorables conditions.

Scipion , ajoûta Camille , ayant

rencontré & pris un vaisseau Cartaginois richement chargé , le Capitaine lui ayant dit qu'il portoit dans ce Vaisseau les Ambassadeurs & les présens que la République envoyoit en Grece ; il le relâcha ; quoiqu'il se doutât que c'étoit une fourberie , aimant mieux perdre ce butin que de risquer de violer le droit des gens en la personne de ces Ambassadeurs , qu'il croyoit cependant supposer.

Cesar Auguste , reprit Florinde , eût bien pû châtier Caracolas le plus fameux Voleur de son tems & dont la tête étoit à prix ; mais ce brigant ayant eu la témérité de venir lui-même se livrer à Auguste , & de lui demander la somme qu'il avoit promise à celui qui lui livreroit, ce Prince qui trouva quelque chose de grand dans cette action , lui fit compter l'argent , & lui donna la vie ; estimant qu'il devoit récom-

penfer la confiance que cet homme avoit eû à fa parole.

Le fameux Pirate Callicratus , dit Felicie , refufa une fomme confiderable qu'on lui offroit pour avoir la liberté de tuer un homme qui étoit dans fa troupe , à qui il avoit donné fa protection.

Puisqu'il n'y a perfonne , reprit Uranie , qui ne veuille être crû véritable dans ce qu'il dit , à plus forte raifon un Prince doit fouhaiter de l'être ; lui qui doit avoir plus d'honneur dans l'ame , & plus de vérité dans la bouche qu'aucun de fes fujets ; s'il lui étoit permis de promettre & de ne rien tenir , qui pourroit être affez fimple pour donner foy à fes paroles ? Celui qui la tient exactement oblige celui avec qui il traite au réciproque : Au contraire , celui qui la fauffe mérite qu'on en ufe de même à fon égard ; ce feroit envain que le Prince engageroit fes fujets

par

par des sermens de fidelité , & qu'il  
sureroit l'observation des traitez  
avec ses Alliez , ou ses Ennemis, s'il  
avoit le dessein de rendre toutes ces  
précautions inutiles , en leur man-  
quant de parole.

Les Contrats suivant le droit sont  
rélatifs ; les deux Contractans sont  
obligez d'exécuter réciproquement  
leurs conventions ; autrement les  
engagemens seroient superflus. A  
plus forte raison, un Prince dont la  
présence supplée à toute solennité  
de plein droit. Ses Lettres Patentes  
sont pleine foy , & la seule parole  
Royale a force de Loy. C'est donc  
bien plus fort encore , quand un  
serment le lie , il ne peut le rompre  
sans offenser l'auteur de son être, qui  
est la vérité même , & que les Rois  
doivent imiter , puisqu'ils le repre-  
sentent ici bas.

Il n'en faut point douter , dit alors  
Felicie , Dieu a fait des conventions.

avec les hommes qu'il a exactement observées. De plus il leur a souvent témoigné combien il étoit offensé de voir que de leur côté ils ne satisfaisoient point à leurs promesses. Les enfans de Saül mirent à mort les Gabaonites contre la foy que Josué leur avoit donnée ; Dieu les vengea en envoyant sur Israël une famine qui dura trois ans ; quoique suivant les Loix humaines , la promesse de Josué ne dût pas avoir lieu , ayant été extorquée par un artifice ; cependant comme elle avoit été donnée sous le sceau du Seigneur , elle étoit devenuë sacrée , authentique & inviolable.

Voilà de grands exemples, dit Camille , & une belle leçon pour ceux qui manquent à leurs promesses.

Si les hommes suivoient l'équité avec exactitude , ajoute Florinde , ils n'auroient pas besoin d'exemple , ils en trouveroient la loi dans eux-



mêmes, sans avoir recours à celles que les autres ont établies ; mais puisqu'il faut des Loix pour les contenir, je trouve qu'on ne peut châtier trop rigoureusement ceux qui y contreviennent.

Vous êtes Romaines sur cet article, répondit Uranie, cette Nation fameuse n'ayant jamais manqué de punir l'inobservation des Loix.

Il est certain, ajouta Felicie ; qu'un Prince est obligé de châtier les méchans lorsqu'ils lui sont connus : s'il dissimule ou temporise, il se rend coupable envers Dieu & les hommes des crimes qu'ils commettent. C'est pour cela qu'on portoit les haches & les verges devant les Consuls & Empereurs Romains, afin de leur faire voir par là à quoi ils étoient obligez, & tenir tout le monde dans le devoir.

Pendant la Censure de Caton, dis Florinde, les Ouvriers étoient sans

cesse occupez , sans oser quitter leur boutique aux heures de travail, dans la crainte de rencontrer ce rigide Censeur qui observoit jour & nuit les grands & les petits ; & lorsqu'il en trouvoit quelqu'un en convention ; il traitoit les Patriciens comme les derniers du Peuple ; exemple mémorable pour ceux qui ont l'autorité entre les mains.

» Seneque , reprit Uranie , dit  
 » qu'un particulier qui peut empê-  
 » cher le mal , & qui ne le fait pas ,  
 » en est responsable comme s'il l'avoit  
 » commis. Cependant , dit Camille,  
 la trop grande sévérité dans un Prince est un défaut : Mais , interrompit Florinde , la trop grande indulgence est un vice.

L'Empire Romain ne courroit-il pas à sa perte par les désordres que la bonté , ou pour mieux dire , l'indolence de l'Empereur Pertinax y laissoit introduire ; & que seroit-il deve-

nu fans le secours qu'y apporta le rigide Alexandre qui lui succeda, en remettant les Loix dans leur vigueur, & les faisant observer régulièrement. Cicéron soutient, ajouta Uranie, « qu'il n'y a rien qui offense plus les bons que de voir supporter « les méchans, & que rien ne donne « plus d'audace pour mal faire que « l'impunité.

Ce qui arriva à Rome, reprit Felicie, sous le Pontificat d'Innocent XI. peut servir de preuves à ce que nous soutenons ici : Ses Prédécesseurs avoient négligé depuis un très-long tems de purger la Province de Romagne d'un nombre infini de ces sortes de brigands, que les Italiens appellent Sgherri, dont la profession est de prêter la main à toutes sortes de crimes, & particulièrement aux meurtres. Les Italiens sont naturellement portez à la vengeance ; mais pour la satisfaire, ils prennent ordi-

## 238 LES JOURNÉES

nairement toutes leurs sûretés, & pour cet effet se servent toujours de main tierce : Vous jugez bien que ces Ministres d'iniquité sont gens sans foy & sans loy, puisqu'ils se mettent sur le pied de prêter leurs bras à quiconque les veut mettre en œuvre. La noblesse se faisant un honneur d'être redoutée, tient à ses gages nombre de ses Sgherri, ce qui est cause que dans la crainte de l'irriter, les Gouverneurs des Provinces qui ne le sont que pour un tems, tolèrent cette race meurtrière, sachant que les Nobles la soutiennent.

La Romagne souffroit beaucoup de ces scelerats. Innocent XI. connoissant ce desordre, crut qu'il étoit de son devoir d'y remédier, & choisit le Cardinal Cibo pour cette légation. Il le fit appeller & lui dit « que  
» le connoissant Prince de naissance,  
» & par conséquent incapable de  
» crainte, ni d'un vil intérêt, qui en-

gourdissoit souvent les mains de ceux qui avoient de l'autorité, & les empêchoit de frapper sur le crime, il le prioit de se charger de ce Gouvernement, & de delivrer le S. Siege de la honte qui rejaillissoit sur lui, l'assurant qu'il lui donneroit un pouvoir si étendu dans l'exercice de la justice la plus severe, qu'il n'y auroit aucune recommandation qui pût faire suspendre ses jugemens, ni limiter son autorité.

Le Cardinal qui étoit doux & réservé, eut bien voulu s'excuser de prendre cette commission; mais voyant que le Pape la lui donnoit avec des conditions qui n'avoient jamais été accordées à ses prédécesseurs, il l'accepta, & se transporta à Ravenne Capitale de la Province. A son arrivée les Magistrats & la Noblesse vinrent le reconnoître, & le féliciter.

Le Cardinal leur dit d'une voix

» foible & tremblante qu'il étoit fâ-  
 » ché d'être venu occuper la place  
 » qu'un autre eût pû exercer mieux  
 » que lui, qu'il étoit foible de corps  
 » & d'esprit, qu'il aimoit le repos &  
 » la paix, qu'il les laisseroit les maî-  
 » tres de tout, qu'il les prioit seule-  
 » ment d'avoir Dieu devant les yeux  
 » dans l'exercice de la Justice.

Les Habitans de Ravenne furent  
 charmez d'avoir un Légat si humble  
 & si doux ; & les brigands en parti-  
 culier se réjouïrent de l'impunité  
 qu'ils se promettoient sous un Gou-  
 vernement si pacifique ; mais l'habile  
 Légat n'eut pas plutôt congédié les  
 Magistrats & la Noblesse, qu'il fit  
 appeller le Barigello ou Capitaine des  
 Archers, auquel il dit d'un ton ré-  
 solu & hardi » que le premier coupable  
 » de meurtre ou d'autres crimes qu'il  
 » laisseroit échaper, il lui en répon-  
 » droit sur sa propre vie, & qu'il le fe-  
 » roit pendre inmanquablement, s'il

ufoit

uſoit de la moindre négligence ou colluſion avec qui que ce fût.

Le Barigello lui repréſenta que ſ'il arrivoit, comme c'étoit la coutume, que les coupables fuſſent relâchez par l'interceſſion des Nobles, les uns les autres le feroient poignarder; le Cardinal l'affura qu'il mettroit par tout de ſi bons ordres, qu'il ne lui arriveroit aucun mal d'avoir fait ſon devoir, & le congedia ſans vouloir entendre de replique.

Trois jours après il y eut un homme aſſaſſiné; le Barigello fit de qu'il devoit, le meurtrier ne ſe cachant pas dans la confiance entière de ſon impunité. Le Cardinal ne manqua pas d'être inſte par la Nobleſſe, qui demandoit grace en faveur d'un homme que tous aſſuroient n'avoir fait ce coup qu'après y avoir été forcé par les outrages intolérables de ſon adverſaire.

Il écouta avec patience & de ſang

froid tout ce qu'on voulut lui dire pour la défense du meurtrier, leur répondit avec douceur qu'il étoit fâché comme eux de cet accident ; mais que le Pape lui ayant commandé de faire exercer la Justice, il ne pouvoit en suspendre le cours , & envoya le coupable au gibet.

Les Intercesseurs prirent patience cette première fois, se flattant que le nouveau Légat avoit voulu donner une exemple pour faire honneur à sa légation , & qu'il seroit plus traitable une autre fois.

Ce moment ne tarda pas ; On commit un second meurtre , & le coupable ayant été pris & mis aux fers, les Intercesseurs revinrent à la charge , & ne purent obtenir par leurs prières qu'un délai de quelques jours pendant lequel ils eurent recours au Pape , pour demander la grace d'un fils unique , qui étoit, disoit-on , le soutien d'une mere affi-



gée , qui demandoit la vie de son fils , livré par la vivacité de sa jeunesse à un excès de colere qui avoit malheureusement , & contre son intention , causé la mort d'un scelerat digne de mille supplices , & qui l'avoit indignement attaqué.

Le Pape écouta tout ; mais il conclut que la Justice étoit nécessaire pour maintenir l'ordre & la tranquillité , & deffendit qu'on ne lui parlât plus de ce criminel , ni d'aucun autre de la Légation de Ravenne ; en sorte qu'il fut puni.

Ces deux exécutions aigrirent si fort ceux de Ravenne , que voulant tirer au bâton avec le Légat , ils commettoient tous les jours de nouveaux désordres , mais le Cardinal Cibo sans sortir de son flegme , faisoit exécuter rigoureusement les coupables.

Presque toute la Noblesse fut impliquée dans les crimes de ces mal-

heureux : de sorte que l'Exécuteur étoit si souvent occupé , qu'il ne se passoit point de jours sans qu'on en vît trois & quatre à la fois à la potence , au grand étonnement du Peuple qui n'avoit jamais vû une semblable sévérité.

Elle fut employée si utilement , que cette funeste race s'éclaircit au point qu'on n'en voyoit plus dans la Ville ni le jour ni la nuit ; mais le zele du Cardinal n'en demeura pas là : car ayant appris qu'il s'en retiroit tous les soirs une grande quantité dans une Hôtellerie de Campagne n'osant plus paroître à Ravenne , il donna des ordres secrets pour être soutenu dans son projet , & se transporta dans ce lieu déguisé en Curé de Village.

Il y entra au milieu de la nuit , demandant à y loger , comme étant trop tard pour passer outre. Il s'y trouva bien - tôt environné d'un

nombre infini de ces assassins, qui ne pouvant le reconnoître, ne le crurent que ce qu'il paroissoit être. Ils l'obligerent à les servir, & le hardi Prélat tournoit la broche au moment que la maison se trouva investie par ses ordres des Archers & de la Milice de la Ville. Alors le Cardinal ayant mis sa calote rouge sur sa tête, & parlant en Maître, les fit tous lier & garotter avec l'Hôte & ses Domestiques, & le jour venu il les fit pendre, & raser la maison.

Cette sévérité nécessaire a rendu le nom du Cardinal Cibo si redoutable en Romagne, qu'aujourd'hui encore la sueur vient au front des gens du pays quand ils l'entendent nommer, & la Noblesse est réduite à une telle extrémité par les confiscations, qu'ils font la plûpart dans la dernière misère.

Voilà, dit alors Uranie, ce qui s'appelle ne pas dissimuler avec les

méchans. Dieu permet souvent que ceux qui les épargnent payent pour eux. Ne dit-il pas à Achab que pour avoir laissé échapper de ses mains un homme digne de mort, il satisferoit pour lui en sa personne, ainsi que son Peuple.

Pausanias, ajouta Florindé, tua Philippe pere d'Alexandre, parce qu'il ne lui rendit pas justice, quoiqu'il la lui eût souvent demandée. Ce Prince au contraire le tournoit en ridicule à toute sa Cour, & élevoit son ennemi dans les plus grands honneurs.

Les Romains, ajouta Camille, ont donné un exemple éternel de l'exacte justice qu'ils faisoient rendre. Horatius Tergeminus pensa payer de sa vie la colere & l'indignation du Senat, quoiqu'il fût couronné de gloire par le gain d'une fameuse victoire qu'il venoit de remporter, & dont il portoit encore les

éclatantes marques.

Un autre temoignage de leur justice , dit Uranie , se présente à ma mémoire dans la punition des enfans de Brutus , d'autant plus remarquable , que l'exécution tomboit à la charge de leur propre pere , & se devoit faire à son instance , lui à qui il eût été peu séant dans une autre occasion de voir & d'ordonner un pareil spectacle.

Ils n'ont jamais puni personne si sévèrement que Meticus , pour avoir chancellé dans sa fidélité.

Jules César , reprit Florinde , n'étoit pas un grand punisseur de crimes ; mais pour un soldat séditieux ou déserteur , ou quelque surprise à la guerre , il étoit sans miséricorde , & n'épargnoit ni Nobles ni Plébeïens.

Tout cela fait voir , dit Uranie , qu'un Prince ne doit point craindre d'être taxé de cruauté en faisant exer-

cer la Justice, & en donnant vigueur aux Loix de son état ; c'est un pere qui chatie ses enfans. Un Medecin qui pour sauver son ami , lui fait souffrir des maux incroyables , ne passe point pour cruel : Ainsi pourvû qu'un Prince ne fasse rien contre l'utilité publique , il doit être toujours loué de punir les méchans , & de retrancher du Corps de son Empire les parties corrompuës pour en conserver ce qui est bon & sain.

Mais , continua-t-elle , le Soleil nous laisse la liberté de jouir de la promenade , & puisque nous avons rempli le tribut que ce Cabinet exige de nous , allons chercher jusqu'aux bords de la Riviere de quoi diversifier nos réflexions. Alors elles se rendirent sur la Terasse , où s'étant promenées assez long tems , elles prirent leurs places sur les sieges de verdure dont elle étoit ornée.

En vérité, dit Camille, je ne puis assez admirer Uranie, elle nous aime, & nous fait entrer avec bonté dans ses secrets, elle n'ignore pas non plus à quel point nous nous intéressons à ce qui la touche, cependant je vois qu'elle craint de nous faire part de l'inquiétude où sans doute elle doit être de la réussite du voyage de Thelamon.

Je vous avouë, répondit Uranie; que je me reprocherois de vous entretenir de ce qui se passe dans mon esprit, lorsque je ne dois songer qu'à occuper le vôtre par des objets agréables : mais puisqu'enfin vous me paroissez souhaiter que je vous découvre mes pensées, je ne vous dissimulerai point que j'apprehende fort que les soins de Thelamon ne soient inutiles ; nous ne sommes point dans un tems où l'on se pique d'être généreux ; & je doute avec quelque justice que son parent se

250 LES JOURNÉES  
veuille accommoder avec Geronte,  
d'autant plus qu'il s'agit d'un bien  
considérable.

Pour moi, dit Florinde, j'augure  
mieux que vous de cette affaire, ne  
pouvant m'imaginer qu'un parent  
de Thelamon lui puisse rien refuser,  
puisque ceux qui ne lui font de rien  
ne se peuvent dispenser de lui tout  
accorder.

Cela est bien obligeant pour lui,  
dit Uranie, & je conviendrai facile-  
ment que Thelamon possède tout ce  
qu'il faut pour persuader; mais quand  
il réussiroit auprès de son parent, que  
pourra-t-il attendre de Geronte? La  
plus vive reconnoissance, dit alors  
Félicie, & quand il seroit cent fois  
plus bizarre qu'il ne l'est, je suis per-  
suadée qu'il ne fera point ingrat pour  
un service de cette importance.

N'en doutez point, reprit Camil-  
le, Geronte n'est extraordinaire dans  
ses sentimens que par l'amour qu'il



a pris pour vous ; mais cet amour ne lui ferme pas les yeux sur ce qu'il doit à ses amis. Je ne lui connois point d'autres défauts que de vouloir vous contraindre à l'épouser , ou à ne vous point marier de son vivant ; car du reste il est honnête homme , & sa gratitude ira peut-être plus loin que vous ne pensez.

Vous me flattez , dit Uranie , d'une douce esperance , & comme je fouhaitte avec ardeur ce dont il s'agit , je m'y laisse entraîner avec d'autant plus de plaisir , que c'est vous qui l'insinuez dans mon cœur.

Pour moi , dit Camille , j'en crois le proverbe ; un bien-fait n'est jamais perdu , si celui à qui nous le rendons en est ingrat , le Ciel nous en tient compte , tôt ou tard il a sa récompense. Il faut que pour vous amuser & détourner vos idées , je vous dise un Conte sur ce sujet , qui vous ramenera insensiblement à la

morale que le proverbe renferme : Je ne vous le donnerai que comme une fable ; mais je crois que ces sortes d'amusemens ne sont pas tout-à-fait indignes des bons esprits , surtout lorsqu'on en peut tirer des lumières qui conduisent à la vérité.

Ce que vous dites est très-juste , répondit Uranie , la Fable renferme souvent une sévère morale , & je trouve qu'elle est d'autant plus solide , qu'elle ne se découvre à nos sens que sous l'appas du plaisir. Je suis de ce sentiment , ajouta Felicie , Phèdre , Higin , & le célèbre Esope sont de bons garants de cette vérité.

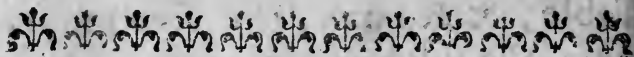
Lorsqu'on peut tirer d'un conte ou d'une Fable de justes réflexions , dit Florinde , ils deviennent aussi utiles que l'Histoire.

Je puis donc sans crainte de vous ennuyer , reprit Camille , vous dire celle dont je viens de vous parler , vous assurant que quoiqu'elle soit

Fable , & Roman , elle vous ramènera à la solidité que vous souhaitez ; & quand elle ne serviroit qu'à vous occuper une heure , & à me mettre au niveau de Florinde qui a si bien fait valoir la Princesse de Ponthieu , je trouverois mon tems parfaitement bien employé.

Je vois bien, dit Uranie , en riant , que l'envie de conter aussi une Histoire vous guide un peu ; mais n'importe , nous saisisons toujours avec joie les occasions qui se présenteront de vous entendre. Alors Camille voyant qu'on se préparoit à l'écouter , prit la parole en ces termes,





## HISTOIRE

*De Jean de Calais.*

**C**E que je m'engage à vous conter est tiré d'un Livre qui a pour titre : Histoire fabuleuse de la Maison des Rois de Portugal. Je n'y changerai rien , & ne me piquerai point de vous l'embellir.

Au Nord des Gaules , sur le bord de la Mer, est une Ville appelée Calais. Un des principaux & des plus riches Négocians de cette Ville avoit un fils unique à qui il avoit donné toute l'éducation nécessaire pour lui former l'esprit & le corps : la nature l'avoit doué des charmes de l'un , & des graces de l'autre : Ainsi ses Maîtres le virent bien tôt passer leurs espérances.

Il s'attacha sur toute chose à l'art

de naviguer , & lorsqu'il eut joint la pratique à la théorie , il fut le plus brave & le plus excellent homme de mer de son tems : son jeune courage ne lui permettant pas de languir dans une molle oisiveté , il engagea son pere à lui équiper un Vaisseau assez fort pour nettoyer la Côte d'un nombre infini de Corsaires que le grand négoce des Habitans de Calais y avoit attiré , & qui faisoient mille brigandages dans ces Mers.

Son pere loüa son audace , & lui fournit abondamment tout ce qu'il lui falloit pour l'exécution d'un si beau projet. Tout étant prêt , il mit à la voile , & sa valeur soutenue par la prudence le servirent si bien , qu'ayant battu ces Voleurs de Mer en plusieurs rencontres , il les détruisit si parfaitement , qu'il n'en paroïssoit plus.

Ces nouvelles portèrent en l'Hab

tans de la Ville de Calais à un tel degré de reconnoissance, qu'ils lui préparèrent des Arcs de Triomphe, en joignant à son nom celui de la Ville, comme lui étant redevable de sa tranquillité, & de la sûreté de son commerce; ce qui fait que l'Historien ne le donne jamais à connoître que sous le nom de Jean de Calais.

Ce jeune Heros étoit prêt par son retour à jouir des honneurs qui l'attendoient, lorsque son Vaisseau fut battu par une si cruelle tempête, qu'il fut porté dans des Mers inconnues. Le calme ayant succédé à l'orage, Jean de Calais ayant mis en usage tout ce que l'art & l'expérience lui avoient appris pour trouver les terres, il découvrit une Isle, il s'en approcha, & ayant mis sa chaloupe en mer, il aborda lui neuvième au bord d'un Bois dans lequel il entra suivi de ses huit Soldats.

Sa surprise fut extrême de le trouver taillé & coupé par de grandes & belles allées, cette attention lui paroissant extraordinaire dans un Pays qu'il avoit cru inhabité ou barbare; mais son étonnement eut de quoi s'augmenter, lorsque s'étant avancé, il entendit parler Flamand, Langue qui lui étoit familière. Il conduisit ses pas du côté des voix qu'il venoit d'entendre, & vit trois hommes superbement vêtus qui s'approchèrent de lui avec politesse.

Jean de Calais les pria de lui apprendre dans quel Pays il étoit, & s'il y avoit sûreté pour lui & pour sa troupe. Qui que vous soyez, lui répondit celui qui paroissoit être au-dessus des autres, je trouve surprenant que vous ignoriez que vous êtes dans la Orimanie, Etat florissant où regne le Roi du monde le plus juste, de qui la sagesse a dicté les Loix auxquelles il s'est soumis lui-même, &

dont l'observation religieuse fait le bonheur de cet Empire ; ne regrettez point d'y être abordez , vous y ferez en assurance. Montez sur cette hauteur, ajouta t-il , qui vous cache la grande & superbe ville de Palmanie qui sert de Capitale à ces riches Etats : Vous y verrez une riviere majestueuse qui forme le plus beau Port de l'Univers , & dont l'abord est la sûreté de toutes les Nations.

Jean de Calais le remercia, & charmé des graces que lui faisoit la Fortune , il s'avança sur le sommet qui lui cachoit la Ville , il découvrit le plus beau Pays du Monde , & descendit dans cette Capitale , le cœur rempli de joye , mais étant arrivé dans une grande Place, il vit le corps d'un homme déchiré par les chiens ; cet objet lui fit horreur , il se repentit de s'être engagé si avant. Il demanda cependant , pourquoi dans une si grande Ville , & dont on lui avoit



dit que les Loix étoient si sages, il ne se trouvoit pas quelqu'un d'assez charitable pour faire donner la sépulture à ce malheureux.

On lui répondit qu'il subissoit la peine de la Loi, qui ordonnoit que tous ceux qui mouroient sans payer leurs dettes seroient jettez aux chiens pour en être la proie, & que leurs ames étoient errantes sans que les Intelligences éternelles leur donnassent le lieu de repos destiné aux Justes : Qu'on faisoit cette punition publiquement, parcequ'il se trouvoit souvent des personnes assez généreuses pour acquitter les dettes de ces malheureux, & faire donner la sépulture à leurs corps.

Il n'en fallut pas davantage à l'ame magnanime de Jean de Calais excitée par la compassion, il fit publier sur le champ à son de trompe par toute la Ville, que les Créanciers de cet homme n'avoient qu'à

lui faire voir leurs titres , & qu'il s'offroit de les acquitter; & le lendemain ayant fait entrer son Vaisseau dans le Port, il prit l'argent nécessaire pour satisfaire à la parole; il la tint exactement , & fit d'honorables funérailles au cadavre du débiteur.

Après avoir reçu du suprême Magistrat & du Peuple les louanges qu'une pareille action méritoit ; il ne songea plus qu'à prendre les hauteurs de cette terre favorable , pour en pouvoir donner connoissance à sa Patrie, & lui ouvrir un chemin qui facilitât un négoce utile aux deux Nations.

Un soir qu'il se retiroit d'assez bonne-heure sur son bord , il aperçut un Vaisseau qui venoit de mouïller auprès du sien , sur le pont duquel il vit deux Dames fondant en larmes ; elles étoient magnifiquement parées , & leur air fit juger à Jean de Calais qu'elles étoient d'une

naissance distinguée. Il s'informa à qui appartenôit ce Vaisseau, il apprit qu'il étoit à un Corsaire qui venoit d'entrer dans le Port, & que les deux personnes qu'il voyoit étoient des Esclaves qu'il vendroit le lendemain.

Le cœur sensible de Jean de Calais fut touché de leur malheur, & il forma le dessein de les retirer de l'abîme dans lequel elles alloient tomber. Pour cet effet il manda le Corsaire, & sans marchander du prix, il donna au Pirate tout ce qu'il voulut, & fit venir les deux Esclaves sur son bord.

Mais quelle fut sa surprise lorsqu'elles eurent ôté leur voile, de voir deux jeunes beautez capables d'attendrir l'ame la plus barbare ! Les pleurs qu'elles répandoient ne faisoient qu'augmenter leurs charmes, & sembloient leur servir d'armes pour vaincre tous les cœurs ; une

des deux sur tout frappa celui de Jean de Calais d'un trait qu'il ne put parer.

Après avoir donné quelque tems à l'admiration que lui inspiroit son amour naissant, il les consola, leur dit qu'elles étoient libres, & qu'un respect inviolable suivroit l'action qu'il venoit de faire, & qu'en les retirant des mains du Pirate, il n'avoit point eu d'autre dessein que de les rendre à leurs parens sans espoir d'aucune rançon.

Ces paroles généreuses rassurerent les belles Captives. L'air noble de Jean de Calais, les graces qui accompagnoient toutes ses actions touchèrent leurs cœurs, & les termes les plus obligeans lui marquerent leur reconnoissance. Quelque-tems après il mit à la voile; & sa navigation fut si heureuse, qu'il se trouva bien-tôt sur les côtes d'Albion, où le mauvais tems l'obligea de relâcher.

Pendant le voyage il ne passoit pas un moment sans être auprès de ses Esclaves ; & comme il étoit jeune , insinuant & fait pour plaire , il trouva bien-tôt le chemin du cœur de celle qui l'avoit charmé : le même trait les blessa si profondément , qu'ils ne purent se le cacher long-tems ; ils s'aimèrent , ils se le dirent , & ne consultant que la vivacité de leurs sentimens , ils se jurèrent un amour éternel.

Lorsque Jean de Calais fut assuré de son bonheur , il pria cette jeune Beauté de lui déclarer qui elle étoit , & par quel accident elle & sa compagne avoient été enlevées par le Pirate. Ne croyez pas , ajoûta t-il , que ma curiosité ait nul motif désobligeant ; qui que vous soyez , il n'est rien que je ne trouve fort au-dessous de vous ; & pour vous prouver ce que je dis , je vous donne ma foi dès ce moment & sans en sçavoir davan-

tage, si vous voulez bien m'accepter pour époux.

Je reçois avec plaisir, lui répondit la belle Esclave, la foi que vous m'offrez; je vous donne la mienne, & fais tout mon bonheur d'être unie à vous pour jamais; mais pour ma naissance, souffrez que je vous en fasse un mystère que je trouve nécessaire au repos de ma vie. Qu'il vous suffise que le Ciel ne m'a pas fait naître indigne de vous, & d'apprendre que je me nomme Constance, & ma compagne Isabelle. Je n'ai point soupçonné votre curiosité d'avoir rien d'offensant pour moi, ne vous offensez pas non plus du silence que je m'impose; notre amour l'exige de moi. Je dois me taire pour être à vous, & je veux éloigner de mon esprit tout ce qui pourroit m'empêcher de suivre un penchant plus fort que ma raison. Jean de Calais étoit trop amoureux pour presser la

la belle Constance après un tel aveu; il lui promit de ne lui en plus parler, & sans consulter davantage, ils s'unirent pour jamais.

Cependant Isabelle qui avoit été témoin de leur amour & de leur union, prenant le moment que Jean de Calais étoit occupé à donner des ordres dans son Vaisseau, ne put s'empêcher de marquer sa surprise à Constance sur l'action qu'elle venoit de faire. Quoi! Madame, lui dit-elle, est-il possible que l'Amour vous aveugle assez pour oublier qui vous êtes? Croyez-vous pouvoir vous cacher toujours, & que les nœuds que vous venez de former ne soient point rompus lorsqu'on sçaura où vous êtes. Je ne parle point pour moi; dans quelque obscurité que vous me fassiez vivre, attachée à votre sort sans nulle reserve, je ne m'en séparerai jamais; votre seule gloire m'intéresse, & je ne puis voir

sans douleur que vous abandonniez l'espoir le plus brillant pour écouter votre tendresse.

Je ne m'offense point , ma chere Isabelle , lui répondit Constance , du discours que tu me tiens , je me suis dit mille fois les mêmes choses ; mais l'amour est le plus fort. Le sort brillant dont tu me parles n'a rien que d'affreux pour moi , ne pouvant le partager avec ce que j'aime , & je trouve l'obscurité qui te gêne au-dessus du destin le plus éclatant ; puisqu'il me donne la liberté de suivre mon penchant. Mes nœuds dureront toujours en gardant mon secret , & je ne le découvrirai jamais , ou du moins que lorsque je verrai qu'on ne pourra les rompre qu'en faisant rejaillir sur moi une honte mille fois plus grande que celle de mon hymen avec le plus aimable homme du Monde ; & puisque tu m'aime assez pour ne me point quit-



ter , pouffe encore cette tendresse à cherir ma tranquillité, & à ne jamais découvrir un secret d'où elle dépend.

C'est de cette façon qu'elle imposa silence à sa compagne , qui ne voyant point de remede à ce qu'elle appelloit un malheur , se résolut d'obéir. L'heureux Jean de Calais charmé de posséder Constance , rendit graces au Ciel des dons qu'il en avoit reçûs , & comblé des faveurs de la Fortune , & de l'Amour , il se rembarqua , & le tems favorable à ses vœux le fit aborder sans péril au Port de Calais. Le bruit de son retour fut bien-tôt répandu ; son Pere & tous les Habitans de la Ville furent le recevoir , & lui rendirent les honneurs que méritoient ses actions héroïques.

Mais quelle fut la douleur de ce jeune Heros de voir son pere désapprouver son mariage avec Constan-

ce ! L'histoire sincere qu'il lui fit de la façon dont il l'avoit trouvée irrita son couroux ; & quelque vive que fût la peinture que Jean de Calais lui fit de son amour pour elle & de ses vertus ; ce pere sévere ne lui put pardonner d'avoir pris un engagement qui lui paroïssoit fort au-dessous de lui ; il n'épargna rien pour l'obliger à l'abandonner ; mais il lui protesta qu'on lui arracheroit plutôt la vie : qu'il avoit donné sa foi à la personne du monde qui en étoit la plus digne , & qu'il la lui garderoit jusqu'au tombeau. Le vieillard plus irrité que jamais par cette résistance , le bannit de sa Maison malgré les sollicitations des Principaux de la Ville qui s'intereffoient pour lui , & lui ordonna de ne plus paroître à ses yeux.

Jean de Calais sensiblement touché de l'outrage que son pere faisoit à sa chere Constance , se retira dans

une Maison qui étoit près du Port avec elle & sa fidelle Compagne. Ces altercations entre le pere & le fils ne purent lui être cachées ; sa fierté en fut alarmée , & malgré tout son amour elle fut sensible aux mépris que le pere de son époux parut avoir pour elle : Cependant elle ne se démentit point ; toujours tendre , toujours fidelle , elle consola Jean de Calais ; & l'année de son mariage étoit à peine finie , qu'elle accoucha d'un fils qui fit toute l'attention de ce cher époux pendant plusieurs années qui se passerent , sans qu'il pût attendrir son pere : mais enfin pressé par des amis communs , il consentit à fournir à Jean de Calais de quoi équiper un second Vaisseau pour porter & établir un négoce éclatant avec les Nations qu'il avoit découvertes , esperant que l'absence & les hazards lui feroient oublier & Constance & son Fils.

L'armement fut bien-tôt prêt, & quoiqu'il flâtât les desirs de Jean de Calais par l'espoir d'acquérir une nouvelle gloire, il ne put voir approcher le jour de son départ sans ressentir une douleur amere d'être obligé de se séparer d'une Epouse & d'un fils qu'il aimoit tendrement.

Constance de son côté n'étoit pas plus tranquille ; les périls où s'alloit exposer Jean de Calais, & la crainte qu'un fatal oubli ne le chassât de son cœur, troubloient également son repos. Elle répandoit ses pleurs dans le sein de sa chere Isabelle, qui les partageoit avec un zele digne de l'une & de l'autre ; mais enfin l'Amour offrit à Constance un moyen de retenir son Epoux dans ses chaînes, & d'obliger son pere à rougir du cruel traitement qu'il lui avoit fait.

Elle cacha son dessein à la fidelle Isabelle craignant qu'elle ne l'en détournât ; mais lorsqu'elle vit qu'il

n'y avoit plus que peu de tems à s'écouler jusqu'au départ de Jean de Calais, elle se jetta à ses genoux, en le priant de ne lui pas refuser deux graces qu'elle avoit à lui demander. Ce tendre époux la releva, & l'embrassant avec les marques de l'amour le plus vif, lui jura qu'il étoit prêt à lui tout accorder. Je vous conjure donc, lui répondit-elle, de me faire peindre sur la poupe de votre Vaisseau avec mon fils, & ma chere Isabelle; lorsque cela fera exécuté, & que vous serez au jour de votre embarquement, je vous dirai la seconde grace que j'exige de votre tendresse.

Jean de Calais ne trouvant rien dans cette demande qui ne flattât sa passion, en lui donnant occasion d'avoir sans cesse devant les yeux ce qu'il avoit de plus cher, il y consentit avec plaisir; il employa à cet Ouvrage les plus habiles Peintres qu'il

put trouver ; ils travaillèrent si promptement , qu'ils ne retarderent point le départ de Jean de Calais , qui voyant le tems favorable , en voulut profiter pour s'embarquer.

Alors la généreuse Constance l'accompagnant jusqu'à son Vaisseau : Voici le jour , lui dit-elle , les yeux baignez de larmes , où tu me dois accorder la dernière grace que j'ai à te demander ; ainsi ne me refuses pas , puisque tu l'as promis ; tourne la prouë de ton Vaisseau du côté de Lisbonne , & va mouiller le plus près que tu pourras du Château de cette Ville ; c'est-là que tu verras à quel point je t'aime , & quels sacrifices t'a fait mon amour.

Quoique Jean de Calais ne put comprendre le sens d'un pareil discours , il lui promit d'exécuter ce qu'elle souhaittoit : ils s'embrassèrent , & s'étant séparés avec peine ,

il fit mettre à la voile, l'ame remplie d'espoir, d'amour, & de douleur. Il tint parole à Constance, & sa navigation ayant été heureuse, il vint aborder directement sous le Château de Lisbonne.

L'arrivée & la beauté de son Vaisseau attirerent presque toute la Ville sur son bord : le Roi de Portugal même sentit exciter sa curiosité par tout ce qu'on lui en dit, & voulut en juger par ses yeux. Il descendit de son Château, suivi d'une Cour nombreuse. Jean de Calais le reçut avec les honneurs dûs à la Majesté Royale. Ce Prince fut charmé de sa bonne mine, de son esprit & de l'air de grandeur qu'il répandoit dans ses moindres actions.

Il examina avec soin la construction de son Vaisseau : mais lorsqu'il eut jetté les yeux sur le tableau qui en ornoit la poupe, il ne put s'empêcher de marquer son étonnement

par un cri qui attira les regards de toute la Cour sur les mêmes objets. Chacun parut être agité du même trouble que le Roi ; mais voyant qu'il gardoit le silence , personne n'osa le rompre , & renferma ses pensées dans le fonds de son cœur.

Jean de Calais surpris des divers changemens qu'il remarquoit sur le visage du Roi, lui en demanda respectueusement la cause, & le supplia de lui dire s'il étoit assez malheureux pour qu'il eût trouvé dans son Vaisseau quelque chose qui lui déplût. Non, lui répondit le Roi, en faisant effort pour se remettre , je suis charmé que vous soyez abordé en ces lieux , je veux que vous y soyez reçu comme vous le méritez ; mais je vous deffends d'en sortir sans mon ordre.

A ces mots il se retira , & la Cour le suivit sans avoir la hardiesse d'ouvrir la bouche sur ce qu'elle venoit



de voir. Le Roi entra dans son Cabinet, l'ame agitée de tant de différens mouvemens, qu'il avoit peine à les démêler lui-même. Il s'étoit bien apperçû que ceux qui étoient avec lui avoient eu la même idée, ce qui le détermina à s'instruire au plutôt de la vérité, pour ne pas donner le tems à ses Courtisans de divulguer des choses que lui seul devoit sçavoir. Cette résolution prise, il fit dire à Jean de Calais de le venir trouver.

Ce jeune Guerrier n'étoit pas plus tranquille que le Roi; il ne pouvoit comprendre ce qui avoit causé son trouble à la vûe du portrait de Constance. Les dernières paroles de cette chere épouse lui revenoient dans la mémoire, & les assemblant avec les actions du Roi, il cherchoit à pénétrer le mystere qu'elles renfermoient lorsqu'il reçût l'ordre de ce Prince.

Il y fut en remettant au Ciel , le soin de l'éclaircir. Le Roi le fit entrer seul avec lui dans son cabinet , & lui montrant un visage ouvert : Je suis persuadé , lui-dit-il , que ce qui s'est passé tantôt vous a donné de l'inquiétude , je ne puis vous cacher que j'en ai une que vous pouvez dissiper. J'ai pris pour vous une estime particulière , & je n'épargnerai rien pour vous la prouver si vous ne me déguisez point la vérité.

L'ambition d'acquérir quelque gloire , répondit Jean de Calais en se baissant profondément , ne peut entrer , Seigneur , dans les âmes capables de mensonge ; l'honneur & la probité seront toujours les guides de mes actions & de mes paroles : Je ne voudrois pas au péril de ma vie manquer à ce qu'ils exigent de moi , même avec mes plus grands ennemis. Jugez , Seigneur , si j'en serois capable avec un Prince

dont la justice & les vertus font mon admiration.

Ainsi donc , lui dit le Roi , vous n'aurez point de peine à m'avouer qui sont les deux femmes & l'enfant que vous avez fait peindre sur la poupe de votre Vaisseau. Non , Seigneur , lui répondit promptement Jean de Calais , l'une des deux est ma femme , l'enfant est son fils & le mien , & l'autre est une de ses amies que j'ai tiré avec elle d'un funeste esclavage. Le Roi de Portugal soupira , & répandant quelques larmes qu'il ne put cacher : Et de laquelle , lui dit-il , êtes-vous l'Epoux ? De la plus belle , répondit Jean de Calais. Et son nom , quel est-il , continua le Prince ? Constance , répondit-il : & celui de sa compagne ? Isabelle. Ah ! s'écria le Roi je n'en puis plus douter. Mais , reprit-il , achevez d'être sincère , en me contant en quel tems , & com-

ment ces deux personnes sont tombées entre vos mains, & de quelle façon vous vous êtes résolu cette Constance, & vous à vous donner la foi.

Alors sans hésiter, Jean de Calais rapporta fidelement au Roi de Portugal tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit parti pour la première fois du lieu de sa naissance; & quoiqu'il affectât de parler de lui avec modestie, il en dit assez pour faire connoître de quelle utilité sa valeur avoit été à sa Patrie; il conta ensuite son naufrage sur les côtes de l'Ormanie, son aventure touchant le cadavre; & enfin la manière dont il avoit délivré Constance & Isabelle.

J'adorai Constance, continuait-il, du premier moment que je la vis; en la pratiquant, j'admirai sa vertu, son courage à supporter ses malheurs, & je ne crus point de plus grande félicité pour moi que d'être

uni à elle pour jamais. J'eus le bonheur de lui plaire, elle accepta ma foi; mais elle me cacha sa naissance avec un soin extrême.

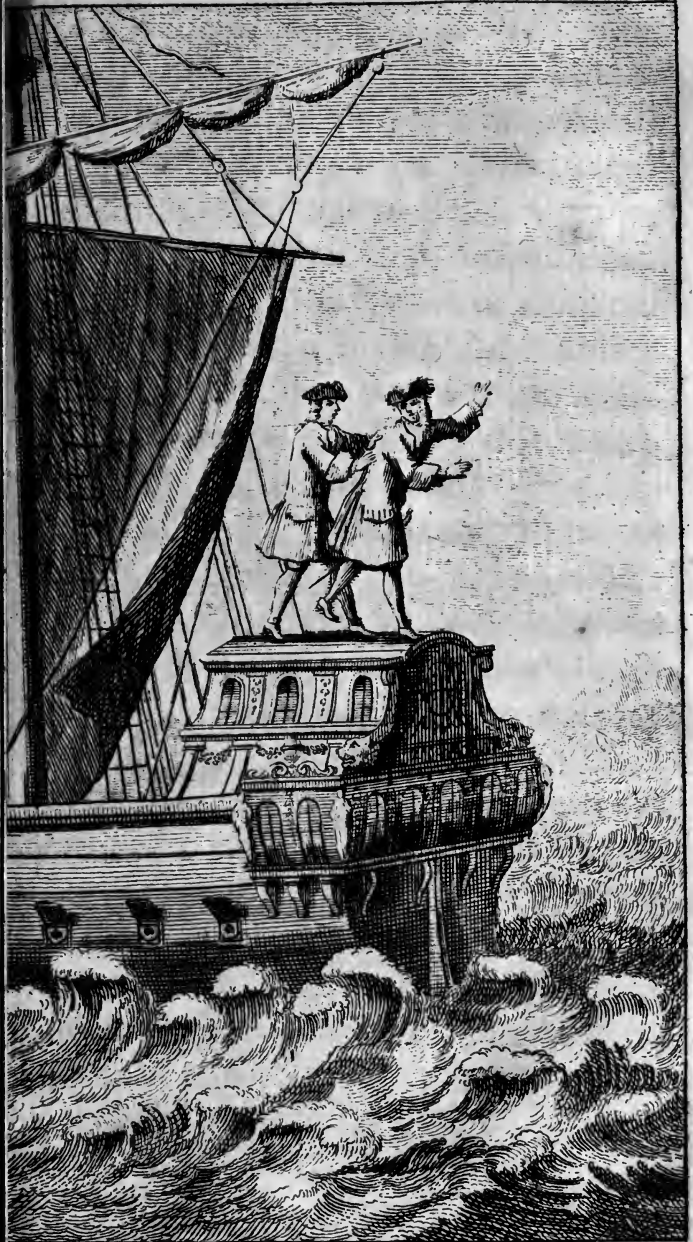
Il est vrai que je ne l'ai jamais pressé là-dessus. Mon cœur content de sa vertu dédaigna de s'instruire de ce qui doit le moins attacher les âmes généreuses, la mienne préférant l'esclave qui mérite des Couronnes, aux Reines, dont les sentimens ne répondent pas à la grandeur de leur rang. J'en ai un fils qui fait tout mon bonheur, & celui de sa mère, & c'est pour obéir à cette chère épouse que j'ai tourné la proue de mon Vaisseau du côté de ces lieux: J'ignore son dessein, j'ignore aussi le vôtre, Seigneur, dans le récit que vous avez exigé de moi; mais je sçai que quels qu'ils puissent être, je serai toujours fidèle à Constance, & que je ne m'en séparerai jamais. Voilà, Seigneur, l'exacte

vérité que vous m'avez demandée : heureux si elle peut exciter dans votre ame les sentimens d'estime que je cherche à m'acquérir parmi les Nations où mes desseins & le hazard me font aborder.

Oùï, lui dit le Roi en l'embrassant, ta vertu a trouvé le chemin de mon cœur ; & pour reconnoître ta sincerité par une pareille franchise, apprends que cette épouse qui t'est si chère, est la Princesse ma fille unique héritière de cet Empire, & que sa compagne Isabelle est celle du Duc de Cascaës.

O Ciel ! s'écria Jean de Calais, qu'il m'est glorieux, Seigneur, de vous avoir conservé ce précieux trésor ! mais ; hélas ! dans quel abîme de maux cette aventure va-t-elle me plonger !

Non, non, lui répondit le Roi, rassure tes esprits sur ce que tu peux craindre







aindre ; je suis aussi généreux que  
 i : sans connoître ma fille que pour  
 ne Esclave ; tu n'a pas dédaigné de  
 l'attacher à toi par des nœuds légitimes , tu n'as point attaqué sa vertu  
 par des feux criminels , tu l'as tirée  
 d'un esclavage où cette vertu n'au-  
 roit peut-être pû triompher de la  
 violence d'un amour odieux. Tu  
 l'aimes , tu lui es cher ; le secret  
 qu'elle t'a fait de sa naissance me le  
 prouve , puisque sans doute elle  
 craignoit en la déclarant que je  
 n'empêchasse un hymen que j'au-  
 rois pû trouver inégal , ne te con-  
 noissant pas. Elle t'a conjuré d'abor-  
 der en ces lieux avec son portrait ,  
 être que je la reconnoîtrois , & que  
 son mérite toucheroit mon ame  
 comme il a touché la sienne : De  
 plus , elle t'a donné un fils , & sa  
 gloire aujourd'hui demande autant  
 que tu sois son Epoux , qu'il lui eût  
 été deffendu autrefois de faire une

semblable alliance. Je t'accepte donc pour gendre , continua ce grand Prince , & je reconnois ton fils pour le mien.

Jean de Calais ne put s'empêcher de l'interrompre ; il se jetta à ses pieds ; les termes les plus touchans prouverent sa reconnoissance pour ses bontez , & son amour pour la Princesse. Le Roi le releva avec tendresse. Ce n'est pas assez , continua ce Prince , mon cher Jean de Calais , que mon consentement , il faut que mon Conseil l'approuve ; mais je parlerai de façon à lui faire connoître que c'est ma volonté , & la joye que mon Peuple aura de revoir sa Princesse lui fera tout accorder.

Alors ce Monarque lui conta qu'environ au tems qu'il avoit marqué dans son récit , Constance & Isabelle furent enlevées par des Corfaires , qui les trouverent se prome-

nant au bord de la Mer où leur jeunesse imprudente les avoit fait venir , sans Gardes & sans secours ; qu'il n'avoit rien négligé depuis près de cinq ans pour sçavoir ce qu'elles étoient devenues ; mais que toutes ses recherches ayant été inutiles , il avoit languï jusqu'à ce jour dans une morne tristesse ; qu'il avoit fallu l'éclat de son arrivée pour exciter sa curiosité. Je rends graces au Ciel , continua-t-il, de l'avoir écouté, puisqu'elle m'a rendu par tes mains ce que j'ai de plus cher.

Après cela ce Prince fit appeller les Principaux de sa Cour qui l'avoient accompagné dans le Vaifseau de Jean de Calais , & leur ayant permis de dire ce qu'ils pensoient des personnes qui y étoient peintes , ils s'écrierent tous que c'étoit la Princesse , & la fille du Marquis de Cascaës. Le Roi leur avoüa la vérité ; & comme Jean de Calais avoit

reçû cette Cour sur son bord avec une magnificence extrême , il n'y en eut pas un qui ne le trouvât digne de posséder un bien qu'il s'étoit acquis en le leur conservant.

Le Roi fit assembler le Conseil , & proposa la chose en Prince qui souhaittoit que l'on fût de son avis. Personne n'en eut un contraire ; le seul Dom Juan Premier Prince du Sang s'opposa fortement au bonheur de Jean de Calais ; mais quoique son éloquence fut animée par des raisons secrètes , & qui lui étoient sensibles , il fallut qu'il cédât au nombre. Le Roi qui croyoit que l'intérêt & la gloire de l'Etat l'avoient fait parler , ne lui en voulut point de mal ; & comme on résolut qu'on équiperait une Escadre pour aller chercher la Princesse , il en donna le commandement à Dom Juan , & ordonna que Jean de Calais l'accompagneroit.

Cet honneur ne le consola point des pertes qu'il faisoit. Ce Prince aimoit depuis long-tems la Princesse de Portugal; il étoit neveu du Roi, & par conséquent heritier de l'Empire, si Constance venoit à manquer; mais son amour ayant mis des bornes à son ambition, il s'étoit flatté qu'un heureux Hymen pourroit un jour satisfaire l'un & l'autre. La perte de la Princesse avoit rallenti sa passion, & réveillé ses prétentions au Trône; & lorsqu'il apprit qu'elle étoit vivante; mais entre les bras d'un autre qui lui ravissoit à la fois sa Maîtresse, & l'Empire, l'amour & l'ambition reprirent toutes leurs forces, & furent bien-tôt accompagnées de ce que la haine & la jalousie peuvent inspirer de plus terrible contre un rival.

Ce fut avec ces sentimens que Dom Juan s'embarqua avec Jean de Calais, dont la vertu, l'espoir &

la joye fermoient le cœur à des soupçons qu'il eût même rejettez, s'il eût été en état ou capable de les concevoir. On fit partir une Corvette, pour donner avis à Constance de tout ce qui s'étoit passé à Lisbonne, & pour la préparer à son départ.

Cette belle Princesse avoit vécu dans une grande retraite depuis qu'elle s'étoit séparée de son époux ; son fils & Isabelle étoient la seule compagnie, elle s'entretenoit souvent avec elle de l'étonnement qu'elle s'imaginoit bien que le Roi son pere auroit eu. Isabelle qui n'avoit scû son dessein qu'après le départ de Jean de Calais, trembloit dans son ame que le Roi ne lui fit un mauvais traitement : elle en marqua quelque fois sa crainte à Constance, mais en cherchant les détours, pour ne la pas allarmer mal à propos. La Princesse qui pénétoit tout ce qu'elle n'osoit lui dire, la rassuroit.

Le Roi mon pere , lui disoit-elle , a de la tendresse pour moi , il sera charmé de me revoir ; la vertu de Jean de Calais le touchera : Enfin je suis persuadée que mon bonheur sera parfait. Mais , Madame , lui répondit Isabelle , puisque vous aviez cette pensée , pourquoi l'avoir exécutée si tard ? Qui peut vous avoir empêchée d'instruire le Roi de votre aventure ? C'est un effet de mon amour , lui disoit la Princeffe , je voulois attendre que le Ciel remplît mes desirs en me rendant mere , afin que le Roi mon pere trouvât ma gloire intéressée à cimenter les nœuds que j'ai formez ; & si mon époux ne fût point parti , je l'y aurois engagé moi-même , pour effectuer ce que j'avois projeté.

Cependant , Madame , ajoûtoit Isabelle , si le Roi désapprouve vos feux , s'il ne veut point reconnoître Jean de Calais pour votre époux ?

J'aurai, disoit la Princesse, la satisfaction d'avoir prouvé mon amour à ce que j'aime, en lui sacrifiant le Trône où j'étois née, j'aurai le plaisir de faire voir à son pere que celle qu'il regarde comme une vile Esclave, eût été Reine si elle eût moins estimé son fils. C'étoit avec de tels discours qu'elles coulerent le tems de l'absence.

Cependant Dom Juan fit tant de diligence, & le vent fut si favorable, que l'Escadrè arriva presque aussi-tôt que la Corvette d'avis. Aux nouvelles qu'elle apporta, tout le Pays fut en mouvement, chacun s'empressa à rendre ses respects à la Princesse, de qui la joie ne put s'exprimer, en voyant réussir son projet si glorieusement pour elle & pour son cher époux.

Le pere de Jean de Calais se repentant du mépris qu'il lui avoit marqué, fut le premier à engager toute



toute la Ville à lui faire les honneurs qu'exigeoient sa naissance & son rang ; il lui demanda pardon en présence de tous , de son manque de respect , & son zele éclata si sincèrement , que la Princesse lui dit en l'embrassant , & l'appellant son pere , qu'elle ne se souviendrait jamais de ce qui s'étoit passé , & qu'elle l'oublioit sans peine en faveur d'un époux qui lui étoit mille fois plus cher que la vie.

Cette Princesse eut à peine reçu les hommages de la Ville de Calais , que le Port retentit de mille cris de joye , qui annoncerent l'arrivée de l'Escadre. Les Habitans magnifiquement vêtus se mirent sous les armes , & furent en bon ordre recevoir Dom Juan & Jean de Calais , qui débarquerent au bruit des Trompettes & des Timbales. Les chemins étoient remplis de monde , les fenêtres garnies de Dames , & un

Peuple innombrable les accompagna jusqu'à l'Hôtel de Ville, où le principal Magistrat avoit fait loger la Princesse avec son fils & Isabelle pour lui faire plus d'honneur.

Elle vint recevoir son époux & Dom Juan sur le peron qui séparoit son appartement de l'escalier. Elle étoit environnée des Dames les plus qualifiées de la Ville. Dom Juan comme Ambassadeur s'avança le premier, mit un genouïl en terre, & lui baïsa la main. Jean de Calais parut ensuite, qui fit la même action; mais la Princesse bien loin de lui présenter la main, ouvrit ses bras & se jettant dans les siens en le faisant relever, elle l'embrassa mille fois, en lui disant tendrement que ce n'étoit pas à lui à lui rendre des respects qu'il falloit désormais qu'il partageât avec elle. L'amour de ces deux époux attendrit toute l'assemblée; leur grace & leur beauté atti-

roient son admiration , & l'on fut bien long-tems sans rien entendre *que vive Jean de Calais & la Princesse de Portugal.*

Tant de marques de bienveillance de la part du Peuple , & d'amour de la part de la Princesse ; déchiroient l'ame de Dom Juan ; il se contraignit cependant , & voulant faire croire que ses ordres étoient d'assez grande importance pour n'être pas rendus publics , il demanda une audience particulière à Constance ; mais cette Princesse qui connoissoit le fonds de son cœur , voulut s'épargner un entretien qui auroit pu lui être désagréable , & lui répondit tout haut qu'elle n'avoit point de secret pour son époux , qu'il pouvoit s'expliquer devant lui , & que sçachant les bontez du Roi pour Jean de Calais , ses ordres devoient lui être communiquez comme à elle.

Dom Juan sentit toute l'étendue de ce refus ; il avoit autrefois parlé de son amour à Constance qui l'avoit toujours traité avec indifférence. Ainsi il ne douta point que la crainte d'entendre ses plaintes , & le mépris qu'elle faisoit de sa tendresse , ne la fit agir de la sorte ; il résolut dans son ame de s'en vanger , & continuant de dissimuler sa rage & ses desseins , il rendit à la Princesse un compte exact de ce qui s'étoit passé entre le Roi & Jean de Calais , & finit en la conjurant au nom de ce Prince de partir incessamment.

Constance lui dit qu'elle étoit prête , & que rien ne pouvoit la retenir , dans l'impatience qu'elle avoit d'aller rendre grâces au Roi de toutes ses bontez. Après tous ces complimens pleins d'une cérémonie qui gênoit également ces heureux époux , l'infortuné Dom Juan

se retira dans l'appartement qu'on lui avoit préparé, & laissa Jean de Calais & sa belle Princeffe en liberté.

Que ne se dirent point ces tendres époux ! Avec combien d'ardeur n'expliqua t-il pas la vive reconnoissance que lui inspiroit le sacrifice que Constance avoit prétendu lui faire en lui cachant sa naissance & son rang ! & quelle joye ne fit-elle pas paroître de pouvoir partager avec lui les honneurs qui y étoient attachez ! Je ne finirois jamais si je prétendois décrire tout ce qu'ils se dirent.

Ainsi pour abréger une histoire dont la suite a des événemens encore plus surprenans que ce que je viens de vous apprendre , je vous dirai que Constance & Jean de Calais récompenserent magnifiquement le zele des Habitans de cette Ville ; & que voyant le tems favo-

nable à leur navigation , ils résolurent de s'embarquer pour profiter de la belle saison. Cette charmante famille composée de Constance , de son époux , de leur fils , & de la fidelle Isabelle , abandonnèrent Calais , pour aller voir Lisbonne. Toute la Ville les accompagna jusqu'à leur bord : on leur souhaita un bonheur constant & durable.

Dom Juan fit mettre à la voile ; en détestant dans son ame les faveurs dont le Ciel combloit son rival , en rendant le tems & les vents propices à ses desirs : Mais hélas ! il n'eut pas long-tems à se plaindre du sort ; le troisiéme jour de leur navigation les Cieux se couvrirent d'épais nuages , le vent devint furieux , & la Mer agitée annonça le plus terrible orage qu'on puisse voir ; les éclairs , la foudre , la tempête & l'impétuosité des flots battoient à la fois & sans relâche cette Escadre malheureuse.

Jean de Calais mit en œuvre toute son expérience pour garantir le Navire qui portoit ce qu'il avoit de plus cher. L'amour qui l'animoit , paroiffoit feconder fes foins pour un bien fi précieux ; mais le traître Dom Juan qui l'obfervoit fans cefle , & dont la rage & la jalousie troubloient également le cœur & la raifon , le voyant occupé dans le fort de la tempête à obferver le tems , prit le sien fi juftement , que fans pouvoir être vû de perfonne , il vint derriere lui , & le pouffa fi rudement , qu'il le précipita dans la Mer , dont les vagues gonflées & l'une fur l'autre le firent bien tôt perdre de vûe à fon barbare homicide.

Cependant le gros tems faisoit aller fi vite le Vaisseau dans lequel étoit Constance & Dom Juan , qu'on avoit déjà bien fait du chemin fans qu'on s'apperçût que Jean

de Calais y manquoit. Mais la Princesse toujours attentive à son sort, alarmée de ne le point voir, le demanda, le fit chercher, & chacun s'empresant à la satisfaire, on n'entendit plus que des cris douloureux qui annoncerent à cette malheureuse épouse qu'on ne le trouvoit pas.

Je n'ai point de termes assez forts pour vous exprimer son desespoir ; la tempête ne l'intimide plus, une plus forte crainte lui donne du courage, elle vient sur le pont, elle crie, elle appelle son époux, & les profonds abîmes du funeste Element retentissent du son de sa voix. Le perfide Dom Juan s'approche, & paroît le plus empressé à chercher Jean de Calais ; mais trop sûr de son destin, il lui fait entendre qu'il faut qu'un coup de vent l'ait jetté dans la Mer.

Quelle affreuse nouvelle pour une femme si passionnée ! elle s'arrache



les cheveux, ses mains meurtrissent son beau visage, la vie lui fait horreur, & pour la terminer elle cherche à s'élancer dans la Mer. Dom Juan se met au-devant d'elle, Isabelle embrasse ses genoux ; il n'est pas jusqu'au moindre Matelot qui ne quitte tout pour s'opposer à son dessein : mais leurs soins sont inutiles, & sa douleur lui prêtant des forces, elle est prête à franchir les obstacles qu'on y met ; lorsqu'Isabelle lui présente son fils, qui, lui tendant les bras, semble la supplier de vivre encore pour lui. Cet objet la faisit, l'étonne, l'arrête, & sans calmer son desespoir, il lui ôte le courage d'en suivre les mouvemens ; & ne pouvant plus supporter les maux qu'elle ressent, elle tombe évanouïe dans les bras d'Isabelle.

On profita de cette foiblesse pour l'arracher de cet endroit ; Isabelle & Dom Juan mirent tous leurs

soins à la faire revenir : ils y réussirent , mais rien ne put calmer sa douleur. Le nom de Jean de Calais étoit sans cesse dans sa bouche. Dom Juan voulut la consoler ; mais la perte de son époux ayant redoublé sa haine pour ce Prince, elle ne voulut point l'écouter , & lui ordonna même de ne se plus présenter à elle le reste du voyage.

La tempête cessa , la Mer devint calme , & ces tristes Vaisseaux arriverent à Lisbonne sans autre accident. La présence de la Princesse répandit une joye universelle dans cette Cour ; mais lorsque le Roi la reçut dans ses bras , & que ses pleurs & ses sanglots lui eurent appris la perte qu'elle avoit faite , il ne put lui refuser des larmes : ce tendre pere partagea sa douleur. Le bruit de ce malheur ne fut pas plutôt répandu , que les Grands & le Peuple firent voir le leur par un deuil universel.

Le seul Dom Juan jouïssoit d'une secrete joye , esperant que le tems feroit finir les pleurs & l'aimour de Constance ; mais pour y parvenir plus vîte , il fit tant par des voyes souterraines , & qui ne pouvoient le trahir , qu'il engagea les Peuples du Royaume des Algarves à se révolter , sentant bien qu'il auroit le commandement de l'Armée pour les remettre dans leur devoir.

Cela ne manqua pas , le Roi lui remit le soin de châtier ces rebelles. Alors charmé de voir réussir son dessein , il marcha contre les révoltez , qui s'étoient retranchez au bord d'une riviere. Il les attaqua , pénétra dans leurs retranchemens , & après un combat de six heures , il remporta une victoire complete ; & poussant plus loin ses conquêtes , il prit toutes leurs Villes , & fit punir les auteurs d'une rébellion qu'il avoit fomenté lui-même ; il soumit

de nouveau les Algarves au Roi de Portugal, & revint à Lisbonne, où les Etats assemblez lui décernerent les honneurs du triomphe.

Ce n'étoit pas encore assez pour lui ; il les engagea par ses intrigues à demander la Princesse en mariage, consentant que son fils regnât après lui. Cette union étoit si sortable, que les Etats l'approuverent, & la demanderent au Roi qui ne pouvant s'opposer à ce qui lui sembloit juste, le proposa à la Princesse, qui ne put l'entendre sans desespoir ; elle renouvela toute sa douleur, & elle protesta au Roi qu'elle se donneroit plutôt la mort que d'épouser un Prince qui étoit l'objet de sa haine ; mais l'intérêt de l'Etat l'emporta sur ses raisons ; il fallut obéir, & le jour fut pris pour la célébration de ce funeste Hymen que le Peuple souhaitoit avec ardeur. Le même moment fut destiné au triomphe de Dom

Juan, pour lequel le Roi avoit ordonné au dessous du Château un feu superbe, disposé par plusieurs compartimens, qui devoit offrir aux yeux un spectacle magnifique & nouveau.

Il s'étoit écoulé près de deux ans depuis la perte de Jean de Calais, duquel il est tems que je vous entretenne. La Mer ne lui avoit pas été si funeste que Dom Juan l'avoit espéré. Cet époux infortuné trouva dans les débris de quelque Vaisseau qui avoit fait naufrage, de quoi se garantir de la mort; il combattit long tems contre la fureur des eaux, & fut enfin poussé dans une Isle deserte où il aborda dans l'état où vous pouvez juger que devoit être un homme qui sort d'un semblable péril.

Il fit long-tems réflexion sur sa triste aventure, & malgré la douleur accablante qu'il ressentoit de se voir si cruellement séparé de Constance

& de son fils, il remercia le ciel de lui avoir sauvé la vie, esperant qu'il trouveroit encore par sa bonté les moïens de rejoindre des objets si chers.

Ce fut avec ces pieux sentimens qu'il parcourut cette Ile d'un bout à l'autre sans y trouver nulle marque d'habitation. Il n'y vit que de timides animaux, ausquels il fut obligé de déclarer une innocente guerre pour conserver dans ces sauvages lieux des jours que les eaux avoient respectez. Il y vécut de cette sorte les deux années que Constance avoit passé à le pleurer, sans qu'il vit aucune facilité qui put lui donner l'espoir de la revoir.

Il commençoit à s'abandonner à ces douloureuses réflexions, lorsqu'un jour se promenant sur le bord de la Mer il vit un homme dans l'éloignement qui lui parut venir droit à lui. La joye s'empara de son cœur, & voulant jouir au

plûtôt d'une vûë qui ranimoit son  
 esperance , & la confiance qu'il  
 avoit toujours eu dans les effets de  
 la Providence , il doubla le pas , &  
 l'ayant joint : Je me croyois seul dans  
 cette Isle , lui dit-il en l'abordant ,  
 n'ayant jamais remarqué , depuis  
 que j'y suis , nul vestige qui me pût  
 faire connoître qu'il y eût d'autre  
 homme que moi. Je croyois y ter-  
 miner mes jours malheureux sans es-  
 poir de secours , mais votre préen-  
 ce le fait renaître : & si vous y êtes  
 seul avec moi , nous trouverons  
 peut-être ensemble les moyens que  
 je n'ai pû imaginer pour en sortir.

Il est vrai , lui répondit l'Incon-  
 nu d'un ton grave , que cette Isle  
 étoit inhabitée avant ton abord , &  
 je ne fais moi même que d'y abor-  
 der. Comment cela se peut-il , lui ré-  
 pondit Jean de Calais , mes yeux  
 ne découvrent aucun Navire qui  
 vous ait pû porter ? Les chemins

„ que j'ai pris , lui dit-il , sont incon-  
 „ nus aux hommes.

„ Je vois , continua-t-il en remar-  
 „ quant l'étonnement de Jean de  
 „ Calais , que mon discours te sur-  
 „ prend ; mais tu seras encore plus  
 „ surpris lorsque tu sçauras que je ne  
 „ viens ici que pour toi ; je te con-  
 „ nois , Jean de Calais , je sçai  
 „ tous tes malheurs & la trahison du  
 „ perfide Dom Juan ; mais sçache  
 „ que ce n'est pas là les seules peines  
 „ qu'il te prépare ; il est prêt d'épou-  
 „ ser ta femme , elle t'aime toujours  
 „ tendrement , & quoiqu'elle croye  
 „ ta mort certaine , elle t'est fidele.  
 „ La seule amitié paternelle & les  
 „ raisons d'Etat dont on la rend la  
 „ victime l'obligent à donner sa  
 „ main à ce traître : le jour de de-  
 „ main doit éclairer ce fatal hymen ,  
 „ qui sera le dernier de sa vie si tu ne  
 „ parois promptement.

„ Grand Dieu ! s'écria Jean de Ca-  
 lais



lais, & comment pourrois-je empêcher tant de malheurs dans l'état où je suis ? Hélas ! je supportois avec quelque patience ceux où j'étois plongé, j'implorois encore le Ciel avec quelque confiance, je me flattois que sa bonté me tireroit d'ici ; puisqu'elle m'avoit arraché à la mort ; ta vûë même avoit cimenté cet espoir dans mon ame ; mais ce que tu m'annonce met le comble à mon desespoir ; mon perfide rival fera possesseur de Constance si je ne paroïs ! il n'a qu'un jour à passer pour l'être ! Hé, par quel moyen puis-je paroître ? Le Vaisseau le plus léger, le vent le plus favorable me feroient inutiles quand je les aurois, & mon seul recours doit être dans la fin de ma vie.

Calme ces transports, lui répondit l'Inconnu, je t'ai dit que je ne suis venu ici que pour toi ; promets-moi de me donner la moitié de ce

» que tu cheris le plus , & je te jure à  
 » mon tour d'empêcher le mariage  
 » & le triomphe de Dom Juan ; tu  
 » peux connoître ce que je puis par  
 » tout ce que je t'ai dit. Ainsi remets  
 » ton sort à la disposition Divine ,  
 » rappelle ta vertu , suis-en toujours  
 » exactement les Loix , & tu sçauras  
 » un jour par quelle raison le Ciel  
 » prend soin de ta destinée.

Jean de Calais étoit si surpris de  
 ce qu'il entendoit , & de la sûreté  
 avec laquelle cet homme lui parloit,  
 qu'il doutoit s'il étoit éveillé ; mais  
 faisant réflexion qu'il ne pouvoit lui  
 rien arriver de plus cruel que ce  
 qu'on venoit de lui annoncer , &  
 qu'il n'étoit pas en état de démêler le  
 mensonge d'avec la vérité , il résolut  
 de s'abandonner à l'Inconnu , & lui  
 promit tout ce qu'il voulut.

Alors ils s'affirent auprès d'un ar-  
 bre , & cet extraordinaire com-  
 pagnon lui conta tout ce qui s'étoit

passé à la Cour de Portugal depuis sa prétendue mort , & les efforts que Constance avoit faits pour lui garder sa foi. Pendant ce récit , Jean de Calais ne put résister à la violence du sommeil qui vint l'accabler , & malgré l'intérêt qu'il prenoit à ce discours , il s'endormit.

Mais quel fut l'excès de son étonnement , lorsqu'à son réveil il se trouva dans l'une des cours du Château de Lisbonne ! Il regarda de tous côtez , & bien sûr qu'il ne s'abusoit point , il ne douta plus du pouvoir de celui qui l'avoit conduit dans ce lieu , mais son embarras étoit extrême de ne sçavoir comment il pourroit s'offrir aux yeux de la Princesse ; l'état misérable où il étoit , ses habits en lambeaux , les pieds nuds , une barbe d'une longueur proportionnée au tems qu'il y avoit qu'il ne prenoit point de soin de sa personne , lui faisoit croire avec justice

qu'on ne pourroit le reconnoître.

Cependant l'espoir dont il se sentoit animé lui fit prendre le parti d'aller dans les Cuisines ; un Officier qui le vit , touché de compassion , lui permit de s'approcher du feu & le destina sur le champ à porter du bois dans les appartemens : il s'en acquitta exactement , cherchant dans son esprit quel moyen il trouveroit pour voir la Princesse , il concevoit que les apprêts qu'on faisoit étoient pour la Fête qui lui devoit être si fatale , & son cœur gémissoit de n'entrevoir nul expédient pour la troubler.

Il étoit enseveli dans ces tristes réflexions , lorsque le hazard fit descendre Isabelle dans les Offices , voulant donner même quelques ordres , Jean de Calais la reconnut , & la regarda si attentivement , qu'elle ne put s'empêcher d'examiner celui qui avoit cette hardiesse , elle ne put

méconnoître des traits si gravez dans son souvenir ; la ressemblance de ce malheureux avec Jean de Calais la frappa , elle le parcourut des yeux avec soin , & les ayant jettez sur les mains qu'il affecta de lui faire voir , elle apperçut un diamant à son doigt qu'elle reconnut pour être le même que Constance avoit autrefois donné à ce cher époux , & qu'il avoit conservé malgré tous ses malheurs.

Alors elle ne douta plus que ce ne fût Jean de Calais lui-même ; mais cachant son trouble , elle remonta dans l'appartement de la Princeffe , à laquelle elle conta son aventure , en ajoutant qu'elle n'avoit osé parler devant tant de témoins à celui qu'elle croyoit son Epoux , craignant de l'exposer dans le miserable état où il étoit.

Constance ne balança pas un moment à cette nouvelle ; elle conjura

Isabelle de chercher quelque prétexte pour lui faire voir cet homme. Elle y courut , & l'ayant trouvé chargé de bois , elle lui ordonna de le porter dans le Cabinet de la Princesse ; elle les y attendoit avec une impatience extrême. Jean de Calais obéit , posa son bois dans l'endroit qu'Isabelle lui marqua ; mais ne voyant personne qui put le contraindre , & la Princesse qui le regardoit avec attention ; il se jetta à ses pieds.

A cette action Constance démêla aisément sous cet équipage malheureux , l'homme du monde qui lui étoit le plus cher : elle pensa expirer de joye , & se jettant dans ses bras , leurs sours, leurs larmes & leurs sanglots furent long-tems les seuls qui exprimerent les mouvemens de leurs cœurs. Isabelle qui avoit eu le soin de fermer la porte du Cabinet , vint se joindre à eux , & les priant de se calmer , leur fit connoître qu'il

falloit ne perdre aucun instant pour avertir le Roi du retour de Jean de Calais , afin de rompre l'hymen fatal dont on faisoit les apprêts.

Ce discours étoit trop sensé pour n'y pas faire attention. Nos tendres Epoux interrompirent leurs caresses pour prendre les mesures qui leurs étoient nécessaires. Ils résolurent que la Princesse envoyeroit prier le Roi de lui faire la grace de passer dans son appartement pour une affaire qui interessoit l'état & sa gloire : que le secret qu'elle demandoit l'obligeoit à le prier de venir seul , afin de n'avoir personne de suspect.

Celui que Constance chargea de ce compliment , s'en acquitta si bien , que le Roi ne tarda pas à se rendre seul chez la Princesse sa fille. Il ne fut pas plutôt entré dans son Cabinet , que cette Princesse se jetant à ses pieds , & lui prenant les mains , Seigneur , lui dit-elle , Jean de Ca-

lais est vivant , il est de retour ; rendez-vous les yeux témoins d'un hymen qui va causer ma mort ? le Roi de Portugal la releva , & malgré la surprise que lui donnoit cette nouvelle , il lui jura qu'elle devoit tout attendre d'un pere qui l'aimoit tendrement.

Jean de Calais qui s'étoit caché , parut alors , & mettant un genouil en terre : L'état déplorable où je paroïs à vos yeux , Seigneur , lui dit-il , vous permettra-t-il de me reconnoître ? Le Roi recula quelque pas , & le reconnoissant : O Ciel ! lui dit-il , en lui tendant les bras , que vois-je ? en croirai-je mes yeux ? Quels malheurs vous ont éloigné de nous ? Quel accident vous a mis comme vous êtes ? & quel miracle nous rassemble.

Jean de Calais lui conta la trahison de Dom Juan , son abord dans l'Isle deserte , & l'étrange aventure  
qui



qui l'en avoit fait sortir , & rendu à Lisbonne.

Le Roi sentit toute l'énormité du crime de Dom Juan & jura que ce jour qui devoit être celui de son hymen & de son triomphe seroit celui de sa mort. Il consola Jean de Calais, le pria d'oublier ses infortunes, & de se mettre en état de paroître aux yeux de toute sa Cour; il embrassa la Princesse & rentra dans son appartement si fortement irrité contre le traître, que l'ayant trouvé qui l'attendoit avec grand nombre de Seigneurs, il lui dit de le suivre sur l'édifice du feu pour lui faire remarquer quelque chose qui y manquoit.

Dom Juan le suivit, ils y entreurent ensemble; mais le Roi le voyant occupé à examiner toutes les machines, sortit adroitement de ce lieu, & l'y ayant renfermé, il ordonna sur le champ qu'on y mit le feu. Ces ordres furent exécutez si promptement.

ment, que le perfide fut consumé avant qu'on scût ni le crime, ni la punition.

Le Roi l'instant d'après manda les Etats qui étoient encore assemblez, leur exposa la perfidie de Dom Juan & son supplice. Tous d'une commune voix approuverent sa justice, & détestèrent l'action de Dom Juan. Alors le Roi fit venir Jean de Calais qui fut reconnu de nouveau & proclamé héritier de l'Empire après la mort du Roi, comme étant l'époux de la Princesse, les Etats déclarant leur Fils pour leur successeur. Cet événement singulier remit la joye dans la Cour du Roi de Portugal, qui fit inviter tous les Grands du Royaume pour être témoins du bonheur de Jean de Calais & de la Princesse, dont l'amour & la joye ne peuvent s'exprimer.

Le jour de ce fameux festin où chacun ne pensoit qu'au plaisir, on

vit entrer dans le salon qui renfermoit cette auguste assemblée un homme dont la taille & l'abord surprirent également. On le regarda long tems sans rien dire ; mais lui s'avancant vers Jean de Calais : Reconnois, lui dit-il, celui qui t'a tiré de l'Isle deserte, & conduit dans ce Palais, & souviens-toi que tu m'as promis la moitié de ce que tu as de plus cher pour récompense de ce service : Auras tu assez de vertu pour tenir ta parole ? „ Oüi, lui répondit-il en se levant, la reconnaissance & l'honneur m'y engagent ; demande, & tu seras satisfait. Hé bien, lui dit cet homme, je veux la moitié de ton Fils „ Jean de Calais frémit, Constance pâlit, le Roi se troubla, & l'assemblée fit un murmure qui marqua son indignation. Mais cet homme continuant d'adresser la parole à Jean de Calais : Tu sçais ma puissance, lui dit-il, il

» m'est auffi facile de reduire ce  
 » Palais en cendres & de vous faire  
 » tous perir, qu'il me l'a été de te  
 » tirer de l'Isle deferte. Alors le Roi  
 lui offrit fa Couronne; mais lui, ni  
 les larmes de Constance, ni les re-  
 montrances de toute l'Assemblée  
 ne purent rien obtenir.

Jean de Calais qui avoit gardé le  
 filence jufqu'à ce moment, prit en-  
 fin la parole: Ce ne font point tes  
 menaces, lui dit-il, qui me feront  
 tenir la promeffe indiscrete que mon  
 amour & la crainte de perdre ma  
 Princeffe m'ont obligé de faire. Si  
 ton pouvoir s'étend fi loin, tu peux  
 fçavoir le fond de mon cœur, & que  
 c'est la feule probité qui me force à  
 tenir ma parole.

Alors prenant fon fils par la main,  
 & détournant les yeux en frémiſ-  
 fant: Tiens, lui dit-il, je te le livre,  
 fais-en toi-même le partage. Le  
 Spectre le prit par un pied, & or-

donnant à son pere de le prendre par l'autre, il tira son cimeter en regardant fixement Jean de Calais, qu'il trouva ferme malgré l'horreur qu'il ressentait.

Va, lui dit il alors, d'une voix plus douce: Je te rends ton fils, reçois aujourd'hui le prix de ta vertu & de ta générosité; c'est moi dont le corps étoit déchiré par les chiens lorsque tu entras dans la Ville de Palmanie; c'est moi dont tu payas les dettes, & c'est à moi à qui tu as donné la sépulture, je ne t'ai point quitté depuis: attentif à ton sort, & connoissant ton ame, c'est moi qui conduisit le Corsaire qui enlevait la Princesse près de ton Vaisseau; où tu l'achetas sans la connoître ni l'avoir vûe, & dans le seul dessein de lui rendre la liberté; apprends par ces exemples combien le Ciel chérit les hommes vertueux: j'ai voulu t'éprouver, tu ne

## 318 LES JOURNÉES

» t'es point démenti, jouïs en paix  
 » de ton bonheur, sois toujours sa-  
 » ge, inviolable & modéré, le Ciel  
 » ne t'abandonnera jamais, tu seras  
 » véritablement Prince, parceque tu  
 » devras ce titre à ta vertu plutôt  
 » qu'aux Loix d'une naissance qui ne  
 » dépend point de nous, & dont on  
 » tire peu d'éclat quand la sagesse ne  
 » l'accompagne pas.,

Le Spectre disparut, & laissa l'As-  
 semblée dans la joye & l'étonne-  
 ment de l'heureux dénouement de  
 cette aventure. On célébra avec  
 magnificence l'union de Constance  
 & de Jean de Calais, qui fut ratifiée  
 authentiquement ; & ce Prince ne  
 voulant manquer en rien de ce qui  
 pouvoit prouver sa piété, fit faire  
 un Mausolée superbe au généreux  
 Fantôme qui lui avoit rendu & pré-  
 dit tant de bien.

Cette Histoire, dit alors Uranie,

voyant que Camille gardoit le silence , est tout-à fait interessante. Il est aise, dit Felicie , d'en tirer la morale ; nous voyons par elle que la sagesse est préférable à toute chose. Que la générosité , ajoûta Florinde , est une vertu nécessaire dans une belle ame : Que la reconnoissance , dit Uranie , doit avoir le premier rang dans le cœur de l'homme d'honneur , & qu'un bienfait trouve tôt ou tard sa récompense ; & pour vous le prouver encore continuer-elle , par une exemple véritable , voici un trait qui vous fera plaisir.

Les victoires que Charles d'Anjou avoit remportées dans le Royaume de Naples sur Mainfroy bâtard de l'Empereur Frederic second , ni la mort de cet usurpateur , ni sa valeur , ni sa sage conduite n'avoient pû lui assurer la paisible possession de la Couronne ; un seul bienfait réunit en sa faveur tous les cœurs de

les fujets ; l'Armée , l'Etat Ecclesiastique, les Nobles & le peuple , tout y prit part.

Beltramo de Balfe ayant fait apporter à ce Prince les tresors pris sur l'ennemi, le Roi lui ordonna d'en faire quatre parts ; une pour lui, une pour la Reine , la troisiéme pour l'Armée qui avoit si bien combattu , & la derniere pour le récompenser de son zele & de ses services.

Beltramo les fit mettre à terre , monta dessus , & avec les pieds les partagea en trois , en disant au Roi qu'il ne méritoit pas d'être mis dans un nombre si illustre , & fit même en sorte qu'il rendit la part de l'Armée la plus forte. Le Roi & la Reine l'augmenterent encore de la leur , & la distribution s'en fit de leurs propres mains, si généreusement , que ceux qui y avoient part n'étoient pas plus contens que ceux qui voyoient ce partage, sans autre intérêt que ce-



lui que l'espérance leur donnoit des biens que des ames si généreuses apporteroient sur le Royaume en général.

Ce bienfait se répandit dans tout l'Etat, où Charles fut aimé & révééré jusqu'au dernier moment de sa vie; & malgré les avantages que les Espagnols ont remporté sur la Maison d'Anjou, & leur longue possession, il s'est conservé jusques à notre tems une partie de cette illustre Maison que les Italiens appellent Enjo.

Je suis charmé de ce trait, dit Camille, mais je trouve que Beltramo de Basse merite une éloge en particulier sur son désintéressement. J'aime ces sortes de refus, dit Felicie, ils élèvent mon ame au dessus d'elle-même.

Il est vrai, dit Florinde en se levant, que rien ne touche plus que les actions d'un sujet fidele, & que les Rois qui possèdent de tels hom-

## 322 LES JOURNÉES

mes ne peuvent trop les conserver. C'est ce qui fit dire à Darius Roi de Perse en ouvrant une grenade dont les grains en cette Langue s'appellent Sopire, qu'il voudroit avoir autant de Sopires qu'il y en avoit dans cette grenade, faisant allusion de ce terme avec le nom de Sopirus Satrape de Perse, qui lui avoit prouvé son zele & sa fidelité aux dépens de sa vie, & par des actions que l'Histoire a consacrée à l'immortalité.

En achevant ces mots, elles se leverent toutes pour se promener quelque-tems. Voilà, dit Felicie en marchant, ce qui prouve que tout ce qui touche le cœur, & que ce qui en part interesse toujours. Il faut que cela soit ainsi, répondit Camille; car c'est lui seul que j'écoute, même dans les choses qui regardent l'esprit. Vous êtes du sentiment d'une de mes amies, dit Uranie, dont j'avois oublié de vous parler; mais puisque

nous sommes tombées sur l'esprit & le cœur, je ne puis mieux vous faire connoître le sien, qu'en vous lisant une Lettre qu'elle écrivit il y a quelque tems à une personne dont les occupations sérieuses l'empêchoient de jouir des plaisirs de notre belle & grande Ville; c'est au sujet d'une Tragédie intitulée Romulus.

Je l'ai vûë, dit Florinde, & j'en ai été charmée; & moi aussi, ajouta Camille; mon enjouement ne me servit de rien en cette occasion, & j'y ai répandu des larmes comme la personne du monde la plus mélancolique. Pour moi, répondit Felicie, je trouve ce Poëme admirable, & je prends autant de plaisir à le lire que j'en ai eu à le voir représenter. Je suis ravie, reprit Uranie, de vous entendre toutes parler de la sorte, votre sentiment se trouvant conforme à celui de mon amie. Voici comme elle l'exprime, continua-t-elle en tirant la Lettre dont elle avoit parlé.



## L E T T R E

*De Madame de ... à Monsieur... sur la  
Tragédie de Romulus , de Monsieur  
de la Motte.*

**M**ONSIEUR,

Je ne suis point surprise que vous ayez lû avec plaisir la Tragédie de Romulus , & que vous sentiez quelque chagrin de n'avoir pû être à ses représentations ; mais je vous avouë que je le suis infiniment de ce que vous me demandez le sentiment du Public sur cet ouvrage , & le mien en particulier. Vous vous connoissez si parfaitement à tout ce qui part de l'esprit & du cœur , & vous décidez toujours si juste , qu'il me paroît

qu'il devoit vous suffire que Romulus vous ait plu sans chercher à vous instruire de ce que les autres en disent, & de ce que j'en dis moi même. Quelle que soit votre intention dans les questions que vous faites, je me sou mets à y répondre sans envisager si c'est pour me faire honneur, ou pour me confondre.

Je fus à la premiere représentation de Romulus dans un esprit entièrement détaché de critique & de prévention. J'eus la témérité d'en vouloir juger souverainement, & de ne m'en rapporter qu'à ce que la Piece m'inspireroit. Je l'écoutai avec attention, elle m'attacha, me surprit, & m'attendrit. J'en trouvai l'exposition nouvelle & délicate, les sentimens grands, nobles & bien soutenus, les pensées neuves & brillantes, & une versification pure, pompeuse, & cependant aisée; mais ce qui me parut extraordinaire fut

l'effet qu'elle produisit en moi, elle m'attendrit par réflexion, & je ne pus m'en retracer le tableau sans répandre des larmes.

Voilà, Monsieur, ce que je pensai, & ce que je pense encore. Le public fortifia mon sentiment par des acclamations sincères, & l'éclatante réussite de cet Ouvrage me donna lieu de croire que j'avois jugé sainement; mais quoique le Public l'ait extrêmement applaudi, il est de certains Particuliers dont il n'a pu éviter la critique.

Dans le nombre de ces genies qui veulent être supérieurs en tout, il en est qui reprochent à M. de la Motte d'avoir donné de trop beaux sentimens à Romulus, qui est, selon eux, un brigand & un scelerat. D'autres soutiennent qu'il n'est pas naturel qu'un homme de ce caractère ait poussé le respect pour Hersilie aussi loin qu'il le porte. Quelques-uns se

scandalisent que l'Auteur ait fait un traître de Proculus, & les plus humbles de ces Esprits critiques, disent que cet Ouvrage n'est pas une Piece.

Comme j'aime beaucoup mieux m'instruire de ce que je ne sçai pas qu'à faire voir ce que je sçai, je vous prie, Monsieur, de me tirer de l'erreur où je suis depuis long tems. J'ai toujours crû qu'une Tragédie qui étoit bien conduite, dont les situations étoient interessantes, dont les sentimens étoient beaux, la versification pure, l'exposition nette, & le dénouement heureux méritoit le titre de Piece. Quant aux objections qu'on fait à M. de la Motte, il me paroît qu'il est permis d'embellir le caractère de son Heros, & que le Fondateur de Rome valoit bien la peine qu'on lui donnât des vertus qu'il auroit pû acquerir s'il eût vécu davantage.

Quant aux noms qu'on lui donne

de brigand, de scelerat, quoiqu'il ne nous le paroisse nullement dans le cours de la Piece, Herfilie lui en dit assez dans les reproches qu'elle lui fait pour disculper l'Auteur. Ce brigand, ce Chef de scelerats est pourtant un Heros; ainsi on est charmé de lui voir des vertus qui peuvent adoucir ses défauts en lui donnant de grandes qualitez Il est aisé de se transporter au respect qu'il garde pour Herfilie, puisqu'il est du caractère des belles ames de le conserver pour ce que l'on aime.

Pour ceux qui ne veulent pas que Proculus soit un traître, je ne vois pas trop qu'il eût été plus permis d'en faire un honnête homme puisque l'Apotheose qu'il fit de Romulus me paroît plutôt un trait de fourberie qu'un sentiment d'estime pour son Roi.

Il y en a aussi qui ne veulent point du Grand-Prêtre, & qui disent qu'il  
n'en



n'en étoit pas mention dans ce tems-là : Cependant Romulus offroit chaque jour des sacrifices au Dieu Mars son pere , & je ne puis croire qu'on pût sacrifier sans Pontife. D'ailleurs Murena nous fournit un acte dont le spectacle est si pompeux , & ce qui s'y passe est si beau , que la critique en doit être confondue. Le péril où cela jette Romulus semble renouveler l'attention de l'Auditeur , & la joye de revoir le Heros en devient cent fois plus vive. Je ne puis me lasser d'admirer l'art de l'Auteur, qui en donnant à Romulus l'amour le plus tendre , ne lui en fait jamais montrer l'excès qu'après avoir remporté des victoires éclatantes , & montré une valeur heroïque. Cela nous fait envisager les momens qu'il donne à sa passion comme un repos que la gloire lui doit.

Ce qui me paroît encore digne d'attention dans cet Ouvrage , c'est

qu'il n'est point de ceux qui trompent ; & quoiqu'il ait été joué divinement, on le lit avec autant de plaisir qu'on en sent à le voir représenter, la lecture excitant les mêmes mouvemens que la représentation. N'en est-ce pas assez, Monsieur, pour dire que c'est une Piece ?

Pour moi je ne porte que mon cœur à la Tragédie ; lorsqu'il y est touché , je lui donne l'esprit pour compagnon, mais simplement pour lui découvrir la cause de sa sensibilité, lui en montrer le principe, & lui faire valoir les beautés qui l'ont frappé. Voilà, Monsieur, de quelle façon je vois la Comédie, & lis les Ouvrages d'esprit : si c'est n'en avoir point que de ne pas éplucher un Poème mot à mot, & que de n'en pas rechercher jusqu'aux minuties pour le fronder avec plus de force,

Je rends grâces au Ciel de n'être pas Romain,  
Pour conserver encore quelque chose d'humain.

Je suis, MONSIEUR. . .

A peine Uranie achevoit elle de lire, qu'elle vit entrer Thelamon & Orophane. Quoique j'aime infiniment votre présence, leur dit-elle en rougissant, je vous avouë que votre retour me fait craindre quelque malheur. Le Valet de Chambre d'Orsane, lui répondit Thelamon, s'est acquitté de vos ordres, Madame: il est vrai que je n'aurois pas laissé de partir sans les avoir reçûs, & que mon cœur les devançoit avec l'impatience d'un homme qui craignoit de ne pas arriver assez promptement pour vous apprendre que toute sa félicité ne dépend plus que de vous.

Vous m'embarrassez, lui dit-elle, expliquez-vous de grace, vous sçavez que je n'ai rien de caché pour les personnes qui sont ici, ne me faites point languir, & soyez assuré qu'Uranie ne peut balancer lorsqu'il s'agira de contribuer à votre bonheur.

En vérité , dit Orophane , je ne comprends rien à la timidité de Thelamon ; pendant tout le chemin il ne m'a fait qu'entretenir de l'excès de sa joye , & de ce qu'il vous diroit en vous en racontant le sujet ; & il n'est pas plutôt auprès de vous , qu'interdit , confus , embarrassé , il ne trouve point de termes pour vous apprendre que Geronte plein de reconnoissance pour le service qu'il vient de lui rendre lui a permis de prétendre à votre main si vous consentez à la lui donner.

Pour moi , continua-t-il sans lui donner le tems de répondre , je ne l'imiterai point en cela , & je ne puis balancer à montrer à la charmante Felicie l'extrême satisfaction que me donne le consentement que mon pere vient de m'accorder de m'unir à elle pour jamais.

Vous nous dites tant de choses à la fois , interrompit Camille en

riant , que nous ne sçavons plus où nous en sommes ; laissez parler Thelamon , puisqu'Uranie veut bien que nous soyons témoins de ce qu'il a à lui dire.

Je vous assure , répondit Thelamon , qu'Orophane a raison , toute ma hardiesse m'a abandonné en entrant en ces lieux , & la crainte a pris dans mon cœur la place de l'espoir dont je m'étois flatté pendant le chemin : Cependant , Madame , continua-t-il , en s'adressant à Uranie , comme mon bonheur dépend de ce que j'ai à vous apprendre , je suis contraint de vous dire que mes soins ont été si heureux , que j'ai amené mon Parent à l'accomodement que Geronte souhaite ; mais ce parent étant bien plus fortement lié à moi par les nœuds d'une longue amitié , que par ceux du sang , & sçachant la témérité de mes vœux pour vous , a fait au-delà de ce que je lui demandois.

Je le menai chez Geronte qui le reçût d'abord avec assez de froideur; mais lorsque mon ami lui eût dit qu'il ne venoit que pour finir à l'amiable son procès avec lui, il se radoucît; chacun discuta ses intérêts avec chaleur; mais pour ne rien faire que dans l'ordre, ils envoyèrent chercher leur conseil, & toute l'animosité à part, Geronte fut contraint de convenir que si mon Ami faisoit valoir ses droits, il étoit ruiné.

J'étois présent à cette conférence, & je fus assez surpris de voir que mon Ami tira Geronte en particulier, & lui parla fort long-tems bas; & que s'étant rapprochez de la Compagnie, ils congédierent leurs gens d'affaires d'un commun accord, & me prièrent d'entrer dans le cabinet de Geronte.

Lorsque nous y fûmes sans témoins: Seigneur, me dit Geronte, votre Ami me propose un accom-

modément où mon cœur s'est d'abord opposé; mais ma raison a pris le dessus, & m'a fait voir qu'un homme de mon âge ne devoit point songer à rendre une femme malheureuse, & sur tout une personne comme Uranie. Votre Ami m'offre de se défaire de toutes les prétentions sans m'en jamais rien demander, à condition que je laisserai Uranie maîtresse de se choisir un époux, & que je vous assure après ma mort le bien qu'il pourroit me faire rendre, voulant que selon l'ordre de la nature vous le possédiez avant que la sienne vous en rende le maître comme son héritier. J'ai donc consenti à ces deux articles, auxquels je souhaiterois en ajouter un autre, si Uranie n'y avoit point de répugnance; c'est de vous voir son époux; cet hymen me donneroit la satisfaction de croire que ce n'est qu'à elle que je cede mes prétentions sur le bien auquel

votre Ami veut que je renonce.

Geronte cessa de parler ; & j'étois dans un étonnement si grand de la générosité de mon Parent , & du changement de votre Tuteur , que je fus quelque-tems sans lui pouvoir répondre ; mais , Madame , ma joye me fit bien-tôt rompre le silence. Je rendis mille graces à Geronte, j'embrassai mon ami, & je leur fis assez connoître que l'excès de ma sensibilité sur cette proposition ne partoît que de celui de mon amour.

Geronte me fit des caresses sinceres, & m'obligea à lui déclarer mes sentimens ; il en fut touché , ainsi que du respect que vous lui aviez conservé, en ne voulant point prendre d'engagement de son vivant dans la crainte de l'offenser. Il me fit promettre de partir le lendemain, & de vous ramener pour conclure cette heureuse union.

J'avois une impatience extrême  
de



de revoir Orophane , pour lui faire part de ma joye : Ainsi lorsque Geronte m'en laissa la liberté je courus le chercher ; je le trouvai chez moi qui m'attendoit. Aussi-tôt qu'il me vit , il vint m'embrasser , & quoique je le connoisse d'une humeur naturellement enjouée , elle me parut si fort augmentée , que je crus qu'il avoit sçu mon aventure. Je répondis avec tendresse aux amitez qu'il me fit ; & la satisfaction qu'il vit sur mon visage lui faisant croire la même chose que j'avois pensé de lui , fit que nous nous demandâmes , presque en même tems , si nous étions instruits de ce qui venoit de nous arriver ; mais enfin voyant que nous ne nous entendions pas , nous prîmes le parti de nous expliquer : Je le priai de m'apprendre ce qui causoit la joye , & que je l'assurois qu'il sçauroit le sujet de la mienne lorsqu'il auroit satisfait ma curiosité.

A ces mots il me montra les Lettres qu'il venoit de recevoir de son pere , qui consentoit qu'il épousât l'aimable Felicie. Comme je ne veux point anticiper sur ses droits je lui laisse le plaisir de vous les lire : Je lui contai le procédé de mon Parent , & le changement de Geronte. Lorsque j'eus achevé de parler , il me dit qu'il falloit partir dans l'instant , dans la crainte que Geronte ne changeât encore ; mais j'étois trop persuadé de sa sincerité , & malgré notre commune impatience , il fallut nous résoudre à ne partir que ce matin.

Geronte m'ayant fait promettre de mener Orophane souper chez lui avec mon ami , nous nous y rendîmes. Jamais repas ne se passa plus agréablement , jamais Orophane ne fut plus aimable , & jamais Amans n'ont senti leur bonheur comme lui & moi.

Geronte nous embrassa, & me chargea de cette Lettre, pour vous assurer de la sincerité de son changement. Nous nous sommes séparés avec une bienveillance réciproque, & le jour n'a pas plutôt paru, que nous sommes montés à cheval Orophane & moi. Nous avons rencontré le Valet de Chambre d'Orsime, qui m'ayant reconnu m'a rendu votre Lettre, & nous a conté une partie de ce qui interrompoit le projet que vous aviez fait d'aller chez Belise. Voilà, Madame, continua Thelamon, ce que j'avois à vous dire, & dans quel état sont les choses; c'est à vous à présent à prononcer l'arrêt de ma vie ou de ma mort.

Thelamon n'eut pas plutôt achevé son discours, que les trois Amies d'Uranie furent l'embrasser; & le plaisir qu'elles ressentoient de la voir heureuse leur fut si sensible, qu'elles le témoignèrent même par

quelques larmes. Uranie y répondit avec tendresse, & cette modestie qui ne l'abandonnoit jamais : Cependant se voyant pressée de lire la Lettre de Geronte, elle l'ouvrit, & lut à haute voix ces paroles.

## GERONTE A URANIE.

**I**L n'appartient qu'à vous de rendre la raison à ceux qui l'avoient perdue; revenez, Madame, pour jouir de votre Ouvrage, en me voyant signer sans nulle contrainte le bonheur de Thelamon, & soyez persuadée que je ne puis sentir de joye plus parfaite que celle de votre union. Je vous attends avec l'impatience d'un pere, qui brûle de voir ses enfans heureux.

## GERONTE

Hé bien, Madame, dit Thelamon en se jettant à ses pieds, puis-je me flatter que vous ne vous opposerez plus à ma felicité ? Oüi; lui ré-

pondit-elle, mon cœur ratifie avec joye le don que Geronte vous fait de ma main : mes sentimens vous sont trop connus pour douter de ma sincerité ; mais, mon cher Thelamon, c'est assez nous occuper de nous-mêmes, ajoûta-t-elle, en le faisant relever.

Partageons à présent la joye d'Orophane & de Felicie. Je suis si sensible à la vôtre, répondit cette belle Fille, que je ne puis rien écouter qui me soit plus agreable. Ah ! charmante Felicie, interrompit Orophane, il n'est plus tems de tenir ce langage. Ainsi avouëz que vous allez faire mon bonheur avec plaisir ; Vous me devez cet aveu pour me récompenser de tous les maux que vous m'avez fait. Felicie sourit de la vivacité d'Orophane, & ne voulant pas mêler d'amertume à de si justes sujets de satisfaction, elle lui répondit de façon à lui faire connoître qu'il

lui étoit aussi cher qu'elle en étoit aimée.

Florinde & Camille ne se laissoient point de féliciter ces quatre personnes pour lesquelles elles avoient une estime véritable ; mais l'heure du souper étant déjà avancée, cette belle Compagnie fut se mettre à table , & le contentement du cœur se répandant sur l'esprit , ce repas surpassa les autres en vivacité. L'amour & la joye étant de la partie, il est aisé de s'imaginer qu'il ne s'y dit rien que de tendre & de spirituel.

Uranie rendit un compte exact de leurs occupations pendant leur absence. Hortence & Melente n'y furent pas oubliez. Felicie raconta les aventures d'Olimpe ; On plaignit Arimon : On fut charmé des Bergers ; & le souper fini , on cessa de parler des autres pour ne songer qu'à soi.

Thelamon , Orophane , Uranie & Felicie se donnerent mille tendres assurances d'un amour éternel , & comme il falloit partir du matin , les deux Amies & les deux Amans conduisirent Uranie & Felicie à leur appartement. Ce fut là que Camille & Florinde firent promettre à Uranie qu'elle n'abandonneroit point sa solitude pour la Ville , & qu'elle y viendrait souvent pour reconnoître les plaisirs innocens qu'elle y avoit goûté , & l'agréable nouvelle qu'elle y avoit apprise.

Pour moi j'y consens , dit Orophane , la Bibliothèque a fait dire de trop belles choses pour que je puisse l'oublier. Nous viendrons encore la consulter , répondit Uranie , & puisque vous y avez trouvé quelque agrément , je prierai Thelamon de souffrir que je m'y retire quelquefois avec vous. Pourvu que je sois de la partie , répondit il en riant , soyez

fûre belle Uranie, de mon obéissance.

Cette charmante Société tint encore quelque tems la conversation, mais enfin chacun se sépara pour jouir du repos, & se préparer à partir. Thelamon & Orophane qui n'avoient jamais goûté parfaitement les douceurs du sommeil le virent encore interrompu par l'excès de leur satisfaction. Uranie & Felicie partagerent cette insomnie, dont la cause étoit trop douce pour qu'elles s'en allarmassent.

Ainsi cette journée finit par l'espoir d'être incessamment au comble de leur bonheur, & nos quatre Amans firent souvent réflexion qu'il valoit mieux arriver lentement à la félicité, & ne s'écarter jamais des voyes de la sagesse, que de jouir d'un prompt bonheur en fuyant les routes de la vertu; & que la bonne conduite des Rois, des Princes, des Particuliers



ticuliers & de tous les hommes en general ne pouvoit s'acquérir que par l'étude, dont la lumiere doit servir de flambeau pour éclairer toutes les actions de la vie.

*Fin du second Tome.*

\*\*\*  
**A P P R O B A T I O N**

**J**'Ai lû par ordre de Monseigneur le  
Garde des Sceaux *Les Journées Amu-  
santes & Instructives, dédiées au Roy par  
Madame de Gomez*, & il m'a paru que  
l'Ouvrage répondoit fort bien au titre. Fait  
à Paris ce 28. Juin 1722.

**HOUDART DE LA MOTTE.**

---

**P R I V I L E G E   D U   R O Y.**

**L**OUIS par la grace de Dieu Roy de France  
& de Navarre : A nos amez & feaux Con-  
seillers les Gens tenans nos Cours de Parlement,  
Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel,  
Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Séné-  
chaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justi-  
ciers qu'il appartiendra, S A L U T. Notre bien  
amé, PIERRE PRAULT Libraire à Paris, Nous  
ayant fait remontrer qu'il lui avoit été mis en main  
un Manuscrit qui a pour titre : *Les Journées Amu-  
santes & Instructives dédiées au Roi, par la Dame  
de Gomez*, qu'il souhaitteroit faire imprimer &  
donner au public s'il nous plaisoit lui accorder nos  
Lettres de Privilege sur ce nécessaires : A C E S-  
C A U S E S, voulant favorablement traiter l'Ex-  
posant, Nous lui avons permis & permettons par  
ces Présentes de faire imprimer ledit Livre en tels

voluines, formes, marge & caractère conjointement ou séparément autant de fois que bon lui semblera & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de cinq années consécutives à compter du jour de la datte desd. Présentes; faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposéant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposéant, & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie & qu'avant de l'exposer en vente le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Fleuriau Darmonville & qu'il en

sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Fleuriau Darmenonville, le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans causes pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingt quatrième jour du mois de Juillet l'an de grace mil sept cens vingt-deux ; & de notre Regne le septième. Par le Roy en son Conseil, Signé , CARPOT.

*Registré ensemble la cession sur le Registre 5. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 190. num. 221. conformément aux Reglemens. & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 9. Septembre 1722.*

*Signé, BALLARD, Syndic.*

